

La seule nuit : roman /
Adolphe Retté

Retté, Adolphe (1863-1930). Auteur du texte. La seule nuit : roman / Adolphe Retté. 1899.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

COLLECTION À 2 FRANCS



ADOLPHE RETTÉ

La Seule Nuit

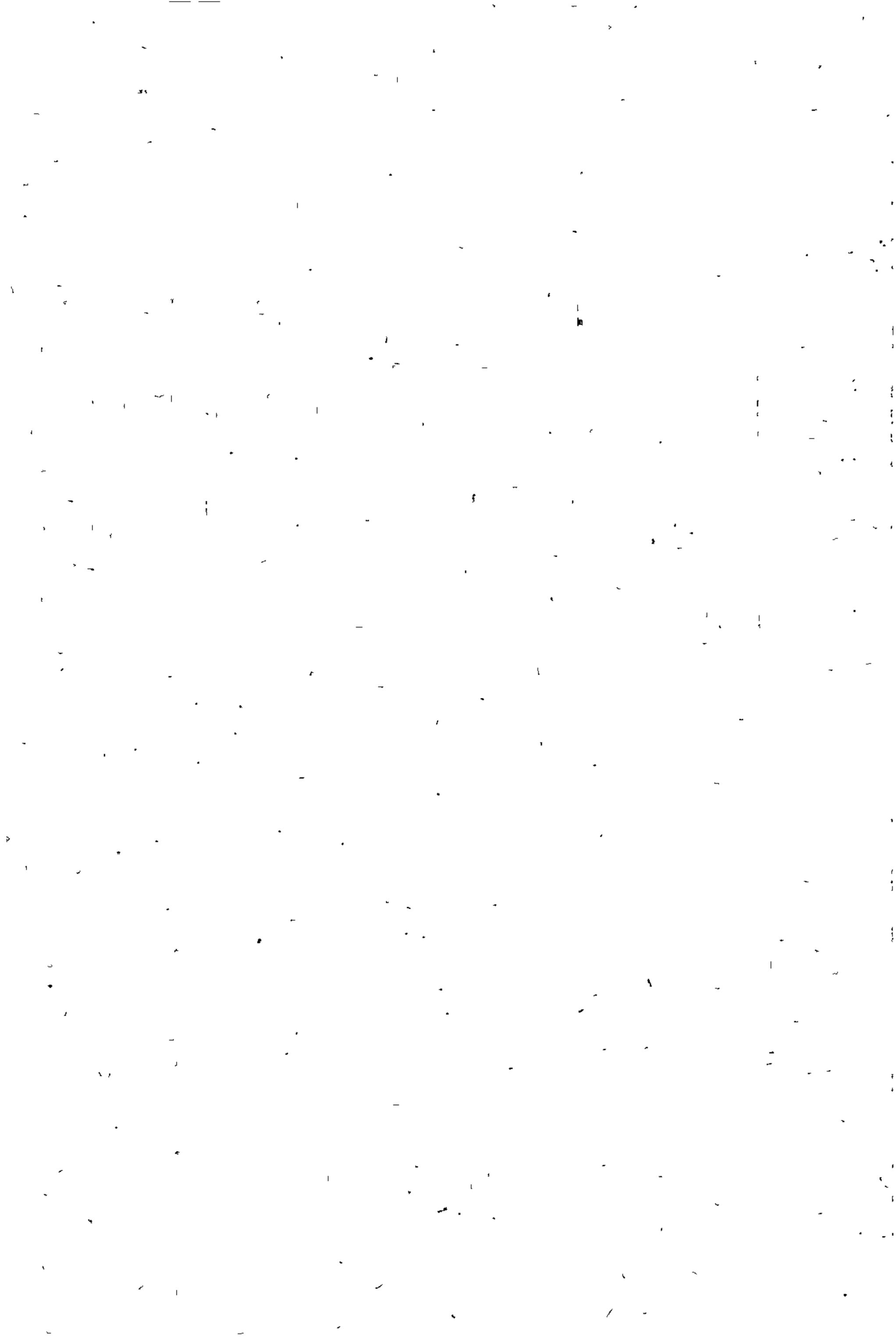
Roman

DITIONS DE LA PLUME
31 RUE BONAPARTE PARIS

SOMC
902







La Seule Nuit

ŒUVRES DE ADOLPHE RETTÉ

PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ ANONYME "LA PLUME"

THULÉ DES BRUMES, légende moderne en prose (<i>rare</i>).	5 »
L'ARCHIPEL EN FLEURS, vers	3 50
SIMILITUDES, drame en prose	3 50
PROMENADES SUBVERSIVES, prose	1 »
LA FORÊT BRUISSANTE, vers	3 50
ASPECTS, critique littéraire et sociale	3 50
CAMPAGNE PREMIÈRE, vers	3 50
XIII IDYLLES DIABOLIQUES, prose.	3 50

ŒUVRES COMPLÈTES

POÉSIE I. — <i>Cloches dans la nuit; Une belle Dame passa</i> , avec un frontispice de LÉO GAUSSON.	3 50
PROSE I. — <i>Rapports sexuels, Passantes, Paradoxe sur l'Amour, Une Lettre de Théodore, Trois Dialogues nocturnes, Un Assassin</i> , avec un frontispice de VALÈRE BERNARD.	3 50

(CETTE SÉRIE SERA CONTINUÉE)

En Préparation :

LUMIÈRES TRANQUILLES, vers.

LES BLESSÉS, drame en vers.

MÉMOIRES DE DIOGÈNE, prose.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays.
y compris la Suède et la Norvège.

ADOLPHE RETTÉ

La
Seule Nuit

ROMAN



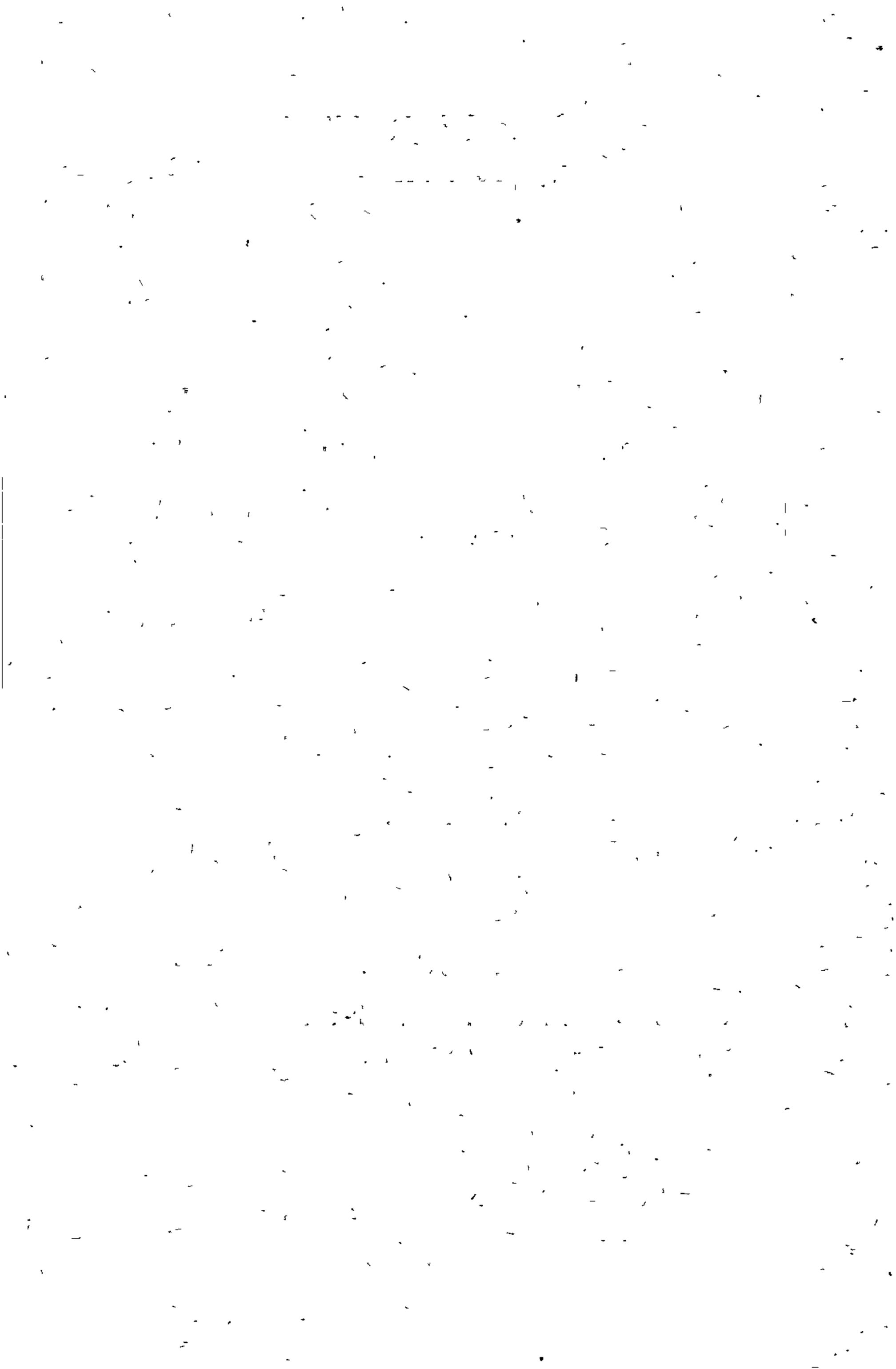
PARIS

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Société anonyme "LA PLUME"

31, RUE BONAPARTE, 31

—
1899





LA SEULE NUIT

LÉGENDE MODERNE

CHAPITRE PREMIER

Léonard croyait qu'il faut se tenir tranquille et regarder les événements passer au loin comme des industriels sur un pont. Les sentiments d'autrui, lorsqu'ils se manifestaient à son égard, n'obtenaient guère de lui qu'un sourire de politesse. Ses propres sentiments, il les classait à l'écart de son intelligence. « Ils sont des hybrides, disait-il, par suite inféconds et ils me gêneraient dans la culture de mes idées. »

Quant à ces dites idées, il les traitait avec brutalité : toutes celles qui lui semblaient inaptés à

renforcer sa conception de l'univers, il se dépêchait de les incarcérer dans des livres et de les envoyer se faire valoir ailleurs. Bien que dédaignées par lui, comme elles ne manquaient pas de portée, beaucoup trouvaient des endosseurs. Léonard n'en avait cure. Et pourtant les personnages qui se préposent à la diffusion des lumières et au progrès de l'humanité ne lui savaient aucun gré de son indifférence. Tout en le dévalisant, ils lui en voulaient parce qu'il ne criait pas : « Au voleur ! »

Flairant le mépris sous tant de mansuétude, inquiets du silence gardé par Léonard, plusieurs vinrent enfin lui rendre visite, et le prièrent, avec une humilité feinte, de les initier à ses travaux. — Léonard leur répondit : « La gloire de mon système, c'est d'être parfaitement inutile. Mes recherches ne peuvent donc vous intéresser. »

Puis il leur tourna le dos et sonna pour qu'on les reconduisît.

Il finit par ne plus recevoir personne; aussi eut-il bientôt la réputation d'un insociable fol. — Mais il n'en poursuivait qu'avec plus de passion l'élevage des quelques idées qu'il avait élues, les jugeant indemnes de toutes contingences. Il vivait reclus en lui-même, aveugle aux

êtres et aux choses, ému seulement par l'abstraction. Son âme fut une montagne aride qu'entouraient de mornes solitudes. Au sommet, ses idées scintillaient, dans l'atmosphère glacée de son orgueil, comme les étoiles d'une nuit de décembre. Dès lors, goûtant de magnifiques et stériles voluptés, il s'estima tout à fait heureux.

Léonard habitait un château parmi des futaies séculaires. Autour, s'étendait un domaine produisant du blé, des légumes, des fruits, nombre de fleurs, exploité, sous le fils aîné du philosophe, par un nombreux domestique et d'après fermiers. Le château n'offrait aucun caractère précis : c'était un pêle-mêle de bâtiments édifiés à différentes époques depuis le xv^e siècle, sans symétrie. Au rez-de-chaussée, il y avait d'interminables corridors aux larges fenêtres, aux murs occupés par de vieux portraits pareils à des songes, aux parquets soigneusement cirés, aboutissant à des portes murées. Il y avait des escaliers contournés sur eux-mêmes qui se perdaient dans l'ombre vers les étages supérieurs. Il y avait des halles où s'entassaient des armures, des vitrines garnies de médailles et de coquillages et les collections d'instruments de musique réunies par un ancêtre mélomane. Ailleurs, de l'argenterie

luisait sur des dressoirs vermoulus. Des salons de velours, pleins de poussière et de bibelots fanés, se succédaient en enfilade. La salle à manger, meublée d'acajou, présentait pour tout ornement des modèles de machines agricoles juchés sur des consoles, dans les coins. Mais un merveilleux vitrail, donnant sur le parc, y laissait entrer la lumière à flots. Niellé d'arabesques d'or rouge, il occupait tout un côté de la salle vers l'orient; et il était tellement diaphane que les rayons du soleil le traversaient sans s'y déformer. Au premier étage, des chambres à coucher solennelles et décrépites, où ne manquaient ni les baldaquins mangés aux vers ni les tapisseries élimées. Plus haut, des greniers bourrés de débris et qu'on ne visitait jamais.

Quatre tours moussues flanquaient le château. Au sommet de la moins délabrée, sous les tuiles du toit, Léonard avait installé son cabinet de travail. Il s'y confinait pendant des semaines entières, insensible au froid et à la chaleur, content de la maigre clarté que versait sur ses papiers une lucarne parcimonieuse. Des étagères en bois blanc supportaient ses livres. Sa lampe, sa table massive, à peine équarrie, son petit lit de fer, aux couvertures en désordre, relégué dans un

coin, son fauteuil de cuir pelé lui suffisaient pour se juger confortable. Deux fois par jour, on lui montait une tranche de pain, une assiette de légumes cuits sans condiments et une cruche d'eau fraîche.

Entre les tours, au-dessus des greniers, une terrasse, encadrée de parapets en granit fruste, s'étendait selon toute la longueur du château. A l'angle nord se dressait une chapelle dépourvue de chapelain, tombant en ruine et où personne n'entrait. Une légende voulait qu'elle fût hantée par des revenants ecclésiastiques qui, la nuit de la Toussaint, y célébraient la messe des morts. Encastrée dans le portail, une peinture veillait, représentant la Vierge avec l'enfant Jésus. Devant l'icône brûlait un lumignon dont on renouvelait constamment l'huile : habitude prise que nul ne songeait à mettre de côté. Les sous-sols étaient aménagés pour la dépense et l'office, la cuisine s'était installée dans l'ancienne chambre de tortures; des oubliettes, on avait fait d'excellentes caves à vins. La valetaille vivait là et aussi dans la cour d'honneur, envahie par les herbes folles, dans les communs et les écuries qui la bordaient. Pour le sommeil, ils se gîtaient dans maintes maisonnettes rouges de briques, blanches

de plâtre, éparpillées sous les arbres du parc.

Tel était le château de Léonard. Le silence et la morte senteur des vieux siècles y eussent régné despotiquement autour de la pensée du maître, si les fils de la maison n'avaient mené tapage parmi les salles, les corridors, les escaliers, partout, sauf dans la tour réservée à leur père.

Car Léonard avait quatre fils qu'il appelait ses « erreurs de jeunesse ».

L'aîné, Georges, il l'engendra d'une première femme, fille d'un métayer, choisie à cause de ses aptitudes calculatrices. Préoccupé, à cette époque, de mathématiques, il comptait s'en faire une aide pour l'établissement de ses équations. Mais son espoir fut déçu : l'épouse rebellée, fuyant son cabinet de travail, déclara, en effet, qu'elle ne laisserait pas les revenus du domaine se perdre faute de surveillance. Elle se voua toute à leur administration.

Or par une après-midi d'averses, comme elle surveillait la rentrée des foins, elle contracta une fluxion de poitrine qui l'emporta en quelques heures.

Georges tenait de sa mère le goût du lucre, le respect du bien acquis. De son père, il avait l'esprit méthodique et fureteur. Il expérimentait

les nouvelles méthodes de culture et les appliquait avec une patience prudente. Indifférent aux trésors poussiéreux que contenait le château, épris de la seule argenterie dont il surveillait méticuleusement la fourbissure, il usait les jours à parcourir le domaine, monté sur une vieille jument jaunâtre dont l'amble pacifique lui agréait. Il ne tolérait aucune négligence, aucun oubli. Sa voix, d'une douceur implacable, dictait des ordres réfléchis. Du même ton monocorde il réglait l'ordre des semailles ou congédiait un serviteur étourdi. C'est lui qui avait meublé la salle à manger et qui l'avait ornée de machines minuscules. Il la voulait bien rangée et miroitante. Ses yeux gris, couleur de nuées pluvieuses, très fixes dans sa face glabre, posaient de lourds regards sur les choses et ne s'embrasaient d'une lueur d'or que quand, tous comptes établis, il se glorifiait d'un bénéfice considérable résultant d'une vente ou d'un achat. Un rire silencieux écartait alors ses lèvres froides; et il manifestait quelque indulgence à l'égard de ses frères que, d'habitude, il considérait comme de bruyants intrus. Même, amolli par la lecture de baux avantageux conclus avec les fermiers ou par l'inspection des terres florissantes, il se

laissait aller à leur offrir un repas plantureux dont les vins rares et le fumet inaccoutumé les mettaient tous en liesse. — Ainsi son égoïsme, las de savourer solitairement les joies de la possession, s'épandait au dehors. Il mâchait lentement; il buvait à petits coups. Et, au dessert, il citait des chiffres parmi les rires inattentifs des autres. Mais leur mépris de l'argent le réjouissait. Il se disait : « Ces béjaunes ne savent pas. » Amusé par leurs brocards, il était un roi jetant des miettes aux moineaux, les encourageant à babiller, quitte à leur tendre des pièges dans ses pruniers, le moment d'après.

Georges avait trente-cinq ans.

D'une seconde femme, Léonard eut ses trois autres fils. Celle-là, il la prit lors d'une imprévue réaction sensuelle qui, vers la quarantaine, lui fit délaissier ses travaux pour battre les routes des campagnes et les rues des villes en quête d'une chair vibrante où éteindre son rut tardif. Mains essais ayant échoué, par la coquinerie et l'avidité des mercenaires, il allait se résigner à de rapides amours sans lendemain, quand il rencontra Philine, servante d'auberge, dont les yeux sombres, les fortes lèvres sanglantes, la gorge drue et l'allure lascive le conquirent. Il s'ima-

gina qu'étant lui-même un cérébral, son croisement avec cette jolie bête de passion donnerait des produits remarquables aussi bien par les sens que par l'intellect. Il épousa donc Philine, et trois années de suite l'engrossa dévotement. Mais il ne sut pas attendre les résultats de son expérience. D'abord, les cris des marmots, les papotages des nourrices, les langes pisseux, étalés, le mirent en fuite. Puis, ressaisi par ses idées, Armides qui ne toléraient que des brèves infidélités, il délaissa Philine pour de nouvelles méditations. — Philine, alors, s'attifa de couleurs voyantes, se plaignit de son abandon auprès des cuisinières, et enfin, à cause de son sexe impérieux, fit largesse de ses charmes à plusieurs valets bien râblés. Georges, précoce, et que désolait la perspective d'un partage du bien après la mort de Léonard, prévint celui-ci et manœuvra pour qu'il découvrit l'adultère flagrant.

Mais Léonard : « Il est fort naturel, dit-il, que Philine, non satisfaite par moi, vaque au soin de se pourvoir ailleurs. Je ne l'ai pas prise vierge; je savais les exigences de sa chair.... Je n'ai donc nullement le droit d'ordonner qu'elle reste chaste parce que je ne réponds plus à ses

besoins. Certes, je ne contrarierai pas les instincts de cette enfant. »

Sur quoi Philine, furieuse de n'être point chatiée, se jugeant outragée, raila l'indulgence et prit la fuite. Elle alla on ne sait où se faire aimer et battre par un cocher au beau torse qu'elle débaucha. — Comme elle avait emporté ses bijoux et quelques sommes, Georges se navra du larcin. Léonard consigna sur un cahier spécial une description du tempérament de sa femme et tira des mobiles qui l'avaient déterminée une précieuse analyse dont il fut assez fier.

Restaient les trois fils. — Si détaché qu'il fût des contingences, le philosophe commanda qu'on en eût soin, choisit des gouvernantes et des précepteurs et fit même parfois l'effort de surveiller leur pédagogie. — Néanmoins les enfants grandirent très librement. Ils saccaquaient les parterres, forçaient les poulains et révolutionnaient la basse-cour. Ou bien ils bouleversaient le château. Ils poussaient des cris aigus, jouaient à la marelle avec les médailles, cassaient les cordes des guiternes et des violes, culbutaient les bustes, — si rigides sur leurs socles, — et tambourinaient des marches bohé-

miennes contre le magique vitrail fleuri d'or. Puis ils tarabustaient les serviteurs anciens, chagrinaient leurs nourrices et construisaient des fortifications avec les registres de Georges. Celui-ci grommelait sournoisement, les écartait à coups de pied furtifs et rêvait de les confiner aux oubliettes.

Plusieurs fois, les domestiques délèguèrent leur doyen, un sommelier chenu, pour soumettre leurs griefs à Léonard. Georges se joignait à l'ambassade. De sa voix lente, il énumérait les dégâts commis. Mais Léonard haussa les épaules, autorisa le sommelier à distribuer quelques bouteilles aux plaignants et défendit à Georges d'entraver en rien les ébats de ses cadets. Puis, fâché qu'on le dérangeât dans ses recherches, il renvoya tout le monde et ferma sa porte au verrou.

Des ans coulèrent. Les enfants devinrent des adolescents. Jusqu'alors ils avaient été des êtres remuants, tout aux jeux et aux gestes batailleurs, goûtant à la science par foudrades, aussi variables qu'une journée gibouleuse de mars. Mais peu à peu ils s'affirmèrent, se différencièrent les uns des autres, et chacun d'eux commença de marquer un caractère bien tranché.

Vers sa vingtième année, Jean, le plus âgé, entreprit des fouilles dans ces catacombes où dormaient des civilisations : les bibliothèques du château. Les récits de voyage le séduisirent surtout et aussi les atlas où s'étalent maints continents déchiquetés par des races ennemies et maintes de ces îles qui font rêver, — depuis Thulé riche en volcans sous les glaciers jusqu'aux archipels malais offrant, parmi des mers phosphorescentes, des floraisons semblables à des chimères et des fruits aux saveurs délicieuses et mortelles. Les conflits des peuples, la gloire brutale des guerriers l'enthousiasmèrent ensuite. Aux Thermopyles il fut des trois cents Spartiates. Eupatride, il combattit sous Thémistocle à Salamine. Hoplite aux belles cnémides, il prit part à la ruine du Grand Roi et, avec Alexandre, il courut jusqu'à l'Indus. Annibal lui fit remporter la victoire de Cannes. Le laurier de César fut sien après la conquête des Gaules. Napoléon le désigna pour mener la charge des cuirassiers contre la grande redoute de Borodino. Épris, partout, des victorieux, plein de mépris pour les vaincus, il affirmait que seule la force triomphante est belle. Pendant des jours et des nuits, il lut. Puis, rejetant l'imprimé, il s'inventa des aventures hé-

roïques. La tête bourdonnante d'une rumeur d'armes entre-choquées, il se vit entrant dans des villes en flammes. Drapé de pourpre, il leva haut le glaive ou le sceptre d'orgueil et il piétina des cadavres au galop de son cheval teint de sang. Des foules prosternées tendirent vers lui leurs paumes suppliantes, tandis que ses soldats l'acclamaient — impitoyable.

Et des trompettes d'or soufflaient le carnage parmi les claquements des étendards aux couleurs ternies par la fumée des combats.

Ces lectures, ces songes impétueux, la foi en soi-même qu'ils lui valaient, l'ambition d'être illustre qui soulevait son âme en grandes vagues le gardèrent de toute défaillance vers l'ennui. Joyeux, sans cesse exalté, il narrait des épopées à ses frères et il scandait ses dire de coups frappés sur les armures sonores des salles. Parfois une rage d'action l'emportait. Aux nuits de tempête, il s'échappait du château : les cheveux épars, les poings brandis, il courait contre le vent en lui criant des invectives ; il bondissait comme pour s'agripper aux crinières des nuées et il lançait des cailloux aux étoiles par rancune de ne pouvoir les cueillir. D'autres fois, étendu sur un tapis tissé de batailles fabuleuses, il complotait de s'en aller au

loin, de connaître les déserts roux où l'on épouse la solitude, où l'on souffre de la soif, où l'on combat des nègres difformes pour leur ravir l'eau des oasis et le régime frais des bananes. Tous ses appétits se tendaient vers la lutte, si bien que lorsque, — assez tardivement, — son sexe le sollicita, lorsqu'un désir d'amour se leva du rythme de mort qui l'emportait d'habitude, dédaignant les préambules et les madrigaux, ce fut à quelque journalière à peine regardée qu'il s'adressa. Il la prenait suante de travail et de soleil. Savourant l'odeur d'herbe et de fécondité qu'elle exhalait, content qu'elle se débattît avec des gloussements et des rires pâmés, il la possédait au coin d'un bois ou contre la borne d'un champ. Il s'imaginait alors broyer sous lui une bête voluptueuse et difficile à réduire. Ses baisers mordaient, son étreinte étouffait presque la vassale qui délirait, ravie et domptée par cette brutalité pénétrante. Le spasme obtenu, il congédiait l'amante passagère en lui jetant quelque monnaie, sans mot dire. A moins que, chatouillé par les éloges grossiers qu'elle prodiguait à sa vigueur, il ne l'invitât à lui refaire le nœud de sa cravate, car il aimait à maintenir une harmonie violente entre les vêtements de velours sombre qui l'habillaient et

les foulards cramoisis dont il se ceignait le col.

Apaisé, il parcourait, à pas retentissants, les couloirs pleins d'échos centenaires et il rompait d'un chant de triomphe le silence stagnant des voûtes : les vitres vibraient à l'unisson, les panoplies tressaillaient, martiales, et les portraits d'ancêtres ouvraient des yeux étonnés. Mais ces fougues étaient en somme assez rares. D'habitude, Jean tenait les facéties sexuelles en médiocre estime : « Toutes les femmes, disait-il, ne valent ni un beau coup de sabre ni un livre qui glorifie la guerre. »

Il était de petite taille. Son corps trapu, ses membres tout en muscles, sa démarche saccadée, ses gestes brusques, ses yeux d'or roux, aux regards brefs, aigus comme des flèches, inquiétaient. Une précoce barbe noire encadrait son visage mat. Une denture éblouissante luisait entre ses lèvres cruelles. Et ses obscurs cheveux annelés frissonnaient lorsqu'il fronçait ses sourcils rejoints, pareils à des barres d'ombre. Il avait la voix rauque et quelque peu voilée. Les serviteurs disaient de lui : « C'est le diable ! » — Jugement excessif et qui prouvait l'ignardise de ces gens simples.

Cependant, si dominé que Jean fût par ses instincts de conquête impitoyable, bien que l'histoire lui procurât surtout des rêves fastueux et sanglants, il n'en possédait pas moins les rudiments d'une volonté perspicace qui, quand il irait parmi les hommes, pourrait l'inciter à de grandes choses. Parce que son père, peu soucieux de la vie sociale, le maintenait dans la solitude, parce que ses frères, absorbés par leur propre idéal, n'avaient que de rares et fortuits points de contact avec lui, il était une force désordonnée, s'usant sur elle-même. Mais si cette énergie sans direction durable se découvrait des mobiles d'action, elle se réglerait, dès lors consciente, et Jean pourrait devenir un héros — c'est-à-dire un superbe malfaiteur.

Pierre, le puîné, qui comptait dix-neuf ans, présentait deux caractères d'apparence contradictoire mais si intimement unis qu'ils lui constituaient une personnalité mi-partie, curieuse à se manifester. — Parmi la science, il avait élu les philosophies. Il savait les disséquer et en isoler le principe avec dextérité. Ce résultat obtenu, il mettait en présence les éléments premiers de différents systèmes et sa cervelle ingénieuse connaissait la joie de produire des mélanges singuliers

où, par l'influence des contraires les uns sur les autres, luisait quelquefois un filon d'absolu. Mais loin d'adorer pour elles-mêmes, comme le faisait son père, les formules dont il se meublait l'esprit, il s'efforçait d'en présumer les conséquences pratiques. Il les appliquait aussi au développement de son être intérieur, sans s'illusionner d'ailleurs par trop sur leur infailibilité.

« Ici, disait-il, je m'instruis selon la sagesse et selon la folie. Mais c'est une besogne qui se prouvera efficace seulement le jour où je pourrai soumettre mes convictions provisoires au contrôle de l'action, — là-bas, chez les autres. »

En attendant, il observait ses frères et il s'étudiait lui-même, — subtilement, ce qui lui valait assez souvent de la tristesse, car trop penser à soi rend triste.

D'autre part, cette intelligence, quasi mûre à tant d'égards, ne se gardait pas des pièges du sentiment. Il y avait chez Pierre un éperdu besoin d'affection qui, ne trouvant pas à se contenter auprès des siens, cherchait des compensations chez les jeunes paysannes du domaine ou même chez les ribaudes qui venaient rôder autour du château, lors des passages des saltimbanques. Ces personnes accueillaient, avec un étonnement

plutôt ennuyé, ses protestations passionnées. Obscènes et joviales, dociles à la caresse, elles ne pouvaient comprendre la fièvre qui le poussait à leur demander plus encore : un petit morceau de leur âme. Pour elles, *innocentes*, la volupté consistait dans l'union réitérée avec un mâle copieux. Comme Pierre possédait une peau blanche et soyeuse, comme il sentait bon, il leur aurait agréé si, par ses préliminaires oratoires, par ses digressions intempestives « au plus beau moment », par ses remerciements interminables et ses larmes après la syncope, il ne les avait autant déroutées. Celles qui étaient bonnes tâchaient, pour lui complaire, de répondre à ses effusions. Elles émettaient de gauches louanges, pareilles à des fleurs en papier. Et Pierre, douloureusement étonné d'avoir aimé dans le vide, les quittait avec des phrases polies qui redoublaient leur embarras. Les calculatrices, trompées par l'exagération de ses transports verbaux, étouffaient leurs bâillements, feignaient l'ivresse la plus excessive et, quand elles se croyaient triomphantes, quémandaient des toilettes ou un mobilier. Pierre meurtri, l'âme crottée, vidait sa bourse entre leurs mains. Puis il s'enfuyait, — mélancolique une fois de plus. Cette impuissance à communiquer

la flamme qui le brûlait, cette vaine poursuite d'un miroir féminin où refléter les splendeurs de tendresse qu'il sentait en lui le vouaient pour des mois à l'analyse la plus rongeante. Il se demandait, sans pouvoir se répondre, comment la perspicacité acquise en l'étude des idées l'abandonnait dès qu'il devenait amoureux. Il reprenait, un à un, les éléments de l'illusion qui l'avait égaré vers telle femme plutôt que vers telle autre, et comme il ne parvenait pas à en déterminer la synthèse sentimentale, il se dépitait.

C'est qu'il n'avait pas suffisamment vécu pour savoir que le sentiment et l'idée sont deux frères ennemis peu conciliables chez la plupart des hommes. Il ignorait donc que, dans leurs luttes, si le sentiment triomphe, c'est au profit de l'instinct, tandis que si l'idée l'emporte, c'est à son propre bénéfice. L'un envahit tout dès que l'autre n'est plus assez fort pour lui disputer les régions profondes de l'âme.

Dans ses moments de dépression, dégoûté de penser, Pierre errait sous les arbres du parc. Ses rancunes s'exaltaient aux fraîches rumeurs des frondaisons; la nature lui apparaissait, en son rythme impassible, comme une vaste ironie autour du tourment qui le minait. Il vivait ainsi

écartelé : ou tout intelligence ou tout amour déçu.

Il était de taille moyenne. Ses yeux couleur d'eau courante, ses cheveux et ses moustaches d'un blond fin, sa sveltesse, son allure envolée, ses gestes un peu efféminés séduisaient. Les serveurs vantaient sa voix musicale et son urbanité.

Jacques, le cadet, avait dix-huit ans. C'était un garçon d'habitudes tranquilles, aux gestes rares et près du corps, à la bouche ingénue comme une campanule. Il parlait peu, et lorsqu'il parlait, il semblait craindre d'affirmer trop vivement sa conviction. Contredit, il se taisait sans se fâcher, surpris seulement que les autres ne sentissent pas comme lui, — et il s'en allait à l'écart. Une molle lumière dorée mettait en fête ses yeux de fluide émeraude. Ses regards, où régnait une flamme contemplative, reflétaient les beautés de la campagne et la verdure onduluse des feuillages. Ils s'abaissaient doucement sur les choses, se relevaient ravis, puis s'épanouissaient, pareils à ces prairies printanières que baigne un soleil adolescent. — Les frères de Jacques l'effarouchaient un peu. Plus jeune, s'il prit part à leurs jeux, ce fut par complaisance, car tant de bruit et de courses déprédatrices troublaient son penchant à la rêverie pacifique. Aujourd'hui, les

raisonnements à l'infini de Pierre, les récits belliqueux de Jean, il les écoutait en silence, avec un vague sourire inattentif dont ses aînés s'offensèrent d'abord comme d'un signe de mépris. Ils le lui dirent. Mais Jacques, secouant la tête, les regarda si amicalement, qu'ils ne purent lui garder rancune. Enfin, à cause de sa réserve et de ses évidentes distractions, ils s'imaginèrent qu'il ne les comprenait pas. Leur vanité se plut à le juger d'esprit faible et ils le surnommèrent : l'Oison.

« Le sobriquet est bien trouvé, dit Jacques, puisque je vais le long des haies, au bord des mares, tout étourdi du grand tapage dont vous me poursuivez. »

Il aimait surtout à chevaucher solitairement sous les arbres. Il les connaissait tous, s'arrêtait pour en palper l'écorce et leur murmurait de caressants dithyrambes. Il soupirait d'extase quand quelque souffle agitait les frondaisons, et il notait dans sa mémoire leurs rumeurs éoliennes. Le sanglot limpide des peupliers, le houlement grave des sapins, le chuchotis pensif des chênes, le rire tendre des bouleaux lui racontaient la légende de la terre. Parfois leurs enseignements étaient si beaux qu'il fondait en larmes

et qu'il serrait leurs branches contre son cœur, comme pour s'imprégner de leur âme. Par certains chauds après-midi, quittant la selle, il s'enfonçait au plus profond des fourrés. Laisant son cheval brouter autour de lui, il se couchait sur la mousse. Il admirait les fruits d'or que le soleil suspend aux ramures et les taches mouvantes qu'il sème sur les gazons. Il épiait le va-et-vient laborieux des fourmis; il riait du gauche empressement des bourdons autour des fleurs. Puis il s'assoupissait, engourdi par la mystérieuse harmonie qu'épandait autour de lui le chœur des essences végétales. L'ombre veloutée des feuilles palpitait sur ses membres épars çà et là, sur son torse délicat et sur son visage hâlé; les fougères arborescentes s'inclinaient en cadence pour rafraîchir, de leurs palmes fines, son sommeil; les arbres chantaient tout bas; et le vent tiède planait, comme un grand aigle aux ailes frémissantes, dans les hauteurs du ciel bleu.

Rentré, Jacques prenait une guitare et, cherchant à recréer, selon son émotion la plus intime, les rythmes que les arbres lui avaient dictés, il inventait des mélodies qui s'envolaient par le calme du soir, semblables à des babils de sources au fond des bois. Cette douce mu-

sique sauvage prenait si fort au cœur que les domestiques quittaient leurs occupations pour venir l'écouter. Pierre frissonnait d'allégresse, comme si quelque femme eût enfin épousé son rêve. Georges, abandonnant ses calculs, s'accou-
dait à sa fenêtre. Et Jean, jetant loin la coliche-
marde dont il s'escrimait contre les murs, accou-
rait au musicien et l'embrassait rudement en
s'écriant : « Tu as tout de même quelque chose
dans la peau, toi ! »

En somme tous l'aimaient sans trop s'en rendre compte.

Cependant, Jacques n'était pas toujours aussi paisible. Comme les variations de la température l'affectaient avec une intensité particulière, il avait des sautes d'humeur qui, pour ne se trahir au dehors que par un regard angoissé, ne l'ébran-
laient pas moins profondément. Les temps hu-
mides l'eussent rendu morne s'il ne s'était con-
solé au friselis des gouttes de pluie dans les
branches et à la plainte clapoteuse des ché-
neaux qui chantent le long des toits pointus des
villages. La gelée lui contractait l'âme et il se sen-
tait presque mourir avec les fleurs oubliées qui se
recroquevillent dans les jardins tristes. Il plai-
gnait le sol gercé et les feuilles sèches que fouaille

la bise. La neige, pourtant, lui plaisait comme une aube de silence candide où se fondaient ses rêves. Mais il aimait, par-dessus tout, la splendeur ardente de l'été. Toutes les puissances de son être s'y épanouissaient, comme des roses rouges. Aux changements de saison, il devenait anxieux. Il se demandait : « Les anémones sauront-elles s'ouvrir cette année ? » Ou bien : « Voici l'automne ; est-ce que les feuillages ne vont pas oublier de se vêtir d'or ? »

Quelquefois, au petit jour, il se réveillait en sursaut ; il sautait à bas de son lit et courait à l'écurie seller lui-même son cheval. Il lui semblait qu'il n'aurait pas trop de toute la journée pour conquérir il ne savait quelle beauté encore non vue dont le désir l'enivrait comme un vin trop fort. Il partait à travers champs au galop. Les yeux un peu hagards, il regardait avidement autour de lui. Mais les paysages coutumiers ne pouvaient retenir son attention, et il s'en détournait bientôt pour tâcher de découvrir quelque chose au loin, quelque campagne fabuleuse surgie soudain des brumes matinales...

En juin, quand les cerises sont mûres, des bandes de sansonnets viennent s'abattre sur les cerisiers. Pour la plupart, ils pillent goulu-

ment les fruits et les dévorent jusqu'au noyau. Toutefois, quelques-uns, moins voraces, se contentent de piquer les plus sucrés et de sucer une goutte de leur jûs sans les achever. Puis ils s'inquiètent, furètent et voltigent d'arbre en arbre en poussant des cris navrés. Becquetant ci, becquetant là, ils errent à travers le verger, jamais satisfaits. On dirait qu'ils cherchent la cerise idéale. — Ainsi de Jacques en quête d'une merveille inconnue. Pendant des heures il galopait, oubliant de boire et de manger, surmenant son cheval. Il ne s'arrêtait qu'au crépuscule pour contempler le soleil s'engloutir, parmi la pourpre et les nuées éclatantes, à l'horizon d'occident. L'astre disparu, ses yeux s'éteignaient; il prenait le pas et rentrait, la tête basse, au château. — Ces soirs-là, sa guitare vibrait fébrilement. Il en tirait des trilles aigus, des hululements frôlés et des danses saccadées, pareilles aux tourbillons du vent d'orage dans les moissons. Tous subissaient l'emprise de cette musique douloureuse et quasi frénétique. Les serviteurs enlaçaient furieusement les servantes et valsaient sans rien dire, tout pâles, jusqu'à l'épuisement. Georges, énérvé, sabrait ses registres de gribouillis absurdes. Pierre, immobile dans l'ombre, essuyait les

larmes de sueur qui perlaient à son front et sentait s'élever en lui une tempête de souvenirs moroses. Jean fracassait des cuirasses, cassait des épées et poussait des cris de guerre discords.

Et la nuit, rôdeuse autour d'eux, semblait une panthère au pelage d'étoiles.

Ainsi, dans la solitude de ce domaine à l'écart, parmi les livres et les armes, les fleurs sauvages et les vieux arbres, souffrait, jouissait, se développait cette tribu très primitive et très affinée, nourrie de songes et de sciences, débordante d'instincts dérégés, de sentiments frustes et d'idées redoutables : la famille de Léonard le métaphysicien.

CHAPITRE II

Un soir de mai, plein de parfums et d'étoiles, Léonard, las du labeur desséchant auquel il s'était voué, descendit de sa tour et vint s'accouder, pour la première fois depuis l'hiver, au parapet de la terrasse du château. Tout le jour, malgré sa grande habitude de l'abstraction, il avait été distrait par les murmures de feuillages et les gazouillis d'oiseaux que le printemps-malicieux éparpillait jusque dans sa cellule. Le matin, un rayon de soleil étant entré s'épanouir, en large nappe d'or tremblant, sur sa table encombrée de manuscrits, ses prunelles en restèrent imprégnées d'une vague lumière qui teignit de rose ses papiers, fit danser la sarabande aux lignes griffonnées la nuit précédente, l'empêcha de poursuivre la glose du bouquin nébuleux dont il cher-

chait à déterminer le sens exact et se permit même de l'inciter à la rêverie. Agacé, le philosophe ferma sa lucarne. Mais le sortilège persistant, des frissons très doux lui coururent le long de l'échine, le sang lui chanta dans les oreilles et une langueur, qu'il traita de défaillance, amollit sa volonté vacillante. Des souvenirs de joies défuntes se levèrent dans sa mémoire. En vain il tenta de les étouffer : plus il s'y efforçait, plus ils envahissaient tout son être, parmi des chuchotements de refrains grêles, des relents de fêtes fanées et des bruits de baisers. Inquiet, il se leva pour marcher un peu. — Alors l'odeur de vieille encre et de science moisie qu'exhalait la cellule le suffoqua presque. Pris de vertige, près de tomber, il s'appuya au dossier de son fauteuil, et jeta autour de lui des regards effarés.

« Comme cette prison est triste ! » s'écria-t-il soudain.

Surpris par le son de sa voix, il sursauta ; ses mains tremblèrent, ses yeux s'obscurcirent. Le voile de lumière rougeâtre s'épaissit ; les meubles craquèrent et les rideaux de son lit s'agitèrent comme taquinés par un souffle fluide. Il lui sembla qu'une forme humaine se dessinait sous les couvertures, qu'un rire puénil vrillait l'atmos-

phère dormante. — Un moment, tout à l'illusion singulière qui le dominait, il ne pensa plus, il se sentit vide : son intellect vérifié lui fut un gouffre plein de fumée...

Il eut peur ; puis, se rappelant la phrase qu'il avait émise, il se répondit : « Mais non, ce n'est pas triste ici puisque... puisque... »

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge ; il ne sut achever. Une houle d'images confuses s'enfla, décrut, s'enfla encore en lui, assaillit sa raison et ne lui laissa pas le pouvoir de coordonner ses idées. Jusqu'à la nuit tombée, il demeura immobile, la tête entre ses poings, en proie au malaise qui le dominait depuis l'aube. L'ombre venue, il se sentit très seul. En détresse, il se leva de nouveau et, rouvrant sa lucarne, il tourna les yeux vers le ciel brasillant d'étoiles... Énorme et flamboyant au zénith, Jupiter le guettait qui lui parut railleur. Afin de lui échapper, Léonard se détourna et tenta d'allumer sa lampe. Mais comme ses mains tremblaient toujours, il n'y parvint qu'avec peine, et ce fut pour voir la flamme crépiter, palpiter toute mince et enfin s'envoler vers le plafond où elle s'éteignit. — Alors il eut peur ; son cœur lui sonna un tocsin de panique ; il crut qu'une voix lamentable

l'appelait au dehors ; et, culbutant sa table, il se précipita dans l'escalier... Les marches geignirent sous ses pas chancelants, des souffles humides lui léchèrent le visage ; mais, quand il déboucha sur la terrasse, la splendeur astrale du ciel nocturne l'éblouit.

Cependant le calme de l'air trempé d'aromes printaniers, les taillis sommeillants où chantaient des rossignols, le haut bruissement des futaies pareilles à des dômes d'ombre et toutes ces étoiles pacifiques le rassurèrent un peu. Il regarda autour de lui. La chapelle était là, offrant ses fenêtres plus ternes que des yeux d'aveugles, sa porte à jamais close, aux vantaux barrés d'une croix noire et son icône à demi effacée que la lueur trouble du lumignon traditionnel douait d'une sorte de vie fantômale. Léonard la fixa.

« La Vierge-Mère, murmura-t-il, l'essence primordiale où s'identifient les contraires, au-dessus du conflit des apparences... Ce symbole me plaît. »

Il rêva quelques instants, puis, se détournant, s'appuya des deux mains au granit froid du parapet. L'odeur de lilas qui flottait dans l'atmosphère mi-obscur monta lui flatter les narines. La nuit était tellement paisible qu'il entendit les chevaux broyer leur avoine dans les écuries,

frapper les bas-flancs d'un pied sonore et faire grincer leur chaîne de licol contre le marbre des auges. Un bruit de voix discutantes vint de la salle à manger. — Léonard se rappela ses fils et s'étonna qu'ils ne fussent pas encore couchés, car, hormis Georges, il les considérait toujours comme de petits enfants. Puis il les oublia tout à fait. Content de s'être repris, redressant sa haute taille que la soixantaine accomplie ne parvenait pas à voûter, il se croisa les bras sur la poitrine et se mit à sourire.

« Un malaise, dit-il, un simple malaise, dû, sans doute, à la saison... J'ai bien cru, là-haut, qu'une *présence* occulte rôdait autour de moi et cherchait à fausser ma méditation; mais ce n'était, je m'en aperçois à cette heure, qu'une inopportune montée de sève. »

Puis se frappant le torse : « Hé! vieux corps, les végétaux fades, l'eau fraîche et le mépris de tes exigences ne parviennent donc pas encore à te réduire complètement? Ha! ha! la force de la terre t'avive toujours et tu te cramponnes aux choses pour m'empêcher d'atteindre l'Absolu... Je te vaincrai pourtant. »

D'un hochement bref, il appuya son dire, et, plein d'orgueil, toisa les mondes en flammes

au-dessus de sa tête. — Le vent s'éleva un peu; les arbres inclinèrent leurs cimes l'une vers l'autre, comme pour se confier des secrets; les rossignols rirent en chœur; les blés, dans la campagne, soupirèrent sourdement, — et toute la Nuit frissonna.

Et Léonard, les regards arrêtés sur le balustre d'un escalier qui descendait de la cour vers les allées d'ombre du parc, crut voir s'y dessiner une tête de mort. Il haussa les épaules : « Chimères, dit-il, je ne suis pas près de mourir. »

Néanmoins, comme des chauves-souris tournoyaient proche de sa face et le frôlaient avec de petits cris, il ne put empêcher l'angoisse de le ressaisir. — Mais il lutta.

« Raisonçons, raisonnons, s'écria-t-il, ne laissons pas les apparences faire de moi leur jouet... Et puis quand même : mourir?... Qu'importe que cette chair retourne à la fermentation universelle? N'ai-je point, par mon seul effort, dépassé le cycle inférieur où le troupeau des hommes s'agite et s'extermine pour des sentiments ou des sensations? N'ai-je pas surmonté mon âme quotidienne au point d'aboutir à la sphère où les forces parallèles se rencontrent, où l'Idée pure règne, immobile et solitaire? Ne

vivrai-je pas éternellement en elle, par-delà toute réalité ?... J'y vivrai ! J'en suis sûr... *Moi aussi, je serai Dieu.*

Il étendit les bras dans l'ombre ; deux éclairs jaillirent de ses yeux. — Mais alors, balayant les parfums, effarouchant les rossignols, hurlant parmi les feuillages flagellés, le vent souffla en tempête, souleva une trombe de poussière qui enveloppa le philosophe ; puis s'éteignit soudain. Et Léonard entendit une voix prononcer tout bas : « Non ! tu ne seras pas Dieu. »

De colère et d'effroi il recula. Presque affolé, il regarda en lui et découvrit, aux caves les plus secrètes de son être, toutes les illusions qu'il avait arrachées, foulées, brisées, flétries, impi-toyablement pour se frayer une route implacable vers les sommets de la connaissance. *Cela n'était pas mort, cela se traînait, cela se plaignait, cela poussait des fleurs étiolées.* Et de toute cette vie languissante, de tout ce massacre sacrilège, montait un énorme sanglot qui lui étreignit le cœur... Quelque temps, la tête basse, il écouta la plainte pitoyable. Elle grandit, le circonvinrent de spectres, puis s'envola lentement s'éperdre parmi les rumeurs passionnées de la Nuit.

Il allait peut-être pleurer. Mais son orgueil

gourmanda sa faiblesse : « Eh quoi ! parce qu'après trop de travail je ne suis plus tout à fait le maître de mes émotions, faudra-t-il que je cède aux appels de la nature ennemie ?... Silence, cadavres ! Ne ressuscitez pas pour troubler celui qui vous vainquit. »

Ayant dit, il releva le front et se mit à parcourir la terrasse d'un pas mal assuré.

Or tout était tranquille : les arbres dormaient ; la campagne dorlotait ses moissons naissantes au rythme de la brise tiède, et les étoiles scintillaient doucement dans les profondeurs du ciel radieux.

Léonard s'efforçait de reprendre le fil de ses méditations coutumières, quand une porte s'ouvrit brusquement au-dessous de lui. — Un coq chanta au loin, d'autres lui répondirent ; un cheval hennit ; les rossignols semèrent des trilles d'allégresse. — Les quatre fils du métaphysicien sortirent en tumulte dans la cour. Ils se querelaient sans trop d'acrimonie. Leurs voix jeunes entre-croisèrent des interrogations et des apostrophes en un tapage gai qui vexa Léonard. Machinalement il prêta l'oreille et entendit Jean s'écrier :

« Abatte les ormes de la grande avenue !... Georges, si tu t'en avises, je fais un feu de joie

avec tes cartonniers et tes registres et j'enrôle tous les domestiques pour une croisade contre toi!... »

Il éclata de rire, fit le moulinet avec ses bras et reprit : « Ce serait admirable : Pinche, le sommelier, se barderait d'une futaille défoncée; la grosse cuisinière Mafle brandirait la plus ventrue de ses casseroles; les marmitons battraient la générale sur des lèchefrites et mugiraient dans des entonnoirs; les cochers prendraient leurs fouets; les jardiniers, leurs pioches et leurs pelles. Et nous arborerions, en guise de drapeau, une bande de lard au bout d'un tournebroche. »

Georges répondit posément : « Ces arbres ne sont bons à rien. Ils donnent de l'ombre et de l'humidité; ils tiennent de la place, — tandis qu'une fois abattus, ils fourniront quelques centaines de stères que je vendrai. Cela augmentera notre revenu de cette année, et, à la place des ormes, j'établirai un nouveau potager : le terrain est excellent pour la culture des légumes. »

Jean se tourna vers ses deux autres frères : « Vous l'entendez! Voilà qu'il prétend ravager tout le domaine, sabrer les futaies, arracher les fleurs, combler les bassins pour satisfaire sa passion de carottes et de choux... Quel rongeur! »

Sans élever la voix, Georges repartit : « N'exagérons pas. Je n'ai pas dit... »

Mais Jean l'interrompant : « Eh bien, Pierre, tu te tais?... Tu l'approuves peut-être!... Et toi, Jacques, nigaud perdu dans les étoiles?... »

Pierre, comme agacé par une mouche bourdonnante, secoua la tête et dit nerveusement : « Oh! cela m'est-égal — *égal*, comprends-tu?... J'ai bien autre chose en tête. — D'ailleurs, vous m'ennuyez avec vos légumes. Les légumes, cela concerne papa! »

Jacques murmura : « Ne faites pas de mal aux arbres. »

Léonard, sur la terrasse, sentit grandir son mécontentement. Pourquoi ne s'occupait-on pas de métaphysique là-dessous? Georges l'offusquait et Jean aussi. « Mais comme ces enfants sont stupides! », pensa-t-il. — Il eut envie de les moriger et de les envoyer au lit. Ainsi, sorti de sa cellule, toute contrariété lui valait de l'humeur, qu'il était heureux, ensuite, de décharger sur autrui. Puis le mot de Pierre le blessait : « Quelle idée se font-ils de moi! » Pourtant il continua d'écouter.

Georges, impassible, reprit : « Il ne faut pas exagérer: tu exagère toujours. Je ne prétends

ni arracher les fleurs, quoiqu'elles ne servent pas à grand'chose et qu'elles fassent perdre du temps aux jardiniers, ni combler les bassins, parce qu'on peut y abreuver les bestiaux. Mais je désire abattre l'avenue d'ormes, attendu qu'elle ne rapporte rien... D'autre part, il y a de fortes commandes de bois sur le marché; je pourrai... »

Il s'arrêta et se mordit les lèvres, jugeant qu'il était bien imprudent d'attirer l'attention de ces écervelés sur des intérêts qu'il entendait être le seul à traiter. S'ils allaient lui demander des comptes! — Afin de rompre les chiens, il déplaça la question.

« Vous faites, tous les trois, ce que vous voulez. Toi, Jean, tu chasses. Tu abîmes souvent les cultures en poursuivant le gibier. Tu as engrossé plusieurs servantes dont j'ai dû indemniser la famille. Je ne te dis jamais rien. Toi, Pierre, tu me demandes à chaque instant de l'argent pour fêter les filles que tu fréquentes. Je t'en donne, et je ne récrimine pas lorsque tu pilles les vitrines sous prétexte de faire des cadeaux à tes maîtresses. Quand à Jacques, il a encore oublié un cheval dans le bois la semaine dernière, et l'on n'a pas pu le retrouver. Je passe toutes ces dépenses au compte de profits et pertes... Je;

— hem! — je fais la part du feu. Mais il est juste que j'aie, moi aussi, le droit de... m'amuser à mon gré en administrant le domaine. Où en seriez-vous sans moi? »

Pierre et Jean se regardèrent : « Ce qu'il dit ne manque pas de logique » prononça le premier, séduit par la force d'exposition de son aîné.

Et Jean : « Il s'agit bien de logique ! Le domaine est à nous autant qu'à lui : chacun en use comme il l'entend. — Soit. Pourtant, est-ce une raison pour saccager le parc en donnant ce motif que cela augmente le revenu?... Nous sommes assez riches. »

Georges s'anima un peu : « On n'est jamais assez riche », déclara-t-il d'une voix âpre où tintaient de vagues écroulement d'écus.

Jean haussa les épaules. Mais comme son caractère prime-sautier le faisait passer volontiers d'une idée à une autre, il n'insista pas. Puis un sujet plus important lui tenait au cœur : « Nous recauserons de tout cela, dit-il, en ce moment j'ai à te parler de choses d'avantage intéressantes. Pierre et moi, et je pense l'Oison aussi, nous ne serions pas fâchés de connaître des figures nouvelles. Le domaine, nous l'avons assez vu — et trop ! Nous voudrions donc voyager, aller ail-

leurs, — n'importe où. Il faut que tu communique notre projet à notre père, que tu obtiennes son autorisation. Pour que nous puissions rester absents pendant quelques années, tu nous donneras de l'argent, — une somme assez forte... Marche! ou, sinon, je demande le partage du bien. »

Il avait touché juste. Georges frémit et fronça le sourcil. Il ne répondit pas tout de suite, pesant les conséquences de ce nouvel incident. Les mains derrière le dos, il fit quelques pas dans la cour, tandis que Jean sifflotait en l'observant du coin de l'œil et que Pierre répétait : « Oui! oui! découvrir le monde. — Qui sait? »

Jacques avait descendu le perron. Il s'avança jusqu'à l'entrée de l'avenue et attira la branche la plus basse d'un orme.

« Bel arbre, cher arbre, chanta-t-il tout bas, tu ne saigneras pas ta sève sous la hache du bûcheron. Longtemps encore, je regarderai les étoiles scintiller à travers ton feuillage et j'écouterai le rêve harmonieux que tu épands dans l'ombre. »

L'arbre sembla le comprendre. Il agita mollement ses feuilles. Et tout le long de l'avenue, ses frères modulèrent, sous le vent embaumé, un hymne de reconnaissance.

« Georges se rapprocha. Il avait réfléchi : si les « intrus » restaient là, tôt ou tard la menace d'un partage surgirait de nouveau. Si, au contraire, ils s'éloignaient, leur inexpérience, leur goût de l'imprévu les induiraient en telles périlleuses aventures où ils se rompraient le col. On n'en entendrait plus parler, et ce serait un bon débarras. — Il se décida donc à faire un sacrifice.

« C'est entendu, dit-il, je demanderai à notre père d'autoriser votre départ. Quant à l'argent... eh bien, — il ne put se résoudre à fixer une somme, — on s'arrangera toujours. »

Puis, voulant à tout prix quitter ce terrain brûlant, il ajouta d'une voix engageante : « Venez-vous souper ? On nous a préparé les deux lièvres et les deux perdreaux que Jean a tirés cette après-midi... des sauces extraordinaires ! Et j'ai fait monter quelques bouteilles de vieux vins. — Venez-vous ? »

« — En avant ! en avant ! Je me sens un appétit farouche », cria Jean. Sa mobilité d'esprit s'accommodait de la victoire qu'il crut avoir remportée sur son aîné. Il rouvrit la porte avec fracas et se précipita, suivi plus lentement par les autres, dans la salle à manger.

Sur la terrasse Léonard ne faisait plus un

mouvement. Une rêverie inaccoutumée l'envahissait. L'abus de l'abstraction l'ayant rendu inapte à analyser dans leur complexité les événements de la vie quotidienne, en temps ordinaire il n'aurait accordé qu'une attention médiocre aux paroles qu'il venait d'entendre et qui l'avaient d'abord indisposé comme superflues et dénuées de portée philosophique. Mais ce soir-là, décidément, le rythme d'indifférence, qui l'avait régi pendant tant d'années, s'était affaibli. Quelque effort qu'il fit pour se ressaisir, la sécheresse, l'avidité de Georges l'émurent douloureusement. Il se demanda où était la sagesse, et il n'osa se formuler une réponse. — De nouveau il se sentit tout seul. Alors, tressaillant, étouffant aux coups précipités de son cœur, il se tourna vers la Nuit pour en implorer un conseil.

Mais le vieux sphinx étoilé garda le silence. L'espace était insondable; les astres souriaient mystérieusement; nul souffle n'émouvait les arbres; et la coupole du ciel pesait sur le philosophe comme un destin.

Léonard joignit les mains; des larmes emplirent ses yeux. Il comprit qu'il était un atome ballotté dans l'inconnu par les vagues obscures de la vie universelle. Sa raison lui fit horreur...

Une grande soif d'embrasser tout de suite ses fils l'étreignit à la gorge. — Il se dirigea vers l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée. Ses pas hésitaient et mille sentiments confus remuaient en lui. Un moment, il fut sur le point de regagner sa tour et de s'ensevelir, derechef, dans son linceul de rêve et d'orgueil. Puis il lui sembla que *Quelqu'un* ricanait derrière lui, railant son incertitude. Afin d'échapper à cette illusion, il descendit des marches, et au premier palier s'arrêta encore. « S'ils allaient me trouver ridicule!... A coup sûr, je ne les embrasserai pas. »

L'ombre régnait autour de lui et le sommeil lugubre des vieilles chambres béantes à sa droite et à sa gauche. Soudain, de la salle à manger, un bruit clair de rires, de cristaux carillonnants, d'argenteries entre-choquées monta, parmi la mélodie tendre d'une berceuse que Jacques chantait. Léonard reconnut cette voix presque enfantine; il prit son parti. L'escalier descendu, laissé derrière lui, il suivit un couloir, atteignit la porte de la salle, l'ouvrit au large et, comme ses jambes se dérobaient sous lui, resta dans l'embrasure immobile, tout pâle, les yeux clignotants, la main crispée sur la poignée.

« Tiens, papa! » dit Jean.

Très étonnés, tous se levèrent. Depuis plus de six mois, nul d'entre eux n'avait vu leur père. Et ils demeurèrent pleins de trouble à le considérer. Une odeur de catacombes, quelque chose de glacial et de funèbre était entré avec lui. Les flammes des candélabres bleuèrent et vacillèrent.

A grands pas Léonard vint jusqu'à la table, se laissa tomber lourdement dans un fauteuil, attira un verre qu'il emplit de vin et qu'il vida d'un trait et, les regards fixés sur un énorme bouquet de roses rouges qui se fanait, en un vase de vermeil, au centre de la nappe : « Asseyez-vous », dit-il. — Ils s'assirent. Léonard inclina la tête, s'accouda, l'index à la joue, et se mit à songer :

« Ce ne sont plus des enfants — non !... Voici qu'ils deviennent des hommes. N'est-il pas temps qu'ils apprennent à souffrir, qu'ils jouent leur rôle dans la farce de vivre ? De quel droit les retiendrais-je ici. » Puis sa manie le ressaisissant : « Ils reviendront ; ils auront été très malheureux ; ils me fourniront des renseignements pour mon *Catalogue des Contingences*. »

Il releva le front. « Alors, dit-il, vous avez envie de voyager ? »

Ils donnèrent des signes d'étonnement.

« Je vous ai entendus tout à l'heure, reprit le

père avec impatience, j'étais sur la terrasse... Faites-moi connaître vos motifs), — il allait dire votre *état d'âme*, mais cette expression lui parut surannée, — « que je puisse vous autoriser, en connaissance de cause, à quitter le domaine. — Répondez... Toi, Jean. »

L'instinct familial et la curiosité philosophique luttaient toujours en lui. Il était comme un chêne d'automne qu'assaillent des vents contraires : il tord ses bras, il penche tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et ses ramures tourmentées font un cliquetis formidable qui se disperse dans le ciel encombré de nuages pluvieux. — Ainsi de son âme. Peu timides, sauf Jacques qui considérait le métaphysicien avec un vague effroi, ses fils s'étaient bien vite rassurés. Ils se remirent à boire et à manger. Pierre pelait un fruit. Georges, les lèvres plus serrées que les cordons d'une bourse, pétrissait une boulette de mie de pain, étudiait son père en dessous et commençait d'ébaucher des calculs sournois. Jean se coupait une tranche de viande saignante. Il hésitait à parler, se méfiant de Léonard.

Par le vitrail ouvert, on entendait un jet d'eau chanter et les arbres bruire. Des formes

brumeuses peuplaient l'ombre odorante : à travers, on voyait les étoiles.

« Eh bien? » dit Léonard.

Jean laissa tomber son couteau qui tinta dans son assiette et commença : « Hier, j'étais à la chasse; je venais de tirer un lièvre. Il s'enfuit sous le coup et s'en alla mourir dans un fourré de ronces d'où j'eus grande peine à le dégager, encore je me déchirai les mains... Quand je l'ai tenu, je l'ai jeté à mes pieds et je l'ai regardé saigner. Et puis, tout à coup, j'ai eu mal au cœur; un goût fade m'empâtait la bouche; cette mort stupide m'a ennuyé. — Des bêtes, cela ne se défend pas, cela se sauve, c'est trop facile à tuer... Je m'ennuyais, oh! je m'ennuyais... Alors je me suis rappelé que souvent mon existence si plate m'avait écœuré de la sorte. Et je voudrais en changer... Je voudrais la lutte avec des hommes, la guerre, le triomphe, la gloire! — Ah! combattre, pâtir, faire pâtir les autres, voir mon sang couler et celui des autres, régner, saccager des empires; empoigner des rois corps à corps, les jeter bas, chanter parmi le froissement des sabres; le rauquement des clairons, le tumulte des chevaux qui broient leur mors et hennissent de rage dans la mêlée, crier d'horreur et de joie :

quand les villes flambent de toutes parts, connaître l'ivresse des carnages, — vivre enfin et non plus végéter toujours à la même place comme un madrépore... J'ai honte de moi pour avoir tant tardé. »

Il se tut, et laissant tomber son poing sur la table, brisa involontairement son assiette. Il en regarda, un moment, les débris avec surprise puis les jeta par la fenêtre, en éclatant de rire.

Léonard l'examinait curieusement : « Quel carnassier primaire, pensait-il, bon à pousser dans sa voie de façon à ce qu'il y trouve la fortune de Don Quichotte ou celle de Bonaparte — fantoches équivalents du reste... Hé! hé! c'est un joli spécimen d'anthropoïde enthousiaste et bravache. Il cherche son idéal par la destruction de ce qui est au profit de ce qu'il voudrait être, selon la confiance qu'il a dans son rêve. »

Sans rien manifester de ses sentiments, le métaphysicien se tourna vers Pierre : « Et toi? » demanda-t-il.

Pierre, les yeux baissés, parla : « Je ne crois pas qu'en restant ici, je puisse exercer suffisamment ma volonté. J'ai beaucoup réfléchi depuis un an, et il me semble nécessaire de fréquenter les hommes pour m'augmenter de la science que je saurai leur ravir. Des illusions m'empêchent

de développer ma personnalité morale; je ne pourrai m'en affranchir que par la pratique de la vie en société. Les livres, cela ne suffit pas : il faut étudier ses semblables, les attaquer, éprouver leur force de résistance et la sienne propre. Quand je l'aurai fait, je pourrai, peut-être, me formuler un système d'existence conforme à mes penchants. Aujourd'hui, l'inconnu m'obsède; je ne sais pas assez; je suis enfermé dans une prison devant laquelle j'entends gronder la mer. Je veux briser la porte de cette prison, lutter contre les flots, agir, me chercher et me trouver... Et puis il y a autre chose... »

Il hésita. — Léonard se dit : « Celui-là raisonne; l'autre sent. J'aime mieux celui-là. — Continue », commanda-t-il.

Pierre reprit : « J'ai peur que ce que j'ai encore à vous expliquer ne vous paraisse un peu ridicule... En un mot, les femmes me préoccupent; je poursuis auprès d'elles un idéal que, parfois, je juge absurde et dément. — Mais lorsque je l'évoque avec persistance, il brise, en moi, les gangues où le Réel le retient prisonnier et je conçois alors un Éden où les fleurs chantent, où la clarté du jour est douce comme un parfum de tubéreuse, où des lèvres d'archanges me souf-

flent une haleine plus enivrante que l'arôme des fruits dont s'étoile l'arbre de la science du Bien et du Mal. Si je puis découvrir l'Élue qui garde l'entrée de ce paradis, je me fondrai en elle; elle s'absorbera en moi; nous ne formerons plus qu'un seul être, surhumain, nombreux, fluïdique que les sept essences de vie vêtiront d'arc-en-ciel; qui volera par delà les sphères et qui gravitera, selon la plus suave harmonie, autour d'un soleil triple et un : d'or, de pourpre et d'azur — de lumière ineffable : l'Absolu.

« Cependant, pour découvrir l'épouse dont l'amour me vaudrait cette transfiguration; il me faut aller à la ville. Ici, toutes m'ont déçu. Ailleurs, peut-être réussirai-je à étreindre mon rêve... Si je ne trouve pas, je reviendrai, je me vouerai à l'idée seule ou bien je fonderai une religion : celle de la Beauté à jamais intangible.

— Pierre, interrompit Léonard, as-tu étudié le Dieu des chrétiens? »

Pierre, surpris de cette question, regarda le philosophe. Il ouvrit la bouche pour répondre. Mais Jean lui coupa la parole : « Le Dieu des chrétiens, s'écria-t-il, la providence des éclopés, des malades et des résignés. On devrait le représenter en robe de chambre, un foulard autour

de la tête, toussottant, buvant de la tisane, sentant la pharmacie... Et son fils qui promettait le monde aux doux et qui prêchait qu'il ne faut pas rendre les soufflets reçus! Quelle doctrine d'invalides... »

D'un geste de la main, Léonard le fit taire. Pierre dit : « J'ai quelque peu étudié le christianisme et j'ai remarqué que le goût du sacrifice y était une force dont ses adeptes tirent un bon parti. A ce titre, et parce que toutes les forces qui mènent l'humanité m'intéressent, la dynamique chrétienne m'a plu. Toutefois, son dieu me paraît une conception désormais dépassée ou, tout au moins, en désaccord avec le rythme de développement qui mène aujourd'hui l'espèce... »

« Mais lorsqu'on est très malheureux, tout à fait désarmé pour l'action, la prière, selon la doctrine du Christ, ce système simpliste, de mérites et de démérites, de punitions et de récompenses, peut aider les âmes tendres à supporter la vie suppliciente qui est faite aux mal-venus par le jeu brutal des fatalités naturelles. D'autre part, la foi au libre arbitre, quoique en opposition apparente avec les lois qui semblent régir notre intelligence, développe la notion de responsabilité et, partant, la volonté. Ces divers points de vue sem-

blent contradictoires. Peut-être, dans la pratique, s'accordent-ils. Je n'ai pas approfondi suffisamment la question pour posséder une opinion ferme à ce sujet...

« Mais pourquoi m'avez-vous demandé cela ? »

— Parce que tu te feras peut-être moine, » répondit Léonard. — Il était enchanté de la tournure d'esprit de Pierre : Il serait à souhaiter, pensa-t-il, que ce garçon fût chrétien pendant quelque temps. Sa sensualité ayant besoin des mensonges du sentiment pour s'exalter, elle s'exaspérerait au contact de la notion de péché qui gît au fond du christianisme et cela donnerait des résultats précieux à noter !

« Eh bien ! Jacques, continua-t-il tout haut, toi aussi, tu veux me quitter ? »

Jacques rougit ; comme il n'aimait pas à se mettre en évidence, l'effort d'exposer sa pensée lui était pénible.

« Allons ! » dit Léonard.

Pierre intervint : « Jacques nous suivra parce qu'il nous aime. »

Le cadet approuva d'un signe de tête. Mais son père insista : « Comme vous, il doit nourrir quelque rêve — je tiens à le connaître. »

Alors Jacques tout à coup résolu : « L'autre

jour, j'ai chevauché vers le couchant. Je suis arrivé au sommet d'une colline que le soleil à l'agonie trempait d'or et de sang. Un vent âpre soufflait; les fougères ondulaient comme des vagues, et des arbres tourmentés il venait un bruit pareil au sifflement d'une volée de flèches... J'ai sauté à bas de mon cheval; j'ai marché contre le soleil...

— Le cheval s'est perdu, grogna Georges.

— Silence! » commanda Léonard.

Jacques continua : « Autour du soleil, s'accumulaient des nuées multicolores, semblables les unes à des gueules de monstres, les autres aux monuments d'une Babel, sans cesse croulante et sans cesse rebâtie. Les rayons de l'astre dentelaient de feu ses créneaux, incendiaient ses coupes et ses clochers... Et j'ai vu des géants s'élever de l'horizon, mettre les monstres en pièces, marcher parmi les flammes et construire des gradins pour escalader le ciel...

« Or là-bas, derrière l'Occident, il y a une ville dont la rumeur profonde emplit l'univers — une cité d'orages, de rêves et de révolte... Je veux lui porter l'âme de la campagne paisible, l'enseignement des arbres augustes et les songes que susurrent les roseaux des rivières au clair de lune. »

Il étendit la main, cueillit une rose rouge et, l'effeuillant dans sa coupe, qu'il éleva au-dessus de sa tête, il ajouta : « Et je veux chanter aussi la gloire de la ville superbe et farouche... qui va s'effondrer comme les nuages au crépuscule... »

— C'est Paris! Paris! Paris! cria Jean, c'est là que nous aimerons, que nous combattrons, que nous deviendrons des dieux! »

Les autres restaient surpris. L'énergie inaccoutumée selon laquelle Jacques avait exposé son désir, cette prédiction de ruine les faisaient frissonner comme s'ils avaient entendu quelque trompette fatidique. Pensifs ils considéraient l'adolescent que la nuit auréolait d'étoiles. Léonard ne put se formuler un jugement; cette voix, soudain surgie du rêve, le déroutait. Mais le cri de Jean l'avait ému : « Eux aussi, se dit-il, veulent être des dieux! »

Il y eut un silence. — Enfin le philosophe, évitant de s'adresser directement à son aîné qui lui était antipathique, demanda : « Et Georges, que pense-t-il de ces projets? »

Georges avait élaboré un plan. Il répondit : « A coup sûr, ces jeunes gens ne feront guère plus de dépense à Paris qu'ils n'en font ici. — Ils en feront même moins, car, outre leur entretien, je

n'aurai plus à payer les dégâts qu'ils commettent dans le domaine. Je suis donc d'avis qu'on les laisse partir. Je leur remettrai quelque argent et je les recommanderai, par lettre, à notre cousin, M. Prosper Considérable, qui commerce là-bas.

— Soit ! » dit Léonard.

Il se leva, alla jusqu'au vitrail, aspira de la nuit et revint s'asseoir. Il aurait voulu donner quelques conseils à ses fils et, dans cette intention, il tâcha de se rappeler ses expériences anciennes. — Mais toute cette vie d'autrefois lui apparaissait tellement dérisoire qu'il ne savait trop comment s'exprimer pour les nantir d'enseignements fructueux. Un flot d'ironie amère montait en lui, noyait presque l'affection que, malgré tant d'oubli prolongé, il ressentait toujours à leur égard. Il fit un effort, l'affection l'emporta — dans une certaine mesure — et voici ce qu'il leur dit :

Vous êtes tous trois de ces êtres que les hommes — qui se croient civilisés — appellent des sauvages. Je vous laissai vous former et vous développer selon votre nature, car j'étais et je suis encore convaincu que c'est la meilleure méthode à suivre par quiconque veut obtenir des types d'humanité vigoureux, aptes à batailler pour la satisfaction de leurs instincts, et non des hy-

brides dont le caractère, modelé selon une règle préconçue, porte, durant toute leur existence, la marque de ceux qui le déformèrent à leur image. Chez vous, l'acte a toujours suivi le concept; votre volonté s'est trempée et, grâce à votre isolement, vous avez pu l'exercer sans entraves. Mais voici que cette solitude vous pèse. Vous voulez — et la chose est logique — mettre à l'épreuve les énergies qui déterminèrent votre personnalité. Vous croyez en vous-mêmes, sauf peut-être quelquefois Pierre que son goût pour l'analyse rend hésitant. Des illusions magnifiques ensoleillent votre âme : vous êtes forts. Mais pour que la violence de vos ambitions ne s'éperde pas en des luttes stériles, il faut que je vous prémunisse contre quelques-uns des pièges qui vous seront tendus.

« Or les hommes vers qui vous irez demain sont, pour une part, des bêtes de proie de la petite espèce que les intérêts de leur bas-ventre ou de leur vanité mènent exclusivement. Armés de ruse, de dissimulation et de cautèle ils haïssent les cérébraux dont le rêve d'orgueil, lorsqu'il parvient à se réaliser, trouble ou renverse leurs calculs. Ils se détestent, se combattent, il est vrai, les uns les autres, mais ils se retrouvent toujours

pour s'entendre et se coaliser contre les Forts qui tentent sans cesse, par cent voies diverses, de les entraîner à la conquête d'un Idéal plus élevé que celui qu'ils conçoivent. Si vous devez succomber, ce sera par leurs soins. Si votre destin vous marqua pour la victoire, vous saurez profiter de leurs divisions et agir en sorte qu'ils se détruisent entre eux. Quant aux survivants, vous les musellerez, vous les forcerez à lever le museau vers la lumière et ils vous adoreront, — quitte à vous mettre en pièces le jour où vous faibliriez.

« Ces renards et ces fouines forment encore un semblant d'aristocratie. Au-dessous d'eux, il y a les bêtes de somme : les Pauvres, qui forment le grand nombre. Ceux-là sont d'intelligence faible. Voués à l'exploitation, incapables de s'affranchir, réduits à la portion congrue par ceux de la ruse, ils vénèrent les mensonges sous lesquels leurs maîtres dissimulent leur tyrannie. Afin d'empêcher leur haussement à l'intelligence, on leur vante l'égalité, c'est-à-dire qu'on leur persuade de se maintenir, de bon gré, sous un niveau le plus bas possible. Aussi, leur cri de ralliement est-il celui-ci : « Tout le monde à quatre pattes ! »

« Ces artifices, — qui vous sembleront très grossiers mais qui se sont prouvés à l'expérience, suf-

.....

fisamment subtils pour que la raison rudimentaire du grand nombre ne sache comment en démêler les ressorts, — ces artifices, dis-je, servent à mouvoir les Pauvres dans le sens voulu par ceux qui les domestiquent.

« Si les Pauvres obéissent aux Rusés, eux aussi haïssent les Forts : ils rêvent de les supprimer définitivement afin que, toute supériorité étant abolie, ils puissent brouter en paix, à jamais délivrés de la fatigue de penser.

« Cependant, comme ils sont susceptibles d'enthousiasme aveugle, il est habile de leur présenter un idéal de bombance, de façon à les lancer, le cas échéant, contre les Rusés. Plus cet idéal sera chimérique, plus il aura de succès auprès d'eux, en vertu de cette loi qui veut que la plupart des hommes aient horreur de la vérité. Le meilleur moyen de les dominer c'est de faire alterner savamment les coups de trique avec les distributions de victuailles et de bouteilles pleines, et avec des représentations à grand spectacle où il y ait beaucoup de panaches, de fanfoles, de drapeaux et de femmes nues...

« Ne croyez pas, d'ailleurs, que cet état de choses soit spécial à notre époque. Non : de tout temps l'humanité fut la même, et les probabilités

sont pour qu'elle reste envieuse, avide et féroce en vertu d'on ne sait quel décret de la Grande-Ironie qui préside à ses agitations baroques. »

Léonard s'interrompt un instant. Il se croisa les mains, fit craquer ses phalanges et toisa la Nuit brasillante d'étoiles. Puis, ramenant ses regards sur les roses, il reprit d'une voix plus basse : « Il y a aussi des êtres mystérieux qui *savent quelque chose* et qui ne veulent point révéler les secrets qu'ils portent en eux. Leurs yeux sont pleins d'une lumière redoutable. S'ils vous rencontrent, ils sourient en silence, et leur sourire signifie : péril prochain. Vous aurez peut-être à les affronter — peut-être, ils vous parleront... Gardez-vous de suivre leurs conseils, car, sous des apparences inoffensives, ils vous *souffleraient* de dangereuses suggestions...

« Je pourrais vous dire que la sagesse consiste à méditer à l'écart, à faire taire la vie en soi, à murer ses sens dans le renoncement et à se créer un mobile d'activité au-dessus du conflit des êtres, — mais vous ne voudriez pas me croire... Puisque donc vous avez résolu de jouer un rôle dans l'équivoque parade humaine, il faut vous armer suffisamment pour enlever à autrui une portion du patrimoine commun de l'espèce qui vous per-

.....

mette, vos besoins les plus pressants étant satisfaits, d'approcher de l'idéal que vous aurez eu pour objectif d'atteindre.

« Plus cet idéal sera au-dessus de la compréhension des Rusés et du grand nombre, plus il sera louable, conforme à l'instinct d'Absolu qui emporte les hommes aveugles vers une destinée qu'il n'est pas en eux de pressentir, mais aussi plus vous aurez de peine à ne pas vous en écarter.

« En un mot, au lieu de s'adapter au milieu, il est nécessaire de réagir contre ses influences. C'est la tâche qu'assument les Forts et c'est celle que vous assumerez, selon toute apparence. »

Il s'arrêta de nouveau. Sauf Georges, sur qui de telles considérations glissaient comme la pluie sur les toits et qui s'était esquivé à la sourdine, tous l'écoutaient avec passion. Du regard, ils le prièrent de continuer.

« Je n'espère pas, reprit le philosophe, que mes enseignements vous profiteront dès le début. Vous êtes trop jeunes et trop exubérants pour vous souvenir, toujours au moment opportun, des conseils que je vous donne. Mais lorsque vous aurez été blessés plusieurs fois dans votre course à la domination, ils vous reviendront à la mémoire et votre propre expérience en vérifiera l'exactitude.

En tout cas, lorsque vous serez par trop embarrassés, reportez-vous à la nature. Tâchez de vous identifier à celles de ses lois qui favorisèrent votre développement ici-même. En leur obéissant vous êtes à peu près sûrs de ne pas vous tromper... Je dis à *peu près*, parce qu'il faut toujours réserver la part de l'Inconnu.

« Attendez-vous à de grandes joies et à de grandes souffrances : ceux qui s'affirment, selon un maximum d'énergie, ressentent plus vivement que quiconque les influences tour à tour bienfaisantes et nuisibles dont la vie est tissée. L'essentiel, c'est de faire profiter les unes comme les autres au développement de votre ambition. Plus vous acquerez d'expérience, plus vous vous apercevrez qu'il n'y a ni bien ni mal, ni vices ni vertus, mais seulement des points de vue différents.

« Quand vous aurez compris que toute idée se constitue d'une négation et d'une affirmation qui s'équilibrent, vous serez bien près de la sagesse... Mais je ne veux pas insister sur ce point : il y a là un fruit que vous n'êtes pas encore à même de cueillir et, d'ailleurs, le jour où il vous semblerait tentant, vous n'auriez plus le goût de l'action.

« Autant que possible restez unis : par là solida-

rité vous tiendrez plus facilement tête à l'assaut de vos adversaires. — Du reste cette recommandation est presque superflue, car je sais que vous vous aimez.

« Dans les combats que vous aurez à soutenir, ne perdez pas votre temps à ramasser les blessés. Ne plaignez jamais les vaincus : toute pitié à leur égard ne vous vaudrait que leur jalousie et leur rancune ; tandis que si vous les foulez aux pieds, ils vous respecteront.

« Par vaincus, j'entends ceux qui n'ont pas su se créer un idéal et qui, ayant servi de marchepieds aux autres, se sentent très satisfaits, au fond, de cette fonction d'escabeau... du moins tant que des fous ne leur mettent pas en tête qu'ils sont des sacrifiés et des martyrs.

« Maintenant, bien que cela soit assez puéril, s'il me fallait émettre quelques hypothèses touchant l'avenir probable de chacun de vous, je dirais : Jean, par sa fougue et ses penchants guerriers, me semble posséder les qualités d'un chef de bande. — La vieille Europe, qu'ont abrutie ses débauches de bavardages parlementaires, est à peu près mûre pour l'avènement d'un aventurier, qui saura s'y tailler un empire. — S'il n'est ce dictateur, Jean sera l'un de ses généraux...

Peut-être, aussi, enrôlera-t-il une armée de déclassés et se donnera-t-il la joie de faire un beau massacre des médiocres régnants. Peut-être, enfin, périra-t-il d'un coup de couteau dans une querelle de cabaret. Impulsif, il a en lui le pire et le meilleur. Il croira en son étoile; de grandes colères l'abattront après l'avoir exalté; de grands découragements suivront ses crises d'enthousiasme. L'événement déterminera sa conduite, de sorte que, de vous trois, il est celui qui possède le plus de chance de réussir — ou d'échouer.

« Pierre peut être un politique de premier ordre. Il a le don des idées générales; son esprit sait les définir et il est susceptible de les appliquer à la vie sociale. — Néanmoins l'abus de l'analyse pourrait le paralyser. Puis un autre péril le menace : la femme. S'il n'élude, après quelques déboires, les chausse-trapes que lui tendra ce gentil animal, il perdra toute vigueur. Et l'habitude de l'agenouillement le mènera sans doute, à force de déceptions, au culte de l'Inconnaissable — en haine du Réel décevant. Il a en lui l'étoffe d'un abbé extatique et celle d'un zéléteur de la volonté agissante. Lequel triomphera?... Problème.

« Quant à Jacques, c'est un mystère. Quel verbe, — encore informulé, — se manifeste en cet en-

fant, je l'ignore... je sais seulement qu'il souffrira beaucoup. Ses amis, — il en aura, — le méconnaîtront à cause de ses apparentes contradictions. Ses ennemis détesteront sa profonde *originalité*; ils feront tout pour rabaisser son mérite. — Il sera très seul... Mais la contemplation du drame multiforme que la vie en fête jouera pour lui plaire lui vaudra de divines et uniques jouissances. Il est un élu, il porte le signe des créateurs et je pressens en lui des trésors d'éternelle beauté...

« J'ai tâché de deviner l'avenir que l'existence prépare à chacun de vous. Mais ne croyez pas, mes fils, que mes paroles aient une valeur d'oracle. Tant de circonstances peuvent intervenir qui modifieront votre personnalité, que, peut-être, toutes choses auront lieu au rebours de mes prévisions. Je désire votre triomphe. — Cependant si des circonstances néfastes ou quelque ligue de Calibans accablaient l'un de vous, qu'il revienne à moi : je lui apprendrai les joies du renoncement...

« Je bois à vous trois. »

Une bouffée de vent, envolée du parc, chargée de parfums et de pollens, envahit la salle, effeuilla les roses, souffla les bougies, puis s'enfuit sous les ormes qui gémirent longuement.

Léonard et ses fils se levèrent; ils trinquèrent en silence, — et des reflets d'étoiles tremblaient au fond des coupes.

La Nuit entra.

CHAPITRE III

Jaillie du tunnel, la locomotive halète, hurle une dernière fois, puis grince en patinant sur les rails. Les plaques tournantes résonnent l'une après l'autre, au choc mat des wagons ralentis. Entre les voies, des hommes balancent des fanaux multicolores. Des visages, que blêmit la clarté cadavéreuse des lampes électriques, s'encadrent aux fenêtres des compartiments et se tournent tous vers le hall vitré, plein d'une énorme clameur diffuse. Les freins grognent, les chaînes d'attelage gémissent, le train entre en gare et s'arrête. Et, pour se soulager, la locomotive, très lasse, souffle de la vapeur par tous ses événements. Ouvertes avec violence, les portières claquent. Cohue murmurante, les voyageurs sautent sur l'asphalte du débarcadère. Ils font le bruit d'un

troupeau de moutons en marche dans un défilé pierreux. Ils se pressent, se bourrent, se bousculent, s'entassent aux barrières que gardent des employés à casquette galonnée, donnent leurs billets, s'éparpillent à travers le hall, brandissent à la face des douaniers impassibles des valises obèses et des paquets bien ficelés, gagnent les issues comme s'ils s'échappaient d'une chambre de torture et disparaissent enfin dans la nuit rouge de Paris.

Plus lents, aveuglés par la lumière trop fixe, courbaturés et pris de migraine à cause d'un long séjour dans un réceptacle malpropre, méphitique et cahotant, Jacques, Pierre et Jean sortent les derniers de la gare. Ils descendent quelques marches de l'escalier qui aboutit à la rue, puis, très ahuris, s'arrêtent. D'instinct, Pierre et Jacques se serrent l'un contre l'autre. Jean frappe du pied et s'irrite de son désarroi.

Devant eux, la ville grouille, gronde, transpire et flámboie. Cent rumeurs se fondent en une harmonie discordante : on dirait le mugissement d'une rivière débordée ou le haut murmure du sang dans les oreilles d'un fiévreux. Parfois, une corne de tramway troue l'ensemble et nasille longuement comme un porc qu'on égorge. Papillons

de lumière jaune, les flammes des becs de gaz frissonnent en ligne le long des trottoirs; les globes électriques épandent dans l'atmosphère dense une poussière d'étincelles bleuâtres. Ça et là, crûment éclairés, des platanes rachitiques laissent pendre, vers le pavé gris, leur feuillage à peine né, déjà flétri. Des haillons de fumée traînent, interceptant presque la vue du ciel verdi, où les étoiles clignotent pauvrement. Partout, sur les trottoirs, sur la chaussée, des gens vont et viennent, se croisent, se coudoient, échangent des cris sourds et des gestes maniaques. Dans les faces hagardes, sabrées d'un rictus inquiet, convulsées par la fatigue et l'énervement, les yeux luisent comme des lames de couteaux. Tous apparaissent tendus vers un but lointain, auquel ils se hâtent de courir. D'autres, assis aux terrasses des cafés, affaissés et moroses, échangent des propos rares et boivent à lentes gorgées comme s'ils célébraient un rite. Et, striant la foule, avec les roulements de tambour d'une marche funèbre, tirées par des rosses maigres qui boitillent, des voitures passent, semblables à des corbillards que remorqueraient de grandes sauterelles estropiées.

Pris de vertige, les trois frères regardent et regardent encore. — Une lourde tristesse leur

pèse sur le cœur. Voici qu'ils n'osent plus plonger dans cette cuve bouillonnante dont l'écume vient leur lécher les pieds; voici qu'ils craignent de se confier leurs impressions; voici qu'ils voudraient presque retourner au domaine. Surtout, l'odeur de suie, de boue grasse, de cuisine douteuse, de sperme rance et de musc qui flotte dans l'air épais les incommode. Puis les regards des passants les effarouchent.

Enfin Jean se décide, il bouscule ses cadets et s'écrie : « Eh bien, c'est ainsi!... Qu'attendons-nous? Il faut entrer là-dedans.

— Et nos bagages? objecte Pierre.

— Bah! nous viendrons les chercher demain. Ce soir, allons à l'aventure. »

Ils descendent. A la file, par rang de taille, ils se risquent sur le trottoir. La foule s'ouvre, les étreint, les absorbe, — et ce n'est plus seulement Jacques qui a l'air d'un oison.

Cependant ils se rassurent peu à peu. Ils s'aperçoivent de l'indifférence générale à leur égard, et cette sensation d'être seuls parmi une telle multitude les met en confiance. Charmé du relent de bataille qu'il subodore autour de lui, Jean renâclerait volontiers. Pierre tressaille au frôlement des jupes que les remous poussent

contre ses jambes et contemple, avec convoitise, des nuques dorées où frissonnent de petites boucles. Jacques suppute la hauteur des maisons et s'étonne du peu de rayonnement des étoiles. Arrivés à un carrefour qu'encombre un embarras de voitures, ils s'arrêtent, se prennent par le bras et s'essayer à des phrases.

Jacques chuchote : « Regardez donc ces murailles tatouées d'inscriptions en or. Leurs fenêtres sont troubles comme des yeux d'aveugles et l'on dirait qu'elles cherchent à masquer le ciel... Il y a aussi des fontaines où l'eau sanglote, où des gobelets s'entre-choquent et tintent au bout de chaînes rouillées... Mais les arbres semblent si malheureux ! »

Pierre dit : « Les femmes sont très pâles ; elles marchent comme si elles sortaient du lit... Et pourtant leurs lèvres éclatent pareilles à des glaïeuls. »

Et Jean : « Voyez, voyez ces cavaliers qui filent au grand trot ! Leurs casques luisent magnifiquement et lancent des éclairs. Entendez-vous les sabres retentir et les sabots des chevaux claquer sur le pavé ?... Tout ce bruit, n'est-ce pas quelque chose d'excitant ?... Allez, fils, il ne faut pas nous épouvanter, nous sommes forts et, certes, avant peu, nous aurons ce monde à nos pieds.

— Peut-être, » répond Pierre. Et Jacques soupire sans rien ajouter.

La chaussée libre, ils repartent. Ils marchent, heurtés, heurtants, s'étonnant à tels portiques d'où ruïssellent des hommes graves qui, par leur mine gourmée, leurs habits noirs, leurs chapeaux miroitants, leurs plastrons et leurs cravates neigeuses, semblent mener, en cérémonie, le deuil de leur âme. Des femmes bien peintes, vêtues d'étoffes soyeuses qui bruissent autour d'elles, offrant un rire d'orgueil figé sur leur bouche, les accompagnent. Des laquais s'empressent, grimacent, hèlent des voitures; des fouets claquent, des mors cliquettent; des crieurs de journaux glapissent; des gamins sifflent; les gens de police grommellent et, le bras tendu, décrivent des signes cabalistiques avec un bâton blanc...

Le tourbillon, l'orage de lumière et de bruits emporte les jeunes gens plus loin. A la longue, un flot les jette sur les chaises d'un café, à l'angle d'une large avenue. Un servant s'approche qui, ne daignant leur adresser la parole, les interroge du regard.

— « Apportez-nous des côtelettes et du bourgogne, » dit Jean d'un ton bref. Le garçon sourit ironiquement : « Nous ne donnons pas à man-

ger. » Jean se récrie, tire de l'argent de sa poche et le montre. Le garçon s'éloigne sans répondre. Jean se lève pour le corriger ; Jacques le retient. Tout autour, les consommateurs s'amuse beaucoup. Survient un personnage correct et chauve, qui, secouant une serviette au-dessus de leurs têtes, comme pour les exorciser, enjoint aux trois frères de déguerpir. Interloqués, ils obéissent.

Ils vont plus loin, encore plus loin. Silencieux et redevenus craintifs à cause de ce serviteur hautain et de cette ville où l'on ne peut se restaurer, ils rompent le courant qui les entraîne et se glissent dans une rue obscure, quasi déserte.

Là, Jacques dit : « Ne vous semble-t-il pas sortir du Maëlstrom ? Pour moi, depuis notre arrivée, j'ai eu l'impression d'être aspiré lentement, selon un rythme circulaire, vers le fond d'un abîme de feu où quelque Léviathan nous guetterait pour nous dévorer. »

— L'image est assez exacte, répond Pierre. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que ce tumulte nous ait effarés tout d'abord. Le contraste était trop violent et trop brusque entre la campagne dont nous avons coutume et cette ville effrayante pour ne pas nous troubler... Mais je commence à me reprendre, et voici mon sentiment : à Paris l'on

vit trop vite. Je le retiens; quitte à le modifier plus tard, lorsque nous connaîtrons mieux le monstre. » Et il ajoute en riant : « Dis donc, Jacques, être dévoré par Léviathan, ce peut être curieux. Qui sait les merveilles que contiennent ses entrailles ? »

— J'ai faim, gronde Jean.

— Moi aussi, dit Pierre, mais prenons patience; il est impossible que nous ne finissions point par trouver à manger. »

Les pieds lourds, la gorge sèche, l'estomac tiraillé, ils vont au hasard. La rue, maintenant, se fait plus étroite. De rares réverbères, parmi le brouillard, tachent de rouge terne l'ombre sale. Les maisons sont d'aspect revêche. Les fenêtres verdâtres comme des flaques d'eau croupie, les murs glacés, les devantures de boutiques, maculées de fange, closes de volets aux barres de fer, repoussent. De loin en loin, à droite, à gauche, des allées pleines de nuit, soufflant une odeur de cave et de moisi, s'ouvrent, pareilles à des bouches édentées de centenaires malsains. — De ces ténèbres puantes, une forme surgit.

« Montes-tu chez-moi, joli garçon ? »

Pierre s'arrête. Une sorte de créature boursouflée qui, le voyant indécis, lui agrippe la main, se

.....

presse contre lui. C'est une vieille femme dont les chairs liquéfiées tremblotent, en tas grotesques, dans des guenilles brunâtres. Ses yeux larmoyants roulent entre des paupières sans cils; ses joues flasques pendent. Et comme elle palpe le jeune homme, celui-ci se croit assailli par une légion de limaces. Une voix rauque reprend : « Viens, mon chéri, je serai bien dégoûtante; pour cent sous, je ferai tout ce que tu voudras. »

Pierre comprend. Soulevé d'horreur, il se dégage et court rejoindre ses frères, déjà presque invisibles dans la brume, en murmurant : « L'empouse marchande de voluptés... quel présage ! »

La rue s'allonge comme un couloir de prison. La rue suinte comme une citerne abandonnée. Les Trois désespèrent d'arriver au bout quand, soudain, elle les vomit sur une place plantée d'arbres dont les feuilles susurrent sous un vent frais qui refoule le brouillard. Un peu rassérénés, après avoir traversé la place, ils gagnent un quai qui borde la Seine; ils s'accourent au parapet et ils regardent.

Roulant ses eaux plus noires que l'ébène entre les murailles qui l'endiguent, le fleuve clapote, râle, gémit, hurle aux piles des ponts où il ac-

croché sa robe souillée. Des moires huileuses s'étalent sur les vagues; de sanglants reflets tigrés d'or s'y effiloquent; des charognes et des détritrus passent en valsant; et, parfois, une face livide de noyé apparaît nimbée d'écume. Plus bas, une écluse chantonne.

Les Trois se retournent. Des palais éteints et silencieux barrent la vue. Personne sur le quai : ils sont tout seuls, — et l'haleine de la ville semble les pousser au fleuve.

« Ne restons pas ici, dit Jacques, cette eau qui geint, qui papillote, m'épouvante et m'attire. »

Les autres ne répondent rien, mais ils sentent comme lui. Ils repartent; à pas pressés, ils traversent un pont et ils s'égarèrent sur l'autre rive. Ils se croient traqués par on ne sait quelle force invisible qui leur veut du mal; ils se prennent à courir, et le bruit de leur course sonne comme un tocsin; l'air saumâtre les suffoque; les réverbères les guignent ironiquement...

Enfin épuisés, haletants, ils débouchent sur une esplanade déserte. Un dôme rigide la surplombe, dont les dorures mi-effacées scintillent vaguement dans la brume. Les Trois s'arrêtent encore et tombent assis au bord du trottoir. La

fatigue du voyage, l'emprise de la cité formidable, tant de lumières et de rumeurs, puis tant d'ombre et de solitude écrasent leur volonté. Ils ne pensent plus. Ils s'endormiraient là tout de suite, si la faim ne leur aboyait au ventre.

Or voici qu'un être falot, surgi des ténèbres, s'approche, tourne autour d'eux en les flairant avec précaution, puis s'arrête et se met à rire. Les Trois tressaillent et s'alarment. L'être rit de nouveau. C'est un petit vieillard aux yeux jaunes, à la barbe hirsute, aux lèvres ternes comme de la cendre. Des rides bizarres dessinent une tête de mort sur son front surmonté d'un chapeau haut de forme cabossé. Son rire glousse comme la pluie dans une gargouille engorgée. Plongeant ses mains dans les poches de la houppelande qui lui bat les talons, il parle d'une voix étouffée, râpeuse, lointaine et qui ne semble pas sortir de sa bouche, mais voltiger autour de lui.

« Bonjour, jeunes gens, bonjour... Bienvenue à vous... Comment allez-vous ? »

Furieusement, Jean lui crie : « Nous avons faim ! Faites-nous trouver à manger. Nous vous payerons. »

Le petit vieux pirouette, agite les bras ; les pans de sa houppelande frétilent, — on dirait un cor-

beau en gaieté : « Me payer ?... Me payer ?... L'argent, c'est l'excrément de la terre ; qu'en ferais-je ?... Je l'enfouirais, oui j'irais l'enfouir dans un coin du cimetière où se décomposent les guillotins afin que leur pourriture se mêle à ce fumier luisant.

— Oh ! j'ai faim, » dit Jacques d'une voix lamentable.

Le vieillard se penche sur lui, et, lui prenant la tête entre ses deux mains, fouille du regard au plus profond des yeux de l'enfant. Puis il marotte : « Beaux yeux, grands yeux, couleur de forêt, couleur de la mer sauvage, couleur d'un autre ciel. A cause de tes yeux, tu mangeras, — et tes frères aussi, bien que celui-ci soit marqué pour la mort et celui-là pour l'amour... même chose d'ailleurs... Mais toi, tu es le rêve, c'est pourquoi... »

Il se redresse et d'un ton impérieux : « Suivez-moi, » dit-il.

Aveuglément, sans objections, sans chercher à savoir où on les mène, les Trois se lèvent et suivent le vieux. Celui-ci trotte devant eux et il va tellement vite qu'ils ont peine à ne pas se laisser distancer. Chaque fois qu'ils veulent entamer la conversation, d'un geste coupant de la

main, le vieux leur impose silence et il répète :
« Vous mangerez ! Vous mangerez ! »

Ils traversent de nouveau la Seine ; ils déambulent à travers un dédale de rues toutes pareilles les unes aux autres et ils débouchent enfin sur une place pleine de clarté, de mouvement et de bruit.

Des tombereaux arrêtés débordent de fruits, de fleurs, de légumes, de viandes et de poissons. Des hommes, qui portent des hottes, s'occupent à les décharger. Ils crient, jouent, éclatent de rire tout en entassant sur les trottoirs, le long de grands hangars en fer, des victuailles disparates. Une odeur de verdure, de sang et de marée tournoie dans l'atmosphère. Et les Trois s'étonnent devant ces monceaux de nourriture.

« Voici le déjeuner de l'Ogre, déclare le vieillard, vous, mes chers petits poucets, vous y aurez part. Entrez ici. »

Il dit, et ouvrant une porte aux vitres dépolies, il s'efface. Les Trois pénètrent dans une salle bruyante d'où s'échappe une trombe de parfums aigres, de bouffées de tabac et de musique stridente.

Le vieux touche du doigt le bord de son chapeau et fait mine de s'éloigner.

Pierre le retient : « Comment, vous n'entrez pas avec nous ? »

Le vieux dodeline de la tête : « Non ! non ! non !... Vais déguster une tasse de brouillard... Très sain pour moi... M'est recommandé par qui de droit... Me reverrez un autre jour... M'appelle Vague... M. Vague... Portez-vous bien. » Il salue, pirouette, saute en arrière et se fond dans la nuit.

Cependant ceux de la salle trépignent et mugissent : « La porte ! Fermez la porte, tas de croquants ! »

Les Trois, ahuris, obéissent. Puis, s'attablant contre une fenêtre aux carreaux barbouillés de craie afin d'intercepter la vue du dehors, ils prennent connaissance de l'endroit.

D'abord un comptoir d'étain poli, chargé de fioles où rougeoient, verdoient et se dorent, selon la flamme vacillante d'une dizaine de lampes suspendues au plafond, des poisons effervescents. Derrière ce comptoir, un Hercule glabre somnole, les bras croisés sur le torse. Aux tables, tassées les unes contre les autres, jambes entrelacées, bras divaguants, des femmes aux faces abruties, aux yeux vides, aux joues barbouillées de fards violents, jabotent, pépient, ricanent, assiègent quelques personnages rubiconds qui, le chapeau sur la nuque, bavent, braillent, gouaillent, pétrissent les appas qu'on leur tend ou, les doigts

dans les goussets, font sonner de l'or. En un coin, un famélique écroulé sur une banquette, offrant la mine d'un somnambule, gratte fébrilement, sur les cordes d'une guitare fêlée, toujours le même air de danse. De temps en temps, quelqu'un hurle : « La joie ! La joie ! Vive la joie ! » Mais alors pourquoi tous ont-ils l'air si triste ?

C'est ce que les Trois se demandent.

Cependant, sur leur requête, un garçon au tablier sale, aux savates claquantes, leur apporte de la viande faisandée, du pain rassis et un vin bleuâtre qui fleure l'acide sulfurique. Une telle fringale les tient qu'ils acceptent, sans protester, ces mets douteux. Les mains tremblantes, le nez dans l'assiette, ils écartent du coude les créatures affamées qui, attirées par le fumet des plats, quémandent une bouchée de rôti ou une gorgée de boisson. Qu'on les interpelle, ils répondent par des grognements hargneux. Accoutumés à voir leurs désirs satisfaits aussitôt que formulés, exaspérés par leur pérégrination à vide, il n'ont qu'un objectif : manger, manger beaucoup, afin de faire taire le cri de leur estomac.

Rassasiés enfin, ils se redressent et prêtent quelque attention à l'entourage.

Mais une fatigue énorme amollit leurs mem-

bres. Malgré leurs efforts, leurs yeux brûlés se ferment. Et ils s'endormiraient là si Jacques ne s'agitait en poussant des exclamations douloureuses.

« Qu'as-tu donc ? dit Pierre, tiens-toi tranquille : nous sommes bien.

— Cette musique, répond Jacques, cette musique atroce me tord les nerfs.

— Sortons, dit Jean, cherchons une auberge.

— Sortir, s'écrie Pierre, avec effroi, oh ! non, nous nous perdrons encore... Dormons ici.

— Mort à cette musique ! » dit Jacques, que la tristesse, l'anxiété, le peu de vin qu'il a bu jettent hors de lui-même.

Il se lève, court droit au famélique, lui arrache sa guitare, la fracasse et en disperse les débris à travers la salle. — Tumulte effroyable : le musicien glapit, les femmes gloussent, les gens à pièces d'or se déclarent offensés. Par l'ordre de l'hercule qui brandit des poings formidables, le garçon se précipite sur Jacques, le gifle et l'entraîne vers la porte. Pierre et Jean volent au secours du cadet. D'un revers de main, à toute volée, Jean culbute le garçon. Mais le patron vient à la rescousse, beuglant : « Salauds, filous, payez-moi et foutez le camp ! »

Pierre lui jette de la monnaie. Et les Trois sortent, poursuivis de huées, d'une mitraille de croûtes de pain et des crachats des femmes.

Dehors le jour règne. Un vent allègre souffle qui leur rafraîchit la figure. Le ciel bleu-pâle est plein de cris d'hirondelles. En une église, tout près, les cloches sonnent matines. Les travailleurs vont et viennent, échangeant des tapes amicales et des quolibets. Et le soleil naissant trempe d'or fluide les monceaux de légumes, de fleurs et de fruits.

Ravis, les Trois aspirent l'air purifiant du matin. Le soleil les caresse et les vivifie; et ils contemplent, charmés, un tas de roses dont les nuances pourprées, vermeilles, jaune tendre ou couleur de chair vierge éclatent, parmi de véhéments parfums, à mi-hauteur du mur gris d'un hangar.

Jacques joint les mains : « Les roses, les roses ! dit-il, nos mères les roses ! »

Et il s'évanouit.

CHAPITRE IV

M. Prosper Considérable avait fait fortune dans le commerce d'exportation. C'était un vieillard ventripotent et solennel, dont le triple menton, les bajoues rasées, la vaste bouche aux lèvres bleuâtres, au râtelier luisant, le nez en forme de promontoire, les gros yeux ternes sous des sourcils broussailleux, le crâne poli, flanqué, vers les oreilles, de quelques mèches grises, disaient toute l'importance. Il avait le teint couleur de vieil or et la respiration grasse. Avant de parler, il toussait deux ou trois fois, avec lenteur et majesté. Il se levait tard, se couchait tôt, mangeait beaucoup, buvait de même, et, depuis qu'il s'était retiré des affaires, passait la plus grande partie du jour à sommeiller au fond d'un fauteuil moelleux, dans son cabinet de travail garni de livres jamais ou-

verts et de bronzes d'art jamais regardés. Il lisait des journaux d'inspiration protestante, rédigés en dialecte helvétique. Il présidait, trois fois par semaine, une association philanthropique qui s'était donné la mission de fournir, au plus juste prix, des bretelles et des sous-pieds aux Sakalaves de Madagascar et aux Papous de la Nouvelle-Guinée. Le soir, avant de dîner, il gagnait, du pas balancé d'un pachyderme qui se rend à l'abreuvoir, un café très garni de glaces et de banquettes de velours rouge, où il jouait au piquet, pendant deux heures, avec son beau-frère, M. Truffat des Porcelots, président au tribunal de première instance.

Il répétait volontiers : « Notre immortelle Révolution ayant assuré à chaque citoyen les bienfaits de l'instruction et de l'égalité politique, toute tentative de changement serait criminelle ». Aussi se montrait-il toujours l'ami du pouvoir quel qu'il fût, sentant très bien, malgré l'épaisseur de son intelligence, que tous les gouvernements ont pour objectif unique d'assurer, contre les menées subversives des savants, des artistes, des révolutionnaires et autres gens sans aveu, une digestion tranquille aux personnes graves qui désirent prendre du ventre après fortune faite. Il disait

encore : « Il n'y a pas de pauvres. Il y a des paresseux et des ivrognes. » Bien qu'il n'aimât pas les prêtres, il reconnaissait la nécessité d'une religion. C'était, pensait-il, une sorte de police morale dont les ordonnances avaient leur utilité pour le maintien du dogme de propriété qu'il considérait comme la base même de l'édifice social. Si, par hasard, on faisait allusion devant lui à quelque grève suivie de collision entre les ouvriers et la troupe, ou à quelque écrit susceptible de troubler la quiétude des notables, il devenait pourpre et hurlait : « Brigands ! Tous brigands ! A Cayenne ! A Cayenne ! » Et il suffoquait.

Pour le calmer, M^{me} Hermance Considérable, née Truffat des Porcelots, lui appliquait de petites tapes sur la joue en disant : « Allons, allons, ne vous excitez pas. Vous savez bien que ces individus ne peuvent rien contre nous. Est-ce que mon frère et mon fils ne veillent pas ? »

En effet, d'un premier mariage avec M. Médiocre Fétidot, banquier du pape et de la curie romaine, vénérable de la loge : « la Tuile qui tombe » mort, jadis, d'une attaque d'apoplexie, elle avait hérité des rentes solides et un rejeton : Octave Fétidot. Ce jeune homme donnait les plus douces espérances. Doué d'une façon extraordi-

naire, il savait improviser un discours sur n'importe quel sujet et le débiter pendant deux heures d'affilée, sans reprendre haleine. Il est vrai qu'à la réflexion, l'on ne tardait pas à s'apercevoir que ce discours ne contenait exactement... rien du tout. Mais nul n'ignore qu'en temps de démocratie, il est inutile qu'une harangue renferme une idée et que la sonorité de la voix, un heureux choix de mots ronflants suffisent à l'orateur pour incruster une conviction dans la cervelle des masses éclairées dont se glorifie le suffrage universel.

Aussi, Octave Fétidot s'étant lancé dans la carrière où l'appelait ses rares facultés : la politique, se trouvait-il déjà ministre du Commerce à trente-sept ans. Il comptait bien ne pas s'en tenir là. Il espérait, grâce à l'adroite tactique qui l'avait maintenu en bons termes avec tous les partis; arriver, lors d'un prochain remaniement ministériel, à la conquête du portefeuille des Finances. Alors, il saurait se rendre nécessaire, grâce à ses relations dans la banque juive et dans le monde catholique. Il ferait confier les sceaux à son oncle Truffat; il caserait au conseil d'État ou dans des préfectures divers cousins besogneux. S'étant ainsi assuré des alliés et une clientèle, fortifié, en outre, par son mariage imminent avec M^{lle} Eu-

doxie Gonoret, fille de Gonoret-Fangeat, le sénateur bien connu pour sa belle fortune acquise dans le Panama, avant les mésaventures qui mirent à rien cette spéculation, Octave se badigeonnerait d'un léger vernis de socialisme — « que diable ! il faut marcher avec son époque » — et il pourrait aspirer à la présidence de la République.

Enfin, comme les capitaux hérités de son père lui permettaient l'honnêteté, il n'avait jamais été compromis dans ces fâcheuses histoires de chèques où sombrent les parlementaires faméliques et malchanceux.

M^{me} Hermance admirait son fils. C'était une petite femme au nez pointu, aux yeux vifs, aux formes jadis potelées, aujourd'hui un peu massives. Cet embonpoint ne l'empêchait pas de mener son ménage haut la main, de stimuler son mari lorsqu'il était nécessaire et de vaquer aux diverses œuvres charitables dont elle faisait partie en qualité de dame patronesse. Car elle pratiquait, rendait le pain bénit plusieurs fois par an, recevait à sa table les grands vicaires de l'archevêque et avait fait cadeau à sa paroisse — une des plus à la mode de Paris — d'un ostensor en vermeil enrichi de pierreries. Elle avait eu, dit-on, la

cuisse légère. Mais comme jamais elle ne s'était affichée, comme elle avait su couvrir ses faiblesses passionnelles de ce large manteau des convenances qui permet tout pourvu que le monde n'en sache rien, elle jouissait de l'estime générale. Très pratique, usant de ses attaches avec le clergé, de son frère et de son argent pour aider aux ambitions de son fils, elle était considérée comme une personne de tête. Ses opinions faisaient loi auprès des femmes de généraux, de trésoriers-payeurs, de députés influents et de conseillers à la Cour qui formaient sa société habituelle. Sa conversation était toute fleurie d'idéal. Elle témoignait, volontiers, d'une certaine répugnance pour les vulgarités de l'existence : elle citait parfois *l'Imitation*.

Grande marieuse, elle savait faire briller à ses réceptions les héritières auxquelles on la priait d'assurer un placement avantageux : officier de cavalerie à particule ou maître des requêtes bien apparenté. Elle connaissait l'art d'amener une jeune personne au piano, de la rassurer et de la décider à soupirer quelque'une de ces romances pleines de lacs bleus, de cygnes, de paons, de lis, de petits bergers et d'amants timides qui font partie d'une bonne éducation. Tandis que la

demoiselle filait des sons, M^{me} Hermance prenait une pose d'extase, joignait les mains et même, si la dot était majestueuse, les vocalises pas trop vinaigrées, elle allait jusqu'à verser des larmes pour la plus grande édification de ses invités. Alors elle s'excusait, disant, avec un sourire fané, que la voix de « cette chère enfant » lui avait rappelé ses années de couvent.

M^{me} Hermance ne portait point de ces bonnets à fleurs ponceau, à feuilles de lierre et à raisins noirs qui surchargent si fâcheusement la tête des douairières. Elle disposait en un haut chignon ses cheveux grisonnants qu'ennuageait une poudre odorante. Elle se permettait un soupçon de rouge et, quoique ayant renoncé à toute conquête, elle savait encore plaire aux regards. Elle sentait la frangipane, la confiture de coing, la papeterie anglaise et aussi un peu l'encens.

M. Prosper Considérable, sa femme et son beau-fils déjeunaient toutes fenêtres ouvertes, afin de jouir du soleil printanier et du parfum des lilas. La situation de leur hôtel, bâti près du Bois, au milieu d'un jardin, leur assurait, outre le confort le plus exquis, ces sensations idylliques dont la Bourgeoisie aime à poétiser ses loisirs.

Flairant les plats, palpant les morceaux avant

de se servir, mâchant avec lenteur et réflexion, dès qu'il avait garni son assiette, M. Considérable se nourrissait comme il eût officié. Tout absorbé par le soin de savourer les sauces, les viandes et les pâtisseries, il gardait le silence, et attendait le dessert pour émettre, parmi des rôtis mal réprimés, quelques aphorismes pesants. Octave Fétidot mangeait vite, se confinait dans la lecture des journaux du matin ou combinait, à part soi, diverses manœuvres parlementaires destinées à donner au pays l'illusion que le gouvernement s'occupait de lui. M^{me} Considérable ne faisait guère de bruit, stylait tout bas les domestiques et pelait des fruits avec les gestes gracieux d'une vieille sarigue.

On avait servi le café, quand M. Considérable, se renversant au dossier de sa chaise, posa une question : « Hem ! Est-ce que Truffat ne devait pas venir déjeuner ? »

— Je l'attendais, répondit M^{me} Hermance, mais il est si occupé en ce moment ... »

Octave Fétidot eut un sourire en coin. Il semblait au courant des occupations favorites de son oncle Truffat. Toutefois, jugeant inutile de troubler la quiétude digestive de son beau-père, il ne dit rien.

« Votre frère, reprit M. Considérable, votre frère, hem !... par ses travaux et l'austérité de sa vie privée, honore la magistrature. Je suis fier de lui être allié. »

La porte s'ouvrit. M. Truffat des Porcelots entra. — Son œil clignotant et pleurard, les rides éloquentes qui lui sabraient le front et les joues, son nez spongieux, couleur de mou de veau avarié, sa lèvre inférieure pendante et saliveuse, sa démarche vacillante, tout son grand corps maigre, voûté, agité de tiraillements nerveux, révélaient l'épuisement.

Il avait autrefois épousé la fille d'un tenancier de bastringue. Cet établissement connu, à la Villette, sous le nom de *Bal des Vaches*, par une allusion malséante aux danseuses de mœurs équivoques qui s'y livraient aux délices du *chahut*, rapportait beaucoup d'argent. M. Truffat des Porcelots le couvrit de sa pourpre et de son hermine. Puis, devenu veuf d'assez bonne heure, il continua, grâce à un gérant expert, d'en toucher les revenus. Ses occupations judiciaires, la contention d'esprit qu'elles exigeaient sans doute de lui auraient fini par nuire à sa santé, s'il n'avait cherché quelques distractions en dehors du tribunal. C'est pourquoi il prit l'habitude de passer

quelques heures tous les deux jours dans une de ces maisons discrètes où des matrones obligeantes mettent les magistrats âgés, mais pétulants, en rapport avec de jeunes personnes, plutôt mineures, qui savent comment se réchauffent les virilités défaillantes. Truffat appréciait fort ce genre d'émotions. Cependant, comme, à mesure qu'il vieillissait, il avait besoin de stimulants plus décisifs, il finit par exiger certaines pratiques qui faillirent amener des résultats désagréables pour lui. Les petits seins l'affriolaient. Il adorait y enfoncer lentement des épingles et à lécher, d'un preste coup de langue, le sang qui coulait des blessures ainsi faites. Si la nymphe ne bronchait pas; si, au contraire, elle lui promenait, en souriant, des chatouilles depuis le creux de l'estomac jusqu'au pli de l'aîne, Truffat exultait et payait généreusement sa jouissance. Mais un soir, par une niaiserie peu concevable, une petite fille de quatorze ans en usa mal avec le bon juge qui l'honorait de son attention. Elle cria, se débattit, s'échappa, toute sanglante de la chambre et s'enfuit jusque dans la rue. — Il y eut un commencement de scandale. Une certaine presse s'empara de l'incident et l'enguirlanda de commentaires fâcheux. Il fallut l'influence d'Octave Fétidot et

l'élévation immédiate de Truffat à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur pour étouffer l'affaire.

Bien entendu, M. Prosper Considérable ignorait les exploits de son beau-frère...

M. Truffat salua sa famille d'une voix rauque et cassée, se laissa tomber sur un siège qui gémit, prit la tasse de café que lui offrait M^{me} Hermance, l'additionna d'une forte quantité d'alcool et se mit à échanger avec Octave d'abord quelques aperçus incolores touchant la situation politique, puis des tirades pompeuses sur la Religion, la Patrie, la Famille...

« Et autres balançoires », grommelait le magistrat à la sourdine.

Pour M. Considérable, dont ils respectaient l'imbécillité compacte, ils ne manquaient jamais de donner cette représentation. Evidemment, ils ne croyaient pas un mot des molles balivernes qu'ils servaient ainsi à leur parent, mais ce leur était devenu presque une habitude, comme de se doucher au réveil ou de se curer les molaires après déjeuner.

Dorloté par la musique monotone de leurs propos, M. Considérable commençait à s'assoupir, quand un valet entra, l'air effaré, et glissant

.....

jusqu'à M^{me} Hermance, lui chuchota que trois individus bizarres demandaient à parler à Monsieur et insistaient pour être reçus sans délai. M^{me} Hermance réveilla son mari et lui fit part de cette prétention.

« Ha ! Hem ! dit M. Considérable, comment ? comment ? Mais vous savez bien que je ne reçois pas à cette heure-ci !... »

Le valet alléguait que les trois intrus ne paraissaient pas disposés à déguerpir.

« Hum ! dit M. Considérable, demandez leur nom et ce qu'ils veulent. » Puis se tournant vers M. Truffat : « Ce sont, je pense, des gens disposés à partir, comme courtiers, pour Madagascar. Ma société me les envoie, sans doute, pour que je les interroge. Voyez-vous, mon cher, le Français devient colonisateur. »

M. Truffat émit un grognement d'approbation.

Le valet revint et remit un bout de papier à son maître.

« Qu'est-ce ? dit M. Considérable, quelle inconvenance ! Ne pouvaient-ils donner leur carte ? »

Il lut le papier et s'exclama : « Ho ! Ha ! ce sont les fils de ce vieux fou : Léonard de Bois-Arden, nos cousins... éloignés. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de l'aîné (entre

parenthèses, le seul de cette famille qui semble posséder quelque bon sens). Il m'annonçait leur visite... Vous vous rappelez, ma bonne ? »

M^{me} Hermance se rappelait. — Peu intéressés, Octave et Truffat allumèrent des cigares tandis que M. Considérable ordonnait d'introduire ces visiteurs intempestifs.

« Léonard était riche, autrefois, continua-t-il en se gonflant les joues, mais il ne doit plus lui rester grand'chose, étant donnée sa manière de vivre. Il s'occupe d'un tas de sottises... de métaphysique, je crois. Il a épousé une servante d'auberge... J'ai bien peur que ses fils ne soient de singuliers *cocos*.

— Bah ! il sera toujours temps de les mettre à la porte quand nous les aurons vus », fit observer Octave en haussant les épaules.

Tous prirent l'air gourmé qui sied aux personnes honorables quand des circonstances imprévues les obligent d'entrer en rapport avec des gens de peu.

Le valet introduisit les trois frères. — Jean venait le premier, suivi de Pierre, derrière qui le cadet, intimidé, se dissimulait. A Paris, environ depuis quinze jours, ils gardaient l'allure de pri-

mitifs lâchés dans le tohu-bohu d'une usine en pleine activité. Leur répulsion contre le milieu réfractaire où ils avaient échoué s'aggravait de rancune, car ils souffraient de la vie fiévreuse qui les englobait, et ils restaient incapables d'en comprendre la beauté. Il y avait de la fureur dans les regards de Jean, de l'ironie dans ceux de Pierre, et dans ceux de Jacques de la détresse.

Immédiatement, par une de ces intuitions obscures qui ne trompent pas, ils se sentirent hostiles aux Notables dédaigneux qui les examinaient de haut. Considérable leur fut un hippopotame enclin à les broyer sous ses pattes; Octave, un épervier funèbre juché sur un corbillard; Truffat, le produit inquiétant d'un verrat et d'une louve; M^{me} Hermance, une fouine douceuse. Ils demeurèrent, immobiles et silencieux, près de la porte, attendant un mot d'accueil.

« Eh bien ! jeunes gens, eh bien ! dit M. Considérable, comment cela va-t-il ? »

— Notre père nous a recommandé de venir vous trouver, répondit Jean; nous voici. Que pouvez-vous faire pour nous ? »

Cette façon sèche d'entrer en matière interloqua M. Considérable qui était habitué à plus de défé-

rence. Il fronça le sourcil, lâcha un hōquet, regarda sa femme et demeura stupide.

Jean reprit : « Si vous n'êtes pas disposés à nous accueillir, dites-le; nous nous en irons. Nous ne voulons pas troubler votre digestion. »

Octave intervint : « Vous avez une façon de vous présenter au moins inconvenante. Où avez-vous appris la politesse? Savez-vous bien, mon petit monsieur, que si vous continuez, je m'en vais vous faire jeter dehors? »

Cependant Truffat mâchait quelques épiphonèmes touchant la décadence des mœurs et l'oubli des saines traditions.

Jean les toisa. Il rit avec mépris, pensant qu'il lui serait doux de commencer ses exploits par la mise en bouillie des affreux bonshommes qui le méconnaissaient de la sorte.

Mais Pierre, le contenant de la main, prit la parole à son tour : « Nous ne connaissons personne à Paris. En qualité de parents, nous avons cru que vous pourriez nous aider à nous acclimater et, peut-être, procurer une situation à chacun de nous. D'ailleurs vous avez dû recevoir une lettre de notre frère Georges qui nous recommande.

— Avez-vous cette lettre, mon père ? » demanda Octave.

M. Considérable, suffoqué d'étonnement et d'indignation, hocha la tête. Après de longues recherches dans les poches de sa robe de chambre et de son gilet, il finit par trouver la lettre et la tendit à son beau-fils. Octave la lut d'un coup d'œil puis, tout ricanant, il demanda : « Savez-vous ce qu'écrit votre frère Georges ? »

— Non, répondit Pierre.

— Alors écoutez :

Mon honoré Cousin,

Par l'ordre de mon père, je me permets de vous écrire ces quelques mots pour vous annoncer la visite de mes frères : Jean, Pierre et Jacques. Ils se rendent à Paris dans l'intention de devenir des hommes illustres. Moi, que le soin d'administrer notre fortune et notre domaine, bien compromis par leurs désordres et par l'insouciance de notre père, absorbe entièrement, je ne sais jusqu'à quel point leurs prétentions sont justifiées. Mais je ne doute pas que votre haute sagesse ne découvre très vite à quoi ils peuvent être bons. Je vous serai donc éternellement reconnaissant si vous voulez bien les traiter selon leur mérite. Recevez, monsieur et très honoré cousin, l'assurance de mon profond respect.

GEORGES DE BOIS-ARDENT.

« Vous voyez, mes petits amis, continua Octave, que votre frère s'en rapporte entièrement à M. Considérable. Vous avez donc tout intérêt à ne pas l'offenser par des manières qui peuvent être de mise chez les bouviers et les bûcherons, mais dont il faudra vous corriger si vous voulez qu'on vous protège. »

A ces mots, Jean éclata : « Qu'est-ce à dire, s'écria-t-il, avez-vous cru un seul moment que nous allions vous faire la cour ? S'il en est ainsi, détrompez-vous. Parce que Georges nous livre, vilainement, à vos sarcasmes, ne vous imaginez pas que nous implorerons votre pitié. »

Il ébaucha un geste de menace. Imprégnée d'éléments adverses, l'atmosphère de la salle vibra. Et les trois frères firent un pas en avant, comme pour attaquer les Notables.

C'était la vieille haine séculaire : ceux de la force, issus de l'air libre, des forêts, des rochers et des hauts plateaux où chantent les grands vents robustes, contre ceux de la ruse, formés aux traîtrises par les calculs du lucre, la spéculation croupissante derrière des comptoirs, le maniement de l'or et la civilisation mercantile qui enlaidit l'animal humain. — Les uns et les autres se comprirent ennemis à jamais.

Pendant quelques instants, ils se dévisagèrent en silence. Puis Octave, se reprenant, haussa les épaules et sonna. — Un domestique parut.

« Reconduisez ces messieurs », dit-il, en désignant les Trois d'un index méprisant.

Jean lui montra le poing : « Nous reviendrons, déclara-t-il d'une voix sourde, nous reviendrons ; nous jetterons bas cette maison et nous vous mettrons en pièces. »

Il dit, et il entraîna ses frères au dehors.

Les Notables demeurèrent bouleversés par ces menaces. Blêmes, ils rapprochèrent leurs chaises et se mirent en tas. M^{me} Hermance se signait, coup sur coup, d'une main tremblante ; Considérable se frottait la nuque, croyant y sentir le tranchant de la guillotine ; Octave fourrageait furieusement dans sa chevelure et Truffat grouinait comme un sanglier.

A la fin, Fétidot frappa un grand coup de poing sur la table et s'écria : « Quels bandits!... Je m'en vais prévenir la police. »

CHAPITRE V

Juillet règne sur la ville poudroyante. Le soleil la couvre de ses flammes, mais ses rayons se terminent dans la buée sale qui flotte au-dessus. Les arbres grillés des boulevards s'étiolent faute d'air pur : déjà leurs feuilles se détachent et s'éparpillent, petites loques jaunâtres, sous les pieds des passants en sueur qui foulent l'asphalte liquéfiée. Les murailles calcinées, les tuiles des toits se fendillent. Chassées par un vent malsain, des trombes de poussière valsent le long des avenues, aveuglent les squelettes de chevaux attelés aux fiacres; et les rares tâcherons qui balayent et arrosent la chaussée sentent du sable crier sous leurs dents, leur dessécher la gorge. — Des provinciaux mafflus s'ébahissent aux devantures des bazars. Des exotiques croassent à la porte des

musées. Le soir, les bouches d'égout soufflent des odeurs pestilentiennes. C'est l'époque où, abreuvés d'eau putride, saturés d'alcool frelaté, les prolétaires agonisent dans leur taudis méphitiques. Assis au bord du trottoir, le gilet déboutonné, les concierges des quartiers populeux dénombrent les décès quotidiens.

Mais on voit partout des affiches aux couleurs vives qui vantent l'atmosphère balsamique des montagnes, les splendeurs des glaciers, les mers radieuses dont les vagues bercent des fleurs parmi les barques pavoisées et le murmure câlin des aubades, les grasses campagnes parées de blés mûrissants, les prairies ondoyantes à la brise et les vergers où les faneuses sentent bon comme des fruits...

Dans une des rues avoisinant les Halles, il y a le plus borgne de tous les hôtels garnis. Sa façade étroite, badigeonnée d'ocre terne, monte entre deux murs d'entrepôts à légumes qui la pressent de chaque côté comme s'ils voulaient se rejoindre en l'étranglant. A chaque étage, une seule fenêtre aux carreaux fendillés et barbouillés de suie. L'escalier tourne dans les ténèbres. Ses marches sont gluantes; une corde poissée de crasse sert de rampe; un surveillant, à face de crapaud, y braque

sur ceux qui montent ou qui descendent la lueur d'un lumignon vacillant. Et tout l'hôtel exhale un relent de choux pourris et de graillon.

En une chambre du cinquième étage, d'où l'on peut découvrir un petit morceau de ciel bleu, les Trois sont réunis. Ils ont échoué là le premier jour : ils s'y tiennent, n'attendant rien de mieux de la ville. Jean, étalé sur le lit minable qui gémit et craque au moindre mouvement comme pour se disloquer, se ronge furieusement les ongles. Pierre, assis sur une chaise dépaillée, réfléchit, la tête basse. Jacques, debout dans l'encoignure de la croisée, étudie, d'un regard machinal, les floraisons pisseuses et déteintes de la tapisserie, puis soupire, se détourne et, du bout du doigt, dessine de vagues arabesques sur la vitre. — Ils se taisent.

Deux mois ont passé depuis leur arrivée, et ils sont toujours au même point : ils n'ont rien appris ; ils ne savent que faire ; le souvenir de la campagne perdue ne cesse de leur endolorir la pensée. Peu à peu, les fanfares adolescentes, où leur âme se dépensait naguère, se sont éteintes. Et « l'A quoi bon ? » funèbre qui brise les volontés et amollit les courages les pousse lentement dans la nuit sans étoiles du désespoir.

Pierre, enfin, relève le front, se secoue et dit :
« Cela ne peut pas continuer ainsi. Écoutez-moi, vous autres. »

Ses frères le regardent, mais nulle curiosité ne s'allume en leurs yeux.

Pierre reprend : « Il est certain que nous nous sommes trompés. Paris n'est pas la cité d'accueil et de fête que nous nous imaginions. Ceux-là peuvent seuls y prendre une place qui possèdent des alliés intéressés à les soutenir. Comme on ne peut tirer aucun profit de nous, nous restons seuls. Nos parents, ce qui était, d'ailleurs, fatal, nous ont repoussés, et, à vrai dire, je me félicite plutôt de l'hostilité que nous marquèrent ces êtres de ruse.

« Mais est-ce une raison pour croupir éternellement ici, vides d'idées, rabougris sur nous-mêmes ou pour errer, au hasard à travers les rues comme nous le faisons ? Je ne le crois pas... Il nous faut prendre un parti : ou renoncer à la lutte et retourner au château avec la honte d'avoir été vaincus sans combat ; ou tenter notre voie, chacun à part, quittes à nous réunir dès qu'un de nous se sera tiré d'affaire. — Je sais bien que ce dernier projet a ses périls ; cependant je table sur l'énergie que nous n'eûmes pas encore l'oc-

casion de dépenser : il me semble que la nécessité, après cette première stupeur de désillusion qui nous paralysa tout d'abord, nous stimulera. Nous ne sommes ni des imbéciles ni des lâches ; nous pouvons encore triompher des obstacles que l'indifférence de la ville nous oppose... Par conséquent, je suis d'avis qu'il nous faut agir sans retard. »

Jean s'étira, bâilla, et dit du ton geignard d'un enfant fouetté : « Ni toi, ni Jacques, ni moi nous ne saurions gagner notre vie... Or nous n'avons plus d'argent. Et quand nous écrivons à cette canaille de Georges afin qu'il nous en envoie, il ne nous répond pas.

Pierre sourit : « J'ai de l'argent. »

Jean étonné, se dressa, et, le saisissant au poignet, s'écria : « Tu as de l'argent ? Comment cela ?... Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit plus tôt ?

— A quoi bon ? Puisque nous n'en avons pas besoin...

— Mais enfin, d'où cela te vient-il ?

— Voici : le matin de notre départ, vous vous rappelez que nous étions déjà presque au bout de l'avenue ; quand un domestique nous a rattrapés pour me dire que notre père voulait me par-

ler tout de suite. Vous vous souvenez aussi qu'à notre demande de lui faire nos adieux, criée à travers la porte de son cabinet, il n'avait rien répondu. Nous avons dû nous en aller sans le voir. Pensant qu'il s'était ravisé, nous rebroussions chemin; mais le domestique affirma qu'il n'avait réclamé que moi. Je retournai tout seul et je le trouvai qui m'attendait au haut du perron. Quand je me fus approché, il m'attira contre lui, m'embrassa tendrement et me dit : « Mon enfant, je sais que ton frère Georges ne vous aime pas : il espère que vous ne reviendrez pas de votre voyage et il fera tout pour amener ce résultat. Aussi faut-il vous attendre à ne pas recevoir d'argent de lui pendant votre séjour à Paris... Comme je ne veux pas que vous soyez pris au dépourvu, voici trois billets de mille francs qui vous aideront à vous tirer d'affaire... Je... les ai découverts sous mes papiers, tout à l'heure en classant des notes. »

— Trois mille francs ! dit Jean.

— Écoute encore un peu. Notre père ajouta : « Je te confie cette somme à toi seul parce que Jean la gaspillerait et que Jacques la perdrait peut-être. Je t'engage à ne l'entamer que lorsque vous serez à bout de ressources et à n'en point

faire part à tes frères auparavant. D'ailleurs, continua-t-il, avec un faible sourire, je crois qu'elle vous suffira pour acquérir une expérience suffisante des hommes et de leur manière d'être. »

Il m'a encore recommandé quelque chose mais... je ne sais si je dois vous le répéter.

— Si ! si ! cria Jean, pourquoi pas !

— Eh bien ! il m'a dit de veiller spécialement sur toi, que, de nous trois, tu étais celui qui courait le plus de dangers. « Et Jacques ? » lui demandai-je.

« — Jacques, je suis tranquille à son égard : une force le protège. »

« Il m'embrassa de nouveau, et je vous rejoignis. »

Jean sauta du lit. Le pronostic de Léonard ne lui causait qu'une médiocre impression, et il en haussait presque les épaules. Un de ces revirements brusques, dont il avait coutume, lui faisait envisager l'avenir avec confiance. Pour le moment, il se sentait capable de culbuter tous les obstacles. « Parfait ! parfait ! dit-il, nous allons nous partager l'argent, et nous tirerons chacun de notre côté comme c'était notre habitude là-bas : mille francs pour toi, mille francs pour

.....

Jacques et mille francs pour moi... Hourra ! où sont les billets? »

Pierre les tira de la poche intérieure de son veston et les étala sur le marbre poussiéreux de la commode. — Jacques était resté silencieux, mais il n'avait pas perdu un mot de ce dialogue.

« Ce n'est pas tout, reprit Pierre, il faut que nous fixions un endroit où nous écrire et où nous retrouver le cas échéant... L'un de nous pourra garder cette chambre.

— Ce sera moi, dit soudain Jacques.

— Toi, cadet? Mais elle est si triste et si laide... J'aimerais mieux te savoir ailleurs, en quelque endroit où il y ait un peu de lumière et de verdure. »

Jacques insista : « Je tiens à demeurer ici.

— Eh bien ! soit ; je ne veux pas te contrarier. Il est donc entendu que cet hôtel sera notre point de ralliement... Voici l'argent. »

Il leur partagea les billets. Jean agrippa le papier soyeux, le plia, le fit sauter deux ou trois fois dans la paume de sa main, puis le glissa dans son gousset. Jacques reposa le sien sans le regarder.

« Prends garde de le perdre, mon oison », dit Pierre en le menaçant amicalement du doigt.

Le cadet fit signe que non sans parler.

Jean tournait dans la chambre, sifflait entre ses dents, claquait des doigts, paraissait impatient d'agir.

« Je pars, déclara-t-il : depuis quelques jours j'avais un projet... Cet argent va me permettre de l'exécuter. »

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Jacques fit un pas en avant, comme pour l'arrêter. Pierre s'exclama : « Comment, tu ne nous embrasses pas ? »

— Ah ! c'est vrai !... »

Jean revint sur ses pas. Emporté par son idée, il avait oublié ses frères. Il était ainsi fait que l'impulsion du moment le dominait au point de lui cacher du monde tout ce qui n'était pas le but vers lequel il s'élançait. Il étreignit distraitemment Pierre, puis Jacques, sortit, et ceux-ci l'entendirent dégringoler l'escalier en chantant à tue-tête.

Pierre soupira : « J'ai bien peur pour lui », dit-il en hochant la tête.

— Moi aussi », répondit Jacques tout bas. Et deux larmes tremblaient au bord de ses yeux.

Pierre l'envisagea, lui prit la main et, la caressant d'un geste machinal, lui demanda : « Et toi, que vas-tu faire ? »

Jacques rougit. Après quelques hésitations, il dit : « De la musique et des vers.

— Des vers, tu ne nous en avais jamais montré... Tu es donc un poète ?

— Je crois que oui....

— Et tu comptes sur tes vers pour...

Jacques l'interrompt : « Il n'y a pas que des commerçants et des âmes obscures dans cette ville. J'y trouverai des frères et je leur dirai la beauté de la campagne... Peut-être m'accueilleront-ils. »

Pierre eut une expression de doute, mais il n'insista pas. Depuis un certain temps, son opinion sur Jacques s'était modifiée. Il avait été très frappé par ses dires lors du souper présidé par leur père. Il sentait que Jacques lui était supérieur en quelque chose et que ses dons de voyant créaient entre la vie et lui des rapports occultes qu'il fallait respecter.

« Quant à moi, reprit-il, j'ai aussi formé des projets, et je m'en vais tenter de les mettre en pratique dès aujourd'hui... Je pars... Ne m'accompagnes-tu pas un peu ? »

Il avait de la peine à s'éloigner. Bien qu'il fit bonne contenance, cette séparation l'émouvait plus qu'il n'aurait voulu l'avouer.

« Je reste ici, répondit Jacques en le regardant fixement; toi, tu dois marcher tout seul...

— Toujours tout seul! s'écria Pierre.

— Non, pas toujours... Bientôt vous serez deux... Et ce sera pour ton malheur. »

Il embrassa son frère, et, sans vouloir répondre à ses interrogations inquiètes ni le regarder davantage, il retourna s'appuyer le front à la vitre.

Pierre sortit...

Maintenant, le soleil à l'horizon s'enveloppe d'une brume d'or et ses derniers rayons teignent en rose les cheminées, les colonnes, les clochers et les tours de la ville. Le crépuscule monte lentement dans le ciel pâli. Les martinets tournoient en sifflant au-dessus des Halles, strient l'atmosphère de leur vol rapide. Un orgue de barbarie se lamente dans la rue où s'étalent de grandes ombres. — Jusqu'à la nuit tombée, Jacques se tient immobile.

Alors la porte de la chambre s'ouvre sans bruit. Une silhouette falote glisse à pas sourds vers le poète et lui pose la main sur l'épaule.

« Voici l'heure d'interroger les étoiles », chuchote M. Vague.

Jacques descend derrière lui, sans mot dire.

CHAPITRE VI

C'est une grande place plantée d'arbres maigres. Tout autour, il y a des abattoirs, pleins de beuglements tristes, des cabarets à la façade barbouillée de lie de vin, un ergastule où croupissent les esclaves de Vénus Pandémos, des casernes où d'autres esclaves apprennent, parmi des commandements hurlés et des cris de clairons, à devenir des automates. Une odeur de sang, de cuir humide, de pommade rance, de rouille et de sueur traîne dans l'atmosphère que strient les raies parallèles d'une lourde pluie d'hiver. Un vent chaud souffle par intermittences qui rase les toits, hache la pluie, rabat des flocons de fumée jaunâtre vite mêlés au brouillard étendu sur la ville. Une foule sordide, criarde, crottée jusqu'à l'échine, s'ébroue, grouille et clapote dans les flaques d'eau sale et dans la fange.

Comme on allumait les réverbères, Jean arriva sur la place, promena autour de lui un regard méfiant, hésita quelques instants, puis se dirigea vers un cabaret dont les lampes électriques épanchaient à travers les carreaux embués un vague clair de lune sur la chaussée. Il entra et, sans prêter attention aux ivrognes qui s'offraient des tournées devant le comptoir, gagna le coin obscur qu'occupaient l'unique table et les deux seules chaises de l'établissement.

Assis, il commanda un grog chaud et demanda au garçon qui le lui apportait : « Avez-vous vu Tranchard aujourd'hui ? »

Le garçon répondit négativement. Jean reprit : « Quand il arrivera, prévenez-le que je suis ici. »

Il avala une gorgée du liquide fumant, et, accoudé, le front dans les mains, tâcha de réfléchir.

— Pendant un temps assez long, il ne parvint pas à coordonner ses idées. Une profusion de souvenirs disparates roulaient pêle-mêle dans son esprit ne lui présentant que des images confuses : ses frères, le sourire triste de Jacques, le regard anxieux de Pierre, lorsqu'il les quitta. Puis sans transition, le coin de bois où il avait tué un lièvre lors de sa dernière chasse. Puis la face glabre de Georges passa, et il entendit son rire

pareil à un bruit d'écus... Ici, une association se fit; il revit la lettre du traître, s'en répéta les termes et, sourdement furieux, ferma les poings. Il rumina la joie qu'il aurait goûtée à crever l'abdomen de Considérable, à giffler Fétidot, à meurtrir le groin de Truffat. Ce fut si intense qu'il en grinça des dents. Stimulé par ce mouvement de rage, il se ressaisit, sa pensée se nettifia : il put récapituler, sans lacunes, son existence depuis son départ de l'hôtel.

« Je n'ai rien à faire auprès des Bourgeois qui règnent sur Paris, s'était-il dit tout d'abord. Je les connais maintenant et je ne veux ni les solliciter, ni lutter de rouerie avec eux. Ils sont laids, gluants, perfides; ils me noieraient dans la graisse ou ils me châtreraient... Arrière!

« Mais cette ville horrible contient certainement des hommes réfractaires à leur domination, disposés à se révolter contre eux et à les abolir sans merci. Ceux-là seront mes frères... et je vais les chercher. »

Attiré par le tapage et le semblant d'exubérance des étudiants, il se fourvoya au quartier Latin. Mais il s'aperçut très vite que ce ne serait point parmi ces jeunes bourgeois qu'il trouverait les révoltés dont il rêvait de devenir le chef. Leur

niaiserie, l'insignifiance de leur divertissements, leurs interminables stations dans les brasseries, leur respect des situations acquises, l'incurable bassesse d'âme que révélaient leurs discours de futurs Notables le dégoûtèrent. Il voulait des êtres violents, en guerre avec la société, n'hésitant pas à frapper l'ennemi en toute occurrence, prêts à prendre de force ce qu'on leur refuserait. Alors, son instinct le mena chez les rôdeurs des quartiers excentriques.

Une nuit qu'il errait sur le boulevard de la Villette, des cris, un bruit de lutte éclatèrent à une centaine de pas devant lui. Il y courut. Deux agents s'efforçaient de réduire un éphèbe qui se débattait désespérément, agitait un couteau, tentait de mordre et ruait aux jambes de ses adversaires. Étalé sur le trottoir, un personnage, d'aspect flasque et cossu, hoquetait dans une mare de sang. Aussitôt, excité par l'odeur du meurtre, Jean chargea les policiers. En quelques secondes il eut dégagé l'assassin. L'un des agents, le crâne fendu d'un coup de poing formidable, roula dans le ruisseau. L'autre, gratifié d'un coup de pied au creux de l'estomac, suffoquant, lâcha prise. Jean se mettait en devoir de l'achever ; l'éphèbe le retint : « Méfiance ! souffla-t-il, des *cognes* s'amènent.

Cavalons ! Cavalons ! »

Jean aurait voulu continuer la bataille. Mais son nouvel ami lui prit la main et l'entraîna dans une rue latérale. Pendant une demi-heure ils filèrent à grande vitesse, faisant maints crochets afin de dépister leurs poursuivants. Hors d'haleine, il ralentirent enfin, et Jean demanda où l'on le menait.

« Suis-moi, *frangin*, nous allons nous terrer.
— Mais, dit Jean, j'aimerais mieux me battre.
— Es-tu *gniolo* !... Ils sont trop. »

Jean pensa que c'était bien de la prudence. Fuir lui semblait humiliant, insupportable. Il fut sur le point de retourner sur ses pas. D'un autre côté, l'air de résolution, les yeux cruels, les mains sanglantes de son interlocuteur lui plaisaient.

« Viens donc, dit celui-ci, je crève de soif et toi, tu tires la langue... Je te paierai à boire chez un *bistrot* que je connais aux *fortifs* et je te présenterai aux *aminches*, car tu es un bon... Sans toi j'étais *paumé* sur le tas. »

Après s'être assurés que la patrouille avait perdu leur trace, ils repartirent d'un pas plus modéré et ils causèrent. Ludovic Tubœuf dit Bibi la Virole se raconta. Il avait dix-huit ans; il vivait partie du revenu que lui fournissait une femme

en carte, partie de cambriolages, partie de vols pratiqués sur les passants attardés. Cette nuit-là, jailli d'une embuscade derrière un tas de pavés, il venaient d'ouvrir la gorge à un bourgeois dont la chaîne d'or, entrevue à la lueur d'un bec de gaz, lui avait tiré l'œil, quand, attirés par les meuglements de la victime, les policiers survinrent. Jean était arrivé à point pour le dégager.

« Je n'avais pas bien combiné mon *truc*, expliqua Bibi. Dans ces cas-là, je prend d'habitude les *pantes* au lasso et je les étrangle sans qu'ils puissent piper mot. Mais j'avais oublié ma corde, et comme le bourgeois avait l'air bien garni, je ne voulais pas rater l'occasion. »

Jean l'écoutait avec délice. Son goût du meurtre, décuplé par la lutte et par le récit du souteneur, s'exaspérait presque jusqu'au délire. Les narines frémissantes, les poings brandis, il bondit, poussa son cri de guerre et serra Bibi dans ses bras à l'étouffer en hurlant : « Voilà mon homme !

— Gueule pas comme ça, dit La Virole, tu vas attirer d'autres *sergots*...

Et puis ne me serre pas si fort : tu me coupes le sifflet. »

Jean le lâcha et, sans préambule, lui exposa son rêve. — Égorger les bourgeois isolés, piller leurs

.....

appartements, les voler par le moyen des filles, c'était bien — mais il y avait mieux à faire. Il fallait s'entendre tous, racoler les mécontents, se munir d'armes et donner l'assaut à la Bourgeoisie entière. On incendierait Paris, on ferait un grand carnage et on se partagerait le butin. Lui, Jean, se chargeait de conduire l'attaque. Bibi la Virole serait son lieutenant. Après, tous en bande, on recommencerait ailleurs.

Stupéfié par la faconde de son sauveur, Bibi croyait ouïr réciter un de ces romans-feuilletons dont il avait coutume de se sustenter l'intellect entre deux expéditions. Le projet de Jean lui paraissait splendide mais chimérique. Son bon sens de petit commerçant du meurtre protesta.

« Tout cela c'est très beau et je voudrais bien que ce fût possible. Seulement, vois-tu, il n'y a pas mèche d'enrégimenter les copains comme tu le crois : chacun travaille pour soi. Et puis les bourgeois sont forts : ils ont les juges, la police, la troupe, la Nouvelle, la guillotine... Nous serions bien vite mis en capilotade.

— C'est parce que vous manquez de crânerie, cria Jean. On n'a pas besoin d'être si nombreux pourvu qu'on ne recule devant rien... Tiens, connais-tu Alexandre le Grand ?

— Non... à moins que tu ne veuilles dire le gros Alexandre de Montparnasse, celui qui s'est fait pincer à Clamart le mois dernier, comme il venait de *suriner* un propriétaire, sa femme et leur *gonzesse*.

— Ce n'est pas lui... Tais-toi; écoute moi : Alexandre le Grand était un roi de Macédoine; il débarqua en Asie avec une poignée de gas qui n'avaient pas froid aux yeux. Il a rossé, culbuté, exterminé tous ceux qui voulaient lui barrer le passage. Il a conquis un empire immense; il est allé jusque dans l'Inde. Puis quand il n'a plus trouvé d'ennemis à combattre, que la moitié de la terre était à ses pieds et l'adorait comme un dieu, il a distribué des royaumes, des trésors, de belles esclaves à ses généraux. Lui-même il s'est installé à Persépolis, une ville magnifique, tout en or. Là il a fait une telle noce que l'univers en tremblait d'admiration... Un soir, pour amuser sa maîtresse, il a mis le feu à la ville, qui fut réduite en cendres.

— Et après?

— Après, il est mort d'avoir trop bu... Mais il s'était fameusement amusé. »

Bibi la Virole ne savait que penser de son compagnon. Tout en l'admirant, il le jugea un peu

fou. Pourtant c'était un rude mâle, qui détestait les *sergots* et qui possédait des poings redoutables.

Ils arrivèrent aux fortifications. Là, en face du talus, au milieu d'un terrain vague parsemé de tessons, de vieilles casseroles et de loques fétides, s'élevait une bicoque aux fenêtres fermées de planches. De la lumière et un bourdonnement de conversations filtraient à travers les fentes. — Bibi siffla d'une certaine façon. Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit; une aïeule en guenilles parut qui, reconnaissant le jeune homme, s'effaça pour les laisser entrer. Ils pénétrèrent dans une salle basse, étroite, pleine de fumée, et qu'éclairait médiocrement une lampe à pétrole accrochée au plafond. Des souteneurs de tout poil et de tout âge s'y entassaient.

Faces aux traits contractés ou d'une placidité bestiale; regards furtifs et papillotants ou rigides et froids comme une aube d'hiver; bouches gonflées, saignantes comme des morceaux de viande à l'étal, ou lèvres minces, violettes comme celles des morts; voix aiguës comme le grincement d'un clou sur une vitre ou étouffées comme le bruit d'une scie bien huilée dans une paroi de coffre-fort : les carnassiers au repos.

A la vue de Jean, remorqué par Bibi, tous se

turent. Mais Bibi : « Il n'y a pas de pet, les *frangins*. Celui-ci, c'est un fort. Il a dégringolé deux *vaches*. »

Il raconta, parmi des murmures d'approbation, comme quoi Jean l'avait secouru. Alors tous se levèrent, vinrent serrer la main du héros, le félicitèrent en termes énergiques et concis de sa belle action. Puis, lui ayant offert une « verrée » de ce qu'il lui plairait et une place à table, ils se remirent à délibérer.

Bibi se fit servir un mélange d'absinthe, de kirsch et de café assaisonné de poivre. Jean demanda du vin. Celui qu'on lui apporta, en un litre débouché, était presque noir, épais comme du sang caillé, fleurait le vitriol et la poudre. Il en avala, coup sur coup, de larges lampées. Puis, congestionné, les oreilles sifflantes, les yeux troubles, il écouta. Il se sentait très à l'aise, sans appréhension ni étonnement à coudoyer ces professionnels de l'assassinat et du vol. Son être le plus essentiel sympathisait avec ces âmes farouches. Peut-être, aussi, cette adaptation si prompte provenait-elle des penchants légués par sa mère, fille de gens louches, qui avait traversé les milieux les plus étranges avant d'échouer à l'auberge d'où Léonard l'avait tirée. Quoiqu'il en fût, pour la

première fois depuis son arrivée à Paris, Jean respirait librement : il était *chez lui*.

Le doyen, un homme d'une soixantaine d'années, une taie sur l'œil gauche, tandis que son œil droit luisait d'une clarté jaune, parlait. Ancien notaire, il s'exprimait avec élégance, évitant les mots d'argot et usant volontiers de périphrases.

« Je crois, Messieurs, devoir vous rappeler l'objet de cette réunion. Obéissant aux préceptes édictés par un sénateur dont l'éloquence se voue à la moralisation de la société, la police nous a séparés, avec une rigueur que je déplore, des compagnes dévouées qui employaient si noblement leurs charmes à nous assurer des loisirs. Ces tendres colombes gémissent, en grand nombre, derrière les barreaux d'une dure prison. Et, pour comble d'arbitraire, non seulement on les ravit à notre tendresse, mais encore on prétend les cloîtrer, à l'avenir, dans ces établissements que l'antiquité désignait sous le nom de lupanars. Ce sont (je donne cette explication pour ceux de nos amis qui n'ont pas reçu les bienfaits de l'instruction) les bordels... si j'ose m'exprimer ainsi. »

Des grondement sourds, des phrases vociférées, où il était question de tripes mises à l'air, de

gaviots serrés et de foies dévorés tout crus, l'interrompirent. — D'un geste doux et bénisseur, le tabellion apaisa l'assistance. Le calme rétabli, il reprit : « Messieurs de la préfecture nous mettent dans une situation bien difficile. En effet : si, d'une part, nous ne pouvons plus compter sur les ressources dont, en vertu d'un contrat passé avec les intéressantes captives que nous regrettons, nous nous étions fait une douce habitude, d'autre part nous serons obligés d'avoir recours plus fréquemment qu'autrefois à ces moyens excessifs que notre sensibilité réproouve mais qu'exige le souci de notre conservation. Je veux dire que nous nous verrons dans la dure nécessité de multiplier les reprises individuelles et d'opposer notre droit à l'existence à celui des personnes nanties de superflu et peu enclines, malheureusement, à nous en faire bénéficier.

« Or je n'ai pas besoin de vous dépeindre les risques que nous font courir et l'exercice de notre industrie et le zèle de plus en plus ardent des limiers qui défendent les approches de la Propriété, mise en péril, dit-on, par nos légitimes revendications. Tous, comme moi, vous avez souffert des fâcheuses conditions que nous sommes obligés de supporter. Presque tous vous avez déjà subi les

atteintes du glaive de Thémis. Même, les plus glorieux de nos frères ont expié sur l'échafaud l'audace avec laquelle ils avaient rectifié, à leur profit, l'inégale répartition des biens de ce monde... Je les salue et je vous demande de vous associer à moi pour verser un pleur sur leur tombe. »

L'assemblée s'émut. On vit maint vétérans s'essuyer les yeux, tandis que les jeunes gens louaient la *platine* du notaire.

Celui-ci continua : « Je n'ajouterai rien à cet affligeant exposé de nos vicissitudes. Ce n'est point pour vous décourager que je sollicitais de vous quelques minutes d'attention, loin de là. J'ai voulu simplement vous faire toucher du doigt les entraves que des lois trop strictes mettent au libre développement de notre personnalité. Je vais maintenant vous exposer les moyens qui nous permettront de remédier à ce déplorable état de choses.

« Ce qui nous a nui, surtout, jusqu'à présent, ce sont les rivalités. J'entends par là ces futiles querelles d'amour-propre, ces conflits que provoquent, entre frères, la versatilité d'un sexe volage. Combien de fois avons-nous vu deux amis de la veille s'entre-déchirer parce qu'une faible

femme prétendait leur départir à tour de rôle ses faveurs et le tribut qu'elle prélevait sur la concupiscence de sa clientèle payante. Je sais jusqu'à quels égarement peuvent nous entraîner la jalousie combinée avec l'intérêt lésé. L'homme est, hélas ! ainsi fait, que lorsque la passion allume l'ardeur de son sang, il oublie l'amitié, la solidarité, l'indulgence due aux caprices d'une compagne parfois un peu frivole, mais si foncièrement aimante, pour obéir aux incitations funestes d'une aveugle colère...

« C'est une bien pauvre chose, mes chers amis, que la machine humaine !... »

« Toutefois, nous qui, à tant d'égards, avons le droit de nous placer au-dessus du commun des mortels, nous pourrions nous garder de ces dissensions intestines, employer toute notre énergie à la sauvegarde de notre caste, et, surtout, passer l'éponge de la philosophie sur de minimes déboires qui, relevant du cœur, ne devraient, en aucun cas, altérer l'aménité de nos rapports lorsqu'il s'agit d'affaires sérieuses.

« De même, au lieu d'opérer chacun pour notre compte, pourquoi ne nous entendrions-nous pas pour tenter, en nombre, des opérations importantes ? »

« C'est là où je voulais en venir. Jusqu'aujourd'hui, une notion mal comprise de nos vrais intérêts, un égoïsme mal entendu nous ont fait agir isolément ou par petits groupes. Par ainsi nous nous sommes tenus en dehors du principe fécond de l'association, principe qui doit, si je ne m'abuse, transformer l'état de choses actuel. De toutes parts on l'applique déjà ; ce ne sont que sociétés anonymes, coopératives, syndicats...

« Eh bien, resterons-nous à l'écart de ce mouvement ? Retarderons-nous sur le progrès ?... Non messieurs : j'estime trop votre raison pour le croire. C'est pourquoi je vous ai convoqués cette nuit afin que nous posions les bases de la fédération qui nous permettra de jouir intégralement, sans en rien céder à ces intermédiaires avides et peux scrupuleux que sont les recéleurs, du fruit de nos travaux.

« J'ai dit, la discussion est ouverte. »

Il s'assit et fit circuler un papier où il avait ébauché un projet de statuts. Aussitôt tout le monde se mit à parler à la fois : il y eut un peu de brouhaha. Les mieux informés, séduits à l'idée d'une sorte de tontine dont ils espéraient bénéficier, parlaient déjà de parts de fondateurs, d'actions privilégiées, de tant pour cent, et affichaient

des mines réfléchies d'associés principaux. D'autres se méfiaient et, soupçonnant qu'il s'agissait de mettre la dextérité du plus grand nombre au service de quelques-uns, se tenaient sur la réserve. Ceux qui se croyaient des titres au rôle de directeurs jugeaient leur influence et commençaient de discréditer leurs rivaux probables. Les plus jeunes, et parmi eux Bibi la Virole, se trouvaient déçus ; ce n'était pas cela qu'ils attendaient. Hostiles à la règle, ils se gaussaient du notaire, haussaient les épaules, raillaient leurs frères éblouis par le miroir aux alouettes du capital, proclamaient la beauté de leurs instincts désordonnés et invoquaient la libre guerre, hors la loi.

Bientôt il s'échangea dès injures. Les regards se chargèrent de haine.

Jean avait écouté attentivement le verbiage du tabellion. Ce vieillard onctueux lui déplaisait. Il flairait en lui un émule des Considérable et des Fétidot.

De tout ce discours, un seul détail l'avait frappé : la possibilité d'une entente pour la conquête des positions occupées, au sommet de la société, par ceux de la Ruse. Tout à coup, comme la confusion arrivait à son comble, il s'élança au milieu de la

salle en criant : « Écoutez ! écoutez ! » d'une voix si impérieuse que le tumulte s'apaisa et que tous se tournèrent de son côté.

Les bras croisés sur la poitrine, la tête rejetée en arrière, d'une voix éclatante qui contrastait avec le débit melliflu du notaire, il commença :

« Est-il possible que vous vous laissiez prendre à de telles absurdes balivernes ? Depuis quand les loups se changent-ils en chiens de chasse dressés à rapporter le gibier au chenil commun, sans y mettre la dent avant qu'on leur en octroie la permission ? Quoi donc ! vous rêvez de vous donner des maîtres ? Et quels maîtres ! Non pas des vaillants qui marchent les premiers au combat, mais des caissiers, des gratte-papiers, des censeurs équivoques qui feront leurs pelote à vos dépens... »

Des clameurs l'interrompirent. Les partisans du notaire vinrent lui mettre le poing sous le nez. Mais les jeunes gens applaudirent, s'interposèrent, et exigèrent qu'on l'écoutât.

Il reprit : « Moi, j'ai un autre plan à vous proposer... Oui, il faut vous unir, oui, il faut oublier vos querelles particulières ; mais que ce ne soit pas pour tenter des opérations commerciales

à l'imitation de vos pires ennemis. Loups vous êtes, loups vous devez rester.

« Que demandez-vous ? La lutte à mort contre la race des Possédants. Vous voulez vous sentir vivre dans la plénitude de vos appétits satisfaits. Vous voulez tuer, détruire sans cesse, prendre, parmi les râles des bourgeois éventrés et les flammes des incendies, un bain de volupté, d'or, et de sang. — Voilà quels sont vos désirs réels. Aussi est-ce une folie de vous proposer une règle qui, si vous l'observiez, ne tarderait pas à dénaturer vos penchants, puisque vous convoitez *tout*, et qu'on ne vous offre que peu de chose.

« Ce *tout* que vous réclamez, je vous le donnerai. Vous menez une existence précaire, difficile, sans cesse menacée, vous souffrez de la faim et l'on vous traque comme des bêtes puantes ? Suivez-moi : je vous mènerai à la curée du Bourgeois. Vous êtes pieds nus, vous aurez des pantoufles fourrées ; vous mangez des croûtes de pain bis, vous mangerez du faisan ; on vous a pris vos femmes, vous violerez des pucelles. Ici tout près, il y a des coffres et des caves qu'il faut vider. Tout cela est à prendre : prenez-le. Manqueriez-vous de courage ? »

Tous furent empoignés. Un rythme de car-

nage exalta, jusqu'à la frénésie, leur âme unanime. Ils acclamèrent le tentateur.

Jean vibra d'orgueil ; il marchait à grands pas à travers la salle ; il promettait la joie, l'ivresse, l'orgie éperdue. Il se sentait le chef, — il était Bonaparte haranguant l'armée d'Italie.

Une femme à la tignasse rousse, aux yeux fauves scintillante d'ardeur sensuelle, s'élança du coin où elle avait sommeillé jusqu'alors, inaperçue. Enthousiasmée elle enlaça le jeune homme en criant : « Il a raison ! Il a raison ! Il a raison !... Moi, d'abord, je couche avec lui... ou je ne m'appelle pas Joséphine !

— Vive Joséphine ! » brailla Bibi la Virole.

Seul, le notaire avait gardé son sang-froid. Furieux contre cet intrus qui venait de renverser, en un tour de main, ses calculs, il maudissait, à part soi, la mobilité d'esprit des rôdeurs. Il se jura de reconquérir son prestige. Cependant que Jean expliquait qu'il fallait s'armer, recruter des adhérents, souffler la révolte au cœur de tous les déclassés de Paris, le doyen se glissait de groupe en groupe, semait des soupçons, excitait la jalousie de ces grands premiers rôles du crime qu'on appelle « les Terreurs ».

Un revirement partiel se fit. Quelques-uns

commencèrent à demander d'où sortait cet inconnu. Les jeunes ne l'abandonnaient pourtant pas encore. Bibi la Virole ne cessait de rappeler les deux policiers mis à mal. Mais d'autres, honteux de leur emballement, préférant des sapes souterraines aux conflits en pleine lumière, revenaient au notaire.

Celui-ci excitait en dessous le Taureau de Montmartre, une brute massive qui guignait Jean d'un regard oblique, en essayant sur son pouce la pointe de son couteau. Un envieux cria : « *Ce mec-là, il a trop d'esprit, il ne vivra pas longtemps!* »

On approuva, on hua, on glapit, on grogna. Les partisans de Jean se serrèrent autour de lui. Des menaces volèrent. La querelle allait se régler par des coups quand, soudain, la patronne apparut dans l'encadrement de la porte. « *Acré! Acré!* clama-t-elle, voici la *mouche* qui déboule. Ils sont une flotte; ils vont cerner la boîte! »

Ce fut comme un signal. La lampe soufflée, tous se précipitèrent dehors, et chacun tira de son côté. La Joséphine n'avait pas quitté Jean. Tout en courant elle se serrait contre lui, elle se cramponnait à son bras en disant : « Ne me lâche pas! Ne me lâche pas! Viens chez moi! » Machi-

nalement il se laissait entraîner, encouragé par Bibi qui galopait sur ses talons.

Ils s'engagèrent dans un dédale de ruelles peu bâties et non pavées. Ils arrivèrent enfin devant une maison isolée qui donnait sur un cimetière.

« C'est ici », dit la Rousse.

Pendant qu'elle se fouillait pour trouver sa clef, Bibi déclara : « La mouche n'est pas venue; c'est une frime de la vieille; elle n'aime pas qu'on se dépiaute chez elle. »

Puis, serrant la main de Jean : « Tu sais, on recausera de l'affaire. Il y aura des copains pour te suivre. En tout cas, moi j'en suis... Mais tu me donneras un costume de général avec beaucoup de galons et des épaulettes en or, — puisque tu m'as nommé ton lieutenant. »

Jean le lui promit et, la porte ouverte, entra derrière la Rousse tandis que Bibi s'éloignait après leur avoir souhaité « bien du plaisir ».

Lorsque Jean se réveilla, tard dans la matinée du lendemain, il eût d'abord quelque peine à se remémorer les circonstances qui l'avaient conduit là. Il se frotta les yeux, promena autour de lui un regard incertain et s'étonna de la fatigue énervée qui lui amollissait les membres. Plein de

rêve, il crut dormir encore. — Un soupir de la Rousse, pelotonnée contre lui, un bras en travers de sa poitrine le ramena au sentiment de la réalité.

Toute vibrante des plaisirs de la nuit, la jeune femme dormait d'un sommeil agité. Sa bouche avide dont Jean avait apprécié les succions balbutiait de vagues mots d'amour; des frissons moiraient la chair laiteuse de ses épaules et de sa gorge; et ses cuisses, enlacées à celles de son amant, tressaillaient en des spasmes brefs. Un rayon de soleil entra par la fenêtre, incendia l'or crespelé de sa chevelure éparse sur l'oreiller. Elle était si belle que Jean oublia tout: ambitions, rêves de guerre, pour goûter de nouveau la joie de caresser ces formes voluptueuses. Aux baisers dont il la couvrait, Joséphine tressaillit, entr'ouvrit les paupières, puis, l'attirant sur elle, l'étreignit en murmurant : « Petit homme chéri!... Mon adoré!... »

Jusqu'au soir ils ne bougèrent du lit, tellement fondus l'un dans l'autre, tellement heureux qu'ils ne parlaient presque pas et qu'ils avaient perdu la notion du temps. Jean n'avait jamais connu, auprès des paysannes du domaine, les voluptés intenses dont il se grisait depuis

des heures. Pareil à un enfant gourmand, il en voulait encore et encore. Joséphine savourait cette vigueur sans cesse renaissante, cette peau fraîche, ces membres souples et cette inexpérience goulue auxquels les rôdeurs rances et flétris qui l'exploitaient depuis sa puberté ne l'avaient guère accoutumée.

Pourtant, comme le jour était tout à fait tombé, elle se dressa sur son séant, rattacha ses cheveux et, les bras étirés, s'écria : « Oh ! mais j'ai très faim !... Et toi, mon gosse ? »

Jean répondit qu'il se sentait de l'appétit.

Déjà elle avait sauté du lit ; elle vaquait à sa toilette. Tout en s'habillant, elle déclara : « C'est embêtant, je n'ai pas le sou... Il faut que j'aille faire le truc sur le boulevard. Toi, attends-moi au pieu : dès que j'aurai gagné une thune ou deux je te les rapporterai et nous boufferons. »

Jean ne saisissait pas bien le sens de ces phrases. Il se les fit expliquer. Mais quand il eut compris, il entra en fureur, bondit sur la Rousse et la menaça de l'étrangler si elle s'avisait de toucher, même du bout du doigt, un autre homme que lui.

Ébahie, déroutée par cette jalousie qui bouleversait sa conception des devoirs de la femme

envers son amant, Joséphine ne savait que penser.

« Mais, mon petit chat, dit-elle humblement, si je ne *rince* pas un peu les *michés*, comment veux-tu que nous vivions ? »

— J'ai de la monnaie », cria Jean. »

Il courut à son veston, en tira un portefeuille, étala le contenu, — de l'or et des billets de banque pour une valeur de huit cents francs environ, — sous les yeux étonnés de Joséphine, et dit : « Je ne veux pas que tu me quittes une minute... Tant qu'il y en aura, nous partagerons ; après, nous verrons. »

Un peu désillusionnée d'abord et presque mécontente d'avoir affaire à un *miché sérieux*, la Rousse se consola par la supposition que le portefeuille avait dû être volé. Puis ce drôle de petit homme lui inspirait un tel caprice qu'elle se réjouit de pouvoir être toute à lui, au moins pendant le temps que l'argent durerait.

De ce jour commença pour eux une vie de bombances, d'entrechats et de baisers effrénés. Joséphine initia son amant aux plaisirs de la banlieue. On les vit au Point-du-Jour, à Robinson, à Montmorency. Jean apprit les délices du vin à la française, le *chahut*, l'escarpolette et les chevauchées sur des ânes rétifs. Ils s'enivrèrent, se

querellèrent, échangèrent des gourmades et des coups de griffe, se réconcilièrent au lit. Ils offrirent une casquette et des bottines à Bibi la Virole, qui les accompagnait souvent. Joséphine eut des bijoux en chrysocale et se pavoisa de rubans ponceau. Jean s'acheta un revolver nickelé et une boîte de cartouches. Tout au moment présent, il ne songeait plus à ses anciens projets. La tête pleine de fumées d'orgie, il conçut l'existence comme une vaste ripaille dont il ne verrait jamais la fin, et s'il se rappela ses frères, ce fut pour souhaiter qu'ils s'amusassent autant que lui. D'ailleurs l'habitude, qu'ils avaient prise, dès l'adolescence, de se distraire chacun à part des autres, contribuait beaucoup à son insouci.

Après six semaines de cette fête, l'argent manqua. Et, en ce même temps, des complications surgirent. Joséphine n'avait eu garde de révéler à son amant qu'elle était en puissance de souteneur. La liberté dont elle jouissait, elle la devait à l'arrestation de celui-ci, enfermé depuis le mois d'avril à la suite d'un vol mal réussi. Mais voici qu'il venait d'être relâché, faute de preuves. Renseigné par le doyen, qui gardait rancune à Jean d'avoir entamé son prestige, et par ses confrères

furieux de voir la Rousse négliger ses devoirs pour un freluquet inconnu dans le monde de la *grinche* et du *surin*, il se mit à la recherche du couple en jurant de leur « arracher la peau du ventre ». De son côté Joséphine se lassait de l'idylle. Elle sut par Bibi que son ancien amant était sorti de prison et que, famélique, il battait le pavé à sa recherche. Prise de remords, elle se considéra comme déchue d'avoir vécu si longtemps avec un *pante qui casquait*, sans faire bénéficier son *mec* de cette bonne fortune. L'esprit de corps la ressaisit ; elle eut la nostalgie du trottoir.

Jean, irrité du vide de sa bourse, toujours friand de la chair savoureuse qui l'avait séduit, courut à l'hôtel des Halles. Il y trouva Jacques, et, sans autres explications, lui demanda cent francs. Le cadet les lui donna, puis voulut l'interroger... Jean avait déjà disparu. Il courait à toutes jambes au rendez-vous qu'il avait fixé à Joséphine dans un *bar* de Montmartre. Mais il rencontra seulement Bibi la Virole qui lui remit une lettre dénuée d'orthographe où son amante lui signifiait la rupture,

Jean pleura, sanglota, tempêta, proféra des menaces. Bien décidé à reconquérir la fugitive, il se mit à fouiller le quartier, toujours escorté de

Bibi, que tant de passion enthousiasmait, et qui voulait, d'ailleurs, gagner ses épauettes de général. Après force recherches inutiles, les deux amis s'étonnèrent de ne pas avoir songé à l'estaminet des fortifications où les souteneurs tenaient volontiers leurs assises. Ils s'y rendirent.

L'assemblée était nombreuse quand ils entrèrent. Au centre de la salle, sous la lampe, la Rousse trônait, accolée à son souteneur : Croquenot, dit le Biffin, vu son ancien métier de chiffonnier. La magistrale raclée qu'elle en avait reçue, à cause de sa fugue, réveillant son amour, la rendait souple, docile et zélée. Pourtant, lorsque Jean parut, elle se sentit un peu remuée, son cœur battit plus vite. Et, toute rose, vaguement souriante, les yeux baissés, elle attendit l'événement. — Telle Briséis entre Achille et Agamemnon.

Surpris de l'audace du jeune homme, les souteneurs se taisaient. Cependant le notaire prévint Croquenot à voix basse. Celui-ci se leva, toisa Jean, sourit et, dédaignant les injures, dit avec dignité ; « Il y en a un de nous deux qui est de trop. »

Tout le monde applaudit, et comme Jean acquiesçait, reconnaissait que la belle devait appar-

tenir au plus fort, on poussa la table contre le mur, on gara les chaises, on forma un grand cercle autour des deux champions. Croquenot tira son couteau; Bibi donna le sien à Jean; et le combat commença.

Le Biffin, osseux et maigre, domine de la tête son adversaire qui, trapu, ramassé sur lui-même, bien en garde, attend l'attaque. Pendant quelques secondes ils demeurent immobiles, le cou tendu, les membres crispés, ne se quittant pas du regard. Soudain Croquenot pousse un cri rauque, bondit et darde sa lame droit au cœur de Jean. Le coup est paré; la riposte suit : atteint à l'épaule, le souteneur hurle. A la vue du sang, les assistants trépignent d'allégresse. Jean, cependant, poursuit son avantage, presse Croquenot, l'étourdit : preste, il tourne autour de l'ennemi, le menace de sa pointe à droite, à gauche, en face, et s'amuse à le larder de petites blessures qui l'affolent sans l'abattre. Il lui balafre la figure en croix, il lui entame la hanche, puis enfin, s'animant à ce jeu, il lui coupe deux doigts. Désarmé, Croquenot laisse tomber son couteau. Jean jette le sien, prend le rôdeur à la gorge, le renverse sur le plancher et se met à l'étrangler. Sa victoire est certaine. A ce moment, le doyen

exaspéré de ce triomphe, qui assurerait l'empire de la *grinche* à l'intrus, ne peut se contenir. Il rompt le cercle et, ramassant le couteau du Biffin, fait mine d'en frapper Jean. Bibi la Virole et les jeunes souteneurs protestent, tandis que les Terreurs ricanent et encouragent le tabellion. Mais Jean ne s'étonne point. Il lâche le Biffin à demi mort, se rue sur le traître, et d'un coup de poing terrible l'envoie rouler à quelques pas.

Alors la mêlée devient générale. Ivres d'envie, mis en appétit de carnage, les Terreurs assaillent Jean de tous côtés. Les jeunes et le fidèle Bibi accourent à la rescousse. Parmi des grondements, des grincements de dents et des outrages vociférés, les couteaux jaillissent des poches, sifflent dans l'air et trouent les peaux. Une buée rougeâtre emplit la salle; des clameurs aiguës se mêlent aux imprécations sourdes des blessés. Jetés les uns contre les autres, les combattants forment une seule masse au-dessus de laquelle apparaissent, ballottées, des faces livides aux yeux phosphorescents, à la bouche écumante, tournoient l'éclair des lames et l'angoisse des mains griffues. Beaucoup tombent, crachent leur vie dans un gargouillis de sang.

Ainsi périssent Trouche dit Tête-de-Tigre,

connu par vingt meurtres impunis; Fil-en-Quatre, le Rouquin de Charonne, Gouinard dit Gueule d'Empeigne, Rampon dit Crocodile, qui s'est évadé deux fois du bagne de Cayenne, et dont le glorieux Taule, dit la Vrille, roulé sous les pieds, perdant ses boyaux, dévore les testicules.

Jean débordé de fureur. Son rêve de guerre se réalise : il nage dans son élément. Armé d'un escabeau dont il martelle les crânes en cadence, il chante à tue-tête, éclate de rire au craquement des mâchoires fracassées et des membres mis en miettes. Et il ne sent même pas les coups qui pleuvent sur lui.

Nul ne pourrait dire qui l'emportera quand, au plus fort de la bataille, un bruit de pas lourds, un cliquetis d'armes retentissent à l'extérieur. La porte est ébranlée, et une voix, dominant le tumulte, crie : « Au nom de la loi, ouvrez ! »

Tous s'arrêtent. Il y a un moment de stupeur, puis la panique s'élève et courbe les esprits. Quelqu'un balbutie : « Sauve qui peut, voilà les *flics*. »

Une fenêtre, au fond de la salle, donne sur des terrains vagues par où l'on pourrait s'échapper. On se précipite, on l'ouvre... la maison est cer-

née. Les rôdeurs se regardent avec désespoir : les plus vaillants d'entre eux gisent sur le plancher : il ne faut pas songer à la résistance.

Mais Jean ne veut pas être pris. Il cherche Bibi la Virole, le trouve agonisant, la gorge ouverte, dans un coin. Alors le héros, confiant en son agilité, saute sur l'appui de la fenêtre. Puis, tandis que les policiers se le montrent et l'ajustent, il rassemble toutes ses forces, franchit d'un bond énorme la ligne d'investissement, retombe sain et sauf sur le sol et, poursuivi par quelques coups de feu qui ne l'atteignent pas, disparaît dans la nuit...

Quand il fut loin, Jean se tâta. Les blessures insignifiantes qu'il avait reçues ne saignaient déjà plus. Rassuré sur ce point, méprisant maintes contusions qui lui marbraient le torse, il s'assit sur une borne et se prit à réfléchir.

D'abord il regretta l'intervention de la police. « Sans elle, se dit-il, je devais vaincre, reconquérir Joséphine, et je devenais le chef de tous ces mâles. » — Puis, refroidi peu à peu, il s'avoua que c'était à cause de cet amour intempestif qu'il avait oublié son ambition, dépensé son argent, gaspillé ses forces depuis deux mois. Son dédain foncier de la femme s'en accrut. Il la maudit, la

chargea d'injures, se promit de la tenir à l'écart, et même, se rappelant la chasteté de Charles XII, résolut, afin de conserver son énergie intacte, d'imiter désormais le vainqueur de Narwa.

Cependant il lui faut prendre une décision... Que faire? Comment constituer cette armée qu'il veut conduire au pillage et à la gloire? S'il s'engageait comme soldat?... Impossible : il devrait obéir, se soumettre à des chefs dont son orgueil ne tolérerait pas l'autorité tracassière, acquérir lentement des grades à force d'abrutissement et de servilité... Obéir? — Jamais!... D'un autre côté les souteneurs ne lui pardonneraient pas la mort de leurs chefs; il ne pouvait plus espérer leur groupement sous ses ordres... Mais alors que devenir?...

Après avoir tergiversé quelque temps, ébauché vingt projets qu'il rejetait aussitôt, il se rappela confusément avoir entendu parler de partis organisés pour la dépossession de l'oligarchie bourgeoise. Il avait lu, ça et là, des bribes de journaux socialistes. Certaines de leurs revendications lui avaient plu. Puis il avait entendu, depuis qu'il errait dans les faubourgs, des ouvriers se plaindre de leur existence misérable et récriminer contre les patrons... Peut-être, parmi ces

prolétaires, trouverait-il les hommes dont il croyait avoir besoin pour atteindre au diadème. — Il décida donc de tenter quelques démarches dans ce sens. Mais, pour l'instant, le plus urgent était de se cacher. Très certainement la police allait le rechercher; il fallait donc la dépister, éviter les endroits où il était connu, et, à cet effet, changer de quartier.

C'est ce qu'il fit le jour même. Ayant loué une chambre aux Batignolles, il resta une semaine sans sortir, dormant la plus grande partie de la journée ou lisant les feuilles révolutionnaires qu'il se faisait monter par le garçon de l'hôtel. — Quand il s'estima suffisamment informé, il sortit et se mit à parcourir les réunions publiques.

Là encore il fut déçu. Embrigadés par des meneurs désireux d'acquérir un siège au conseil municipal ou à la Chambre des députés, énervés et suggestionnés par de longues stations chez les marchands de vin collectivistes qui, pour achalander leur commerce, prêchaient le vote et la conquête légale des pouvoirs publics, hallucinés par le verbiage doucereux de jeunes bourgeois dont l'ambition prenait les marques d'une sollicitude à leur égard, persuadés des vertus du quatrième État, les ouvriers n'étaient que des enfants

ignorants et moroses, propres à subir toutes les impulsions. La tâche de la journée finie, ils usaient leurs rancunes en des bavardages infinis ou en des intrigues compliquées pour la nomination de comités et de sous-comités politiques. Très fiers de leur titre d'électeurs, ne doutant pas de leurs capacités, ils se considéraient comme de petits rois dont il fallait briguer la faveur. Loin de les détromper, leurs mandataires caressaient cette vanité, promettaient l'avènement du paradis terrestre pour demain ou après-demain sans faute, et prodiguaient les discours ronflants, où les salariés étaient qualifiés de lions prêts à rugir et d'intelligences subtiles qu'on ne pouvait égarer. Par ainsi, ces malins se créaient une clientèle, préparaient leur réélection et vaquaient en paix aux tripotages fructueux que la Bourgeoisie leur abandonnait, afin de les compromettre et de s'assurer leur concours au cas où les exploités tenteraient une rébellion.

Une telle duperie indigna Jean. Il voulut éclairer les prolétaires. Mais ceux-ci se méfiaient, car ils flairaient en lui ce qu'ils haïssent le plus : l'homme d'action, pour qui le commandement est un besoin. Ils lui répondirent par de lourdes railleries ou par des menaces sournoises. Comme il

insistait, on le hua; puis on le tint à l'écart. Les politiciens et leurs acolytes répandirent à la sourdine le bruit qu'il était un sycophante excitant le peuple à la révolte afin de donner un prétexte aux répressions que rêvait le gouvernement. Comme on craignait ses poings, on ne le lui dit pas en face; mais on redoubla de malveillance à son égard; on le laissa pérorer sans lui répondre que par des sourires venimeux et des allusions mystérieuses auxquelles il ne comprenait rien.

Jean s'aperçut, avec des transports de rage, que ses discours s'éteignaient dans le vide. Quoique son génie lui semblât tellement évident qu'il s'étonnait toujours de le voir méconnaître, il se refroidit et chercha un autre exutoire aux trésors de violence accumulés en lui et de plus en plus accrus par l'impossibilité d'agir où il se débattait. C'est alors qu'il fit la connaissance de Tranchard.

Tranchard était anarchiste. Enthousiaste et quelque peu chimérique, il fréquentait les réunions, distribuait des brochures de propagande, invoquait la raison au lieu de stimuler les appétits, montait à la tribune pour dénoncer le pharisaïsme des politiciens et ne récoltait guère que des outrages et des bourradés. Comme il était de petite taille et de complexion chétive, comme sa

voix faible et sa phraséologie dénuée de brillant n'imposait pas aux prolétaires qu'émouvait plutôt l'organe tonitruant de leurs harangueurs habituels, on le traitait en bouffon, et n'importe qui s'arrogeait le droit de le baffouer.

Un soir, il fut particulièrement maltraité. On l'accula dans un coin, et les assistants, serrés autour de lui, s'amuserent à lui souiller la face de crachats. Déjà, auparavant, Jean avait remarqué le courage tranquille de l'apôtre et sa persévérance parmi les rebuffades. Cette nouvelle ignominie l'exaspéra. Il fonça sur les persécuteurs, en souffleta quelques-uns, dégagea Tranchard et, tenant en respect la foule hargneuse qui leur aboyait aux trousses, sortit avec lui de la salle.

Dès lors ils ne se quittèrent plus. Ce fut à peine si Tranchard remercia Jean ; mais comme celui-ci se trouvait de nouveau sans ressources, son nouvel ami l'hébergea dans le logement de trois pièces qu'il occupait à Montmartre, pourvut à sa nourriture, et lui fit part du peu qu'il distrait de ses petites rentes pour son propre entretien. En effet, presque tout son argent passait à l'impression de journaux et de plaquettes destinés à répandre l'idée anarchiste et à secourir les

familles des compagnons incarcérés par les gouvernants. — Tout de suite il entreprit la conversion du jeune homme. Sa tâche était malaisée, car si Jean s'exaltait volontiers à l'espoir de la révolution sociale et de la tempête où, selon Tranchard, allait sombrer la Bourgeoisie prépotente, d'un autre côté, il était trop épris de la guerre, trop impérieux pour concevoir et admettre le règne futur de la justice, de la douceur et de la fraternité tel que le lui décrivait l'anarchiste. La dialectique de Tranchard glissait sur lui sans l'entamer. Peu apte aux syllogismes, propre seulement aux affirmations brusques, il n'essayait pas de réfuter son interlocuteur; il se bornait à lui répéter : « Non ! non ! vois-tu ; moi j'aime à combattre et à dominer. Je ne voudrais pas d'une société où tout le monde serait d'accord : j'y mourrais d'ennui. »

Tranchard ne se rebutait pas. Il croyait qu'à force de raisonner, de harceler, de refouler, comme il disait, le démon qui possédait son ami, celui-ci serait, un jour, tout à coup, illuminé de la vérité et emploierait son ardeur au service désintéressé de « la Cause ». En attendant, il ne faisait pas beaucoup de progrès. Même forcé dans ses derniers retranchements, Jean s'écriait :

« Des paroles, toujours des paroles!... A quand l'action? »

A quoi Tranchard répondait : « Les temps ne sont pas venus. »

Alors Jean haussait les épaules ou montrait le poing à la ville sans insister davantage, Tranchard l'ennuyait parfois passablement. Il subissait, néanmoins, l'empire de cette calme bravoure et le charme qui émanait de ces yeux gris tout rayonnants d'idéal et de volonté. Il suivait partout l'anarchiste.

Ce soir de décembre, au fond de l'estaminet où ils avaient coutume de se donner rendez-vous, Jean, las de son vagabondage sans but à travers la ville et des souvenirs moroses qu'il venait d'égrener, releva la tête, frissonna, et, mal à l'aise, avala son grog d'un trait. Puis il tenta de regarder au dehors. Mais une buée opaque couvrait les vitres. Tout au plus devina-t-il plutôt qu'il n'aperçut quelques passants, vagues comme des ombres, dans le brouillard. Le grésillement monotone de la pluie, le vent qui râlait aux fissures des carreaux l'induisirent à la mélancolie. Il se sentit mou, désorienté, plein d'idées funèbres. Pour la première fois depuis ses aventures, sa pensée retourna vers ses frères :

leur affection lui manquait, et il médita de se mettre à leur recherche.

Comme il rêvait de la sorte, Tranchard entra. Un jeune homme, inconnu de Jean, l'accompagnait. Jean les appela du geste et Tranchard fit les présentations : « Mon ami Bois-Ardent ; — Julien Breige, un camarade. » Ils s'assirent, demandèrent du vin, puis l'Anarchiste dit : « Si tu veux, tu nous accompagneras, tout à l'heure, à une soirée familiale pour laquelle nous avons reçu des convocations.

— Qu'y fera-t-on ? demanda Jean.

— Eh bien ! il y aura des discours pour protester contre la façon atroce dont la police a maltraité nos camarades Dare, Lecand et Veillère, lorsqu'ils furent arrêtés le mois dernier, à la suite de l'assaut qu'ils donnèrent au commissariat de Saint-Ouen. Tu sais qu'ils ont été roués de coups, qu'on les a laissé saigner trois jours sans panser leurs blessures et qu'on a même cassé une jambe à Veillère... Ils ont passé hier en jugement : non seulement le juge leur a imposé silence quand ils ont voulu raconter les sévices dont ils avaient été victimes, mais encore le procureur s'est moqué d'eux et les a injuriés. — Ils ont été condamnés au maximum de la peine...

« Tout cela sera exposé tout à l'heure ; puis quelques amis prendront la parole, commenteront l'idée ; puis l'on chantera.

— Chanter ! dit Jean, il vaudrait mieux les venger, tes camarades. » Breige approuva vivement. Agé d'environ vingt-cinq ans, il possédait un torse herculéen, des membres robustes et un visage au teint mat où luisaient d'implacables prunelles d'un noir d'encre aux reflets d'or sombre. Il avait les maxillaires extraordinairement développés.

« Mais comment les venger ? » reprit Tranchard.

— Il faut exécuter leurs bourreaux, déclara Breige, et aussi le procureur qui s'est permis de les railler. »

Jean se sentit plein de sympathie pour cet homme d'action. Il fit chorus avec lui. Tranchard abaissa ses paupières sur ses beaux yeux gris et ne répondit pas tout de suite. D'âme douce, il avait l'horreur du sang versé. Ce n'était pas sans angoisse qu'il envisageait la nécessité de la violence pour l'instauration de la société qu'il rêvait. Il aurait voulu persuader même ses pires adversaires. Mais fidèle aux principes anarchistes, il répondit au bout d'un moment : « Que chacun agisse

selon sa conscience pour le bien de la Cause. »

La conversation dévia. Ils parlèrent du temps qu'il faisait, de la misère croissante du peuple. Puis ils demandèrent à dîner et, au dessert, Tranchard décida Jean à les accompagner. — Ils sortirent, et, flagellés par la pluie qui redoublait, se dirigèrent à pas rapides vers la salle où avait lieu la réunion.

C'était, dans une des rues qui escaladent la Butte, un ancien gymnase aux murs blanchis à la chaux et qu'éclairaient parcimonieusement de rares becs de gaz. Au fond, une estrade peu élevée, supportant une petite table derrière laquelle se plaçait les orateurs. Nul ornement : ni drapeaux, ni bustes, ni tableaux, rien qu'une grande pancarte portant cette inscription en lettres rouges : *Apprends à vouloir — Fais ce que tu veux*. Des bancs, sans dossier, s'alignaient, les uns derrière les autres, depuis la porte jusqu'à l'estrade. A l'entrée, un compagnon tendait aux arrivants une assiette où tintaient des gros sous, menuaille destinée à couvrir les frais de location et, s'il y avait de l'excédent, à la propagande. Les trois amis pénétrèrent dans la salle et cherchèrent une place où s'asseoir. L'assistance était assez nombreuse : deux cents personnes environ.

Un mélange de tous les âges et de toutes les professions : des employés de commerce, des étudiants en chapeau haute forme et redingote, des ouvriers en cote bleue, des bohèmes aux loques sordides, les rédacteurs des journaux du parti : *l'Homme libre, le Tire-Pied, l'Aube nouvelle*; plusieurs femmes, les unes vêtues avec une certaine élégance, les autres dépenaillées. Il y avait aussi çà et là quelques individus louches, familiers de la police, déguisés en travailleurs, qui se faisaient remarquer par la violence de leurs discours. Puis des camelots envoyés par une revue où des fils de banquiers se donnaient le genre de préconiser l'Anarchie, et qui se démenaient pour recueillir des abonnements. Mais l'expression prédominante des visages était d'intelligence ardente, avec cet air de sérénité que donne la conviction d'être dans le vrai. Pourtant aucune apparence de fanatisme; à peine, chez de rares individus, une flamme vive dans les yeux et une sorte de concentration, un sérieux qui leur ridait le front et leur contractait les lèvres. Quant aux autres, gais comme des enfants, ils échangeaient des plaisanteries, des interpellations goguenardes. La bonne entente qui semblait régner entre tous confirmait l'annonce de la réunion : soirée familiale. Un groupe de

jeunes gens, mis avec élégance, restait debout près de la porte. Ils paraissaient être venus là en observateurs et ils échangeaient des remarques à voix basse.

Une fois assis, Breigé et Tranchard se mirent à distribuer des poignées de main à leurs voisins; ils connaissaient tout le monde et tout le monde leur parlait amicalement. Jean, les bras croisés sur la poitrine, attendait, en se demandant s'il parviendrait chez ceux-ci à faire acclamer sa dictature, quand la séance s'ouvrit.

Comme il n'entrait plus personne, le promoteur de la réunion ferma la porte, vint jusqu'au pied de l'estrade, et dit paisiblement : « Si l'on commençait? Quelqu'un a-t-il du nouveau à nous apprendre? »

Un homme d'une trentaine d'années, maigre, portant toute sa barbe, se leva du premier banc et annonça : « J'ai été au Palais pour le jugement de nos camarades Veillère, Dare et Lecand. J'ai sténographié les débats. — Si vous le désirez, je puis vous lire mon travail. »

De toutes parts, on acquiesça. L'homme monta sur l'estrade, se plaça debout derrière la table et, sans qu'on eût nommé ni bureau, ni président, ni secrétaire, lut son compte rendu. Il prit

d'abord un ton très simple, n'accentuant pas ses phrases, comme absent de ce qu'il disait. On l'écoutait dans le plus grand silence. — Mais quand vint le récit des tortures infligées aux condamnés, sa voix trembla, se passionna, et ce fut avec âpreté qu'il détacha les mots de la déclaration jetée à la face des juges par Lecand : « Vous aller nous envoyer au bagne sans nous entendre; que cette iniquité retombe sur votre tête.... Si vous croyez avoir terrorisé l'Anarchie par les mauvais traitements que vos bourreaux nous ont fait subir et par notre condamnation, vous vous trompez fort. Plus l'Idée comptera de martyrs, plus elle grandira, et plus tôt arrivera le triomphe de la Justice.... non pas la vôtre, mais celle qui vit dans le cœur des hommes libres et qui en sortira pour vous rejeter au néant. — Nous serons vengés. »

L'assistance houla. Ce n'était pas la coutume d'applaudir ; aussi la plupart se contentèrent-ils d'approuver Lecand en termes enthousiastes. Une femme pleurait : la maîtresse de Dare. D'autres l'embrassèrent, lui prodiguèrent les encouragements. — Elles lui représentaient qu'il ne fallait pas se désoler ; que Dare s'échapperait du bagne, et qu'en tout cas son attitude devant les

juges devait inspirer de la fierté à sa compagne. Mais la femme pleurait toujours et répétait : « C'était un si bon gars!... Pourquoi Lecand l'a-t-il entraîné? » Alors on ne lui dit plus rien.

Le lecteur descendit de l'estrade sans ajouter aucun commentaire à son procès-verbal. Un homme grisonnant, vêtu de noir, lui succéda. Sa face complètement rasée, ses cheveux plats, l'onction de sa parole, son habitude de joindre les mains à la fin de ses phrases, révélaient une origine cléricale. C'était, en effet, un prêtre défroqué.

Il commença par louer l'énergie des condamnés; il les donna en exemple et espéra que leur martyre porterait ses fruits. Puis, par une transition habile, il évoqua la société future que leurs souffrances préparait. Sa voix prit des intonations de plain-chant; les bras ouverts, les yeux perdus vers un mirage, il peignit l'Éden communiste.

« Que ce sera beau! s'écria-t-il en terminant, tous s'aimeront, s'entr'aideront, partageront les biens de la terre. L'égoïsme, l'avarice, l'envie n'existeront plus. La douce lumière de la Justice règnera sur le monde rénové puisque nul ne songera plus à faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit à lui-même. »

On l'avait écouté avec ferveur. Si quelques-uns, d'esprit positif, critiquaient l'envolée excessive de ses espoirs, le plus grand nombre frémissait d'allégresse, voyait se lever l'âge d'or qu'on venait de lui décrire et, oubliant la salle pauvre, les persécutions, les cruautés de la vie quotidienne, souriait à l'avenir, appelait la Révolution, déesse dont l'avènement prochain devait supprimer toutes les injustices.

Un troisième orateur, un étudiant, demanda qu'on ne perdît point de vue les nécessités de l'action pratique.

« Beaucoup, dit-il, semblent se figurer que la Révolution descendra du ciel menant la Justice par la main. Ils vivent dans leur rêve; et ce n'est pas ainsi qu'on peut espérer faire de la bonne besogne. Méfions-nous des entités. La Révolution éclatera le jour où il y aura suffisamment d'hommes sachant bien ce qu'ils veulent pour substituer un nouveau régime économique au régime capitaliste. La lutte durera sans doute fort longtemps, avec des intervalles d'accalmie. Si nous remportons des victoires, nous subirons aussi des défaites. Il ne faut donc pas nous bercer d'illusions ni nous endormir au ronronnement de périodes sonores... »

Quelqu'un l'interrompit : « La Révolution est commencée. Regardez autour de vous : par ses livres, par ses journaux, par sa pourriture, par le scepticisme de sa jeunesse, la Bourgeoisie se détruit elle-même tous les jours.

— C'est vrai ! c'est vrai ! cria-t-on de divers côtés.

— Je suis de votre avis, reprit l'étudiant. Cependant ce n'est pas une raison pour rester inertes. Je voudrais qu'on ergotât moins sur les principes et qu'on agit davantage. Pourquoi nos camarades ouvriers n'entrent-ils pas dans les syndicats ? Ils pourraient y ruiner l'influence des politiciens, préparer la grève générale qui est notre meilleure arme. »

Une discussion assez confuse, mais où chacun prenait soin de ne pas interrompre ses interlocuteurs, s'engagea. Quelques-uns, pourtant, répu gnant à la réalité, ne disaient rien, poursuivaient, les yeux en dedans, le songe de beauté qu'ils cultivaient au fond de leur âme. — Tout à coup, un garçon d'une quinzaine d'années sauta debout sur son banc et cria : « Si l'on chantait ?... Chantons-nous ?... »

— Oui ! oui ! chantons.... » répondirent d'autres.

Alors les mains levées, la face transfigurée d'orgueil, il lança, sur un rythme grave de cantique, ce vers :

Nous sommes les briseurs d'images!

Une centaine de voix reprirent en chœur avec une sorte d'exaltation guerrière :

Nous sommes les briseurs d'images!

Les couplets se succédèrent. Une telle flamme de conviction les imprégnait que l'assistance entière, peu à peu entraînée, se mit à les clamer, et quand l'adolescent proféra les derniers vers :

Les rois sont morts, les dieux aussi,
Demain nous vivrons sans souci,
Sans foi, ni loi, ni esclavage....

Tous affirmèrent pleins d'enthousiasme :

Nous sommes les briseurs d'images!

Seuls, Julien Breige et Jean étaient restés impassibles. Depuis que le premier orateur avait lu sa relation du procès de Dare, Lecand et Veillère, Breige n'avait pas ouvert la bouche. La tête basse, le sourcil froncé, les poings fermés sur ses genoux, il semblait prêter l'oreille aux chuchotements de voix intérieures. Pour Jean, il s'ennuyait : « Voilà donc, pensa-t-il, ces terribles anarchistes, ces

malfaiteurs, ces bêtes féroces dont les journaux font des portraits si effroyables?... Des écouteurs d'homélies, des braillards incapables de cogner! »

C'est ainsi qu'il les jugea. Et quand il entendit Tranchard chanter avec les autres, il haussa violemment les épaules. — A ce moment, Breige le toucha du doigt et lui dit : « Viens, sortons... J'ai à te parler. »

Jean se leva et le suivit. Comme ils ouvraient la porte, un des jeunes gens bien mis disait : « Ce sont des chrétiens sans le savoir. Ils ont pour Trinité la devise républicaine qu'ils prennent au sérieux : Liberté, Égalité, Fraternité, contenues dans la Justice.

— Ce ne sont peut-être pas des chrétiens, dit son voisin, mais ce sont certainement des idéalistes forcenés.

— Dans tous les cas, conclut un troisième, ils peuvent rendre des services. En s'y prenant adroitement, on en ferait des instruments très utiles. »

Tous approuvèrent en ricanant.

Dehors il ne pleuvait plus; le brouillard était moins épais. Une pâle lune brouillée glissa quelques rayons entre les interstices des nuages.

Breige prit le bras de Jean et lui dit : « J'ai vu

.....

tout de suite que tu étais un homme résolu. Comme moi, tu penses que ce n'est pas la peine de se dire révolté si l'on se contente de déclamer contre la société ou de chanter des cantiques... Eh bien! si tu veux, nous allons faire quelque chose, — quelque chose de grand; de juste et de beau. »

Jean tressaillit. Enfin il trouvait donc un être doué d'énergie après tous ces faiseurs de discours. Il allait exposer ses plans, mais Breige ne lui en laissa pas le loisir. « Voilà trois mois que j'y pense, reprit-il, cela m'obsède, m'étouffe, cela me coupe l'appétit; la nuit je ne dors plus et j'entends comme une voix qui me répète : Marche donc, lâche! Quand j'ai appris le martyre des camarades, je me suis décidé : maintenant j'irai jusqu'au bout tout seul ou avec toi. » Tout en parlant, il remuait les bras par saccades. Ses lèvres tremblaient, et des mouvements nerveux lui déformaient le visage cependant que ses yeux demeuraient fixes comme s'il voyait devant lui quelque objet magnifique et terrible à la fois.

« Que ferons-nous? demanda Jean.

— Je suis mécanicien et j'ai lu des livres de chimie. Je fabriquerai une bombe pour venger les *copains*.

— Comment cela ?

— Je porterai ma bombe chez le procureur qui a requis contre eux. Il sautera ; les juges seront terrifiés, et peut-être qu'alors le peuple se soulèvera.

— C'est une idée !... Mais en quoi puis-je t'être utile ?

— Tu m'aideras à charger la bombe. C'est une opération assez délicate et il est bon d'être deux pour la pratiquer. »

Jean lui frappa dans la main. La perspective d'épouvanter les bourgeois le ravissait d'aise.

« C'est entendu, s'écria-t-il, seulement, il faut faire deux bombes. Tu comprends bien que je ne te laisserai pas agir tout seul. Moi aussi, je veux me venger...

— Et de qui ?

— De tout le monde !... Tant pis, j'ai trop souffert dans cette ville de malheur... Il me faut écrabouiller quelqu'un, n'importe qui.

— Soit, nous fabriquerons deux bombes. Puisque tu n'as pas de préférence, tu porteras la tienne au commissariat où l'on a torturé nos amis.

Séduit par cette nouvelle manière de combattre la caste haïe, Jean fit table rase de ses ambitions.

Plus impulsif que jamais, il savoura, en imagination, le massacre qu'il méditait et il se satisfit d'être, faute de mieux, un justicier. Sans plus s'inquiéter de Tranchard, il accompagna le mécanicien chez lui.

Dès le lendemain matin ils se mirent à l'œuvre. S'étant procurés les ingrédients nécessaires, ils procédèrent à la confection de l'explosif choisi par Breige. Comme celui-ci en avait prévenu Jean, c'était un travail difficile, qui demandait du temps. Pendant près d'un mois ils s'y adonnèrent, ne sortant pas, se nourrissant de pain, buvant de l'eau, dormant à peine, se confirmant dans leur projet par des propos exaltés qui leur donnaient la certitude inébranlable d'agir pour le mieux. A force de patience ils réussirent enfin. Ils façonnèrent alors les récipients métalliques qui devaient contenir l'explosif. Jean manquait d'expérience et il était fort maladroit, mais guidé par Breige et, d'ailleurs, plein de bonne volonté, il se tirait tout de même d'affaire.

Enfin tout fut prêt. Mêlant de la mitraille à la poudre, ils étaient en train de charger les bombes, quand ils entendirent frapper à la porte. Breige ne voulait pas ouvrir : ils demeurèrent

immobiles et silencieux. A plusieurs reprises on réitéra, on ébranla la serrure. Impatienté, Breige vint à la porte et demanda : « Qui est là ? »

— C'est moi, Tranchard. »

Reconnaissant la voix de son ami, le mécanicien entre-bâilla le battant.

« Est-ce que Jean n'est pas chez toi ? demanda Tranchard.

— Si, mais il est occupé... N'entre pas.

— Pourquoi donc ?... J'étais en peine de lui... puis j'ai pensé qu'il devait être ici. »

Ce disant, il passa devant Breige, entra dans la chambre et vit Jean qui maniait sa bombe. Tout de suite il comprit.

« Ah ! s'exclama-t-il, vous voulez ?... »

— Oui, dit Breige, et tu sais, n'essaye pas de nous faire changer d'idée, tu perdrais ton temps. »

Tranchard hocha la tête, hésita quelques instants, puis s'assit sur une chaise.

« Chacun, dit-il, est libre de combattre pour le triomphe de la cause comme il l'entend. Toi, Breige, je comprends que tu te sois décidé à employer ce moyen désespéré : c'est dans ton caractère... Cependant laisse-moi te dire que ton acte restera parfaitement inutile... »

— Inutile ! s'écria Breige en colère, c'est toi qui dis qu'il est inutile de venger les camarades ?

— Non seulement c'est inutile, mais encore cela doit nuire à « la Cause ». Comprends-moi bien : tu vas tuer un ou plusieurs individus qui, s'ils sont nos ennemis, ne peuvent pourtant point être rendus responsables de leur hostilité à notre égard puisque le milieu qui les forma la leur impose. Le fait de jeter ta bombe provoquera une panique dans la bourgeoisie et autorisera toutes les répressions. Puis d'autres individus remplaceront, dans leur fonction, ceux que tu auras supprimés, et le seul résultat obtenu sera d'attirer la persécution sur tes amis et d'entraver la propagande.

— Tu as peur pour ta peau ? »

Tranchard eut un geste de dédain : « Tu tâches de m'irriter, tu n'y réussiras pas... Tu sais très bien que, s'il le fallait, je donnerais, sans hésitation, ma vie pour « l'Idée ». Mais encore un coup, crois-moi, les actes de violence individuels ne peuvent rien changer, en ce moment, à l'état de choses où nous vivons. Réfléchis...

— Non, cria Breige, je ne réfléchirai pas. Je me fiche de toutes les théories. Ce sont les bavards comme toi qui empêchent « l'Idée » de progresser.

Je veux en finir, venger les camarades, et personne ne me retiendra. »

Tranchard soupira : « Je ne te dirai plus rien sur ce point, répondit-il ; si tu as résolu de te suicider en faisant le mal, je te connais, je sais que je ne parviendrai pas à t'en dissuader... Je t'ai dit ce que j'ai jugé de mon devoir de te dire. C'est maintenant affaire entre toi et ta conscience.

— J'ai raison !

— Brisons là... Mais ce que je n'admets pas, c'est que tu entraînes cet enfant, ce sauvage qui n'a jamais raisonné, cet inconscient, dans ta catastrophe... Voyons, Jean, continua-t-il, tourné vers le jeune homme, en jetant cette bombe tu n'obéis à aucune conviction, à aucun déni de justice, puisque tu m'as souvent déclaré que l'idée anarchiste ne te convenait pas. Dès lors pourquoi cet acte insensé ?

— Je veux tuer ! » cria Jean farouchement.

Il dit et il brandit sa bombe. Or voici qu'elle lui glisse des mains et qu'elle tombe sur le carreau. Une explosion formidable retentit ; les meubles sont réduits en miettes, les portes et les fenêtres volent en éclat ; les murs se fendent. Breige et Tranchard sont tués net. Jean, criblé de blessures, perdant son sang à flots, tombe sur

leurs corps hachés par la mitraille. Un cri de douleur se fait entendre sur le palier. Jacques apparaît dans l'encadrement de la porte arrachée, regarde son frère et murmure : « Le meurtre s'est retourné contre celui qui appelait le meurtre sur autrui... »

CHAPITRE VII

M. Abscons Lunaire, poète hermétique, se tenait debout, adossé à la cheminée sans feu de son salon, et pour l'édification de ses disciples, tassés autour de lui sur des tabourets bas, bourdonnait dans le vide en soufflant de régulières bouffées de tabac. Enveloppé d'une vapeur bleuâtre, les yeux fixés sur le fourneau de sa pipe, comme s'il espérait y découvrir la lumière incréée du Thabor, il émettait, à lèvres mi-closes, touchant sa découverte : la fusion de la musique avec la littérature, quelques-unes de ces phrases par où se fonda sa réputation d'assembleur de nuages esthétiques. Parfois il s'interrompait, retirait sa pipe de sa bouche, et, promenant un regard terne sur l'assistance, demandait qu'on lui soumit des objections. Mais nul n'élevait la voix. Les disciples

restaient immobiles et muets, comme congelés en une admiration que ne pouvait fondre la vivante nuit d'été entrant par la fenêtre ouverte.

M. Abscons Lunaire entama sa péroraison : « Considérez, notre investigation aboutit : un échange peut ou plutôt il doit survenir, en retour du triomphal appoint, le verbe que coûte ou plaintivement à un moment même bref accepte l'instrumentation, afin de ne demeurer les forces de la vie aveugles à leur splendeur, latentes ou sans issue. Je réclame la restitution, au silence impartial, pour que l'esprit essaye de se rapatrier, de tout, — chocs, glissements, les trajectoires illimitées et sûres, tel état opulent aussitôt évasif, une inaptitude délicate à finir, ce raccourci, ce trait, — l'appareil, moins le tumulte des sonorités transfusibles, encore, en du songe. »

Ayant dit, il avala un grand verre d'eau, soupira profondément et demanda qu'on le laissât en tête à tête avec son génie. — Offrant la mine confite de dévots qui viennent de recevoir l'eucharistie, les disciples se levèrent et défilèrent sans parler. Plusieurs tentaient de baiser la main du maître, mais il s'y refusait avec douceur. Jacques, amené là par M. Vague, se sentait pris de migraine, dérouté à ce point qu'il oublia de

saluer en se retirant. M. Lunaire ne s'aperçut point de ce manquement aux convenances : les yeux fermés, les bras ballants, la tête inclinée sur la poitrine, il rêvait.

Dehors, sur le boulevard presque désert, Jacques savoura la beauté de la nuit fourmillante d'étoiles. Les platanes de l'avenue murmuraient, les rumeurs de la ville s'éteignaient ; on entendait chanter une fontaine dans l'ombre. Les disciples s'éloignaient en groupe serré ; ils échangeaient des commentaires sur l'enseignement qu'ils avaient reçu ce soir-là. Chacun s'efforçait de donner aux autres une opinion sublime de son intelligence. Il pleuvait des aphorismes et des maximes. Jacques écoutait. Enfin, le plus dogmatique résuma l'enthousiasme général en ces termes : « Abscons Lunaire intensifie la métempsychose, essentielle en lui, de Hugo, de Wagner et de Kant. »

Sur cette déclaration, il salua ses coreligionnaires et prit une rue transversale. Dès qu'il fut loin, son ami intime, un maigre jeune homme qui se donnait un air de hauteur, mal d'accord avec sa mâchoire prognathe, ses dents gâtées, son œil faux et son front déprimé, dit tranquillement : « Ce pauvre Foirolle baisse. Avez-vous lu

sés derniers vers? Quelle ordure!... On dit qu'il est entretenu par sa concierge. »

Tout le monde rit. Puis quelqu'un fit remarquer que cette portière sentimentale devrait bien acheter des bottines neuves à Foirolle, vu que les siennes étaient fort éculées.

« C'est à force de courir les éditeurs qui refusent, du reste, énergiquement, le manuscrit de son prochain volume », expliqua l'ami. Et, comme il était arrivé devant sa maison, il serra quelques mains, multiplia les signes de tête protecteurs et sonna.

La porte à peine refermée sur lui, un rousseau qui louchait des deux yeux déclara : « C'est singulier, de Groinviaire pue plus que jamais. »

Un petit juif au nez cassé répondit : « Son ambassadeur lui a communiqué la syphilis qui le ronge depuis vingt ans. »

La conversation continua sur ce ton. Mains confrères absents furent passés en revue, noircis avec dextérité. Les commérages les plus abjects, les calomnies les plus fangeuses ruisselèrent. Ce fut un fleuve d'immondices où l'on noya quiconque. Le contraste entre les discours à prétentions philosophiques qui avaient précédé et ce débordement d'ordures était si atroce que Jacques en

frémit de dégoût. Il s'arrêta net, serra le bras de M. Vague et dit : « Allons-nous-en, ou je vais vomir. »

M. Vague ayant acquiescé, ils se laissèrent distancer. — Quand ils furent seuls, Jacques s'assit sur un banc et demanda : « Mais qui sont donc ces gens-là ! »

— Hé ! hé ! répondit M. Vague, tu as voulu voir des poètes, — ce sont des poètes. Si l'on s'en rapporte à leurs écrits, ce sont même des anges épris d'azur et que la réalité blesse étrangement. »

Jacques secoua la tête : « Chez ce Lunaire, reprit-il, je me suis cru au fond d'un bois en décembre, quand la neige couvre le sol et quand il gèle si fort que le cœur se contracte... J'ai vu des hiboux fixer leurs yeux jaunes sur un grand-duc qui marmottait des choses incompréhensibles et dont les grommellements retombaient en givre autour de lui... Ici, je viens de voir des pourceaux fouiller du groin les détritüs d'une cuisine malpropre. »

M. Vague fit claquer ses doigts, éclata de rire, pirouetta : « Bonsoir ! » dit-il. Et il disparut sous les arbres. — Jacques fit d'abord mine de le suivre. Mais il se rassit aussitôt, se rappelant que M. Vague réprouvait toute insistance pour l'ac-

compagner, lorsqu'il jugeait à propos de rentrer dans son ombre originelle.

Le jeune homme, immobile sur son banc, se mit à réfléchir à l'existence singulière qu'il vivait depuis que le petit vieillard s'était fait son guide. C'étaient de longues promenades taciturnes le long de la Seine, depuis l'heure où s'allument les étoiles jusqu'à l'aube. M. Vague trottait un peu en avant de lui, s'arrêtait parfois, brusquement, se retournait, et, le doigt tendu, lui désignait quelque reflet d'astre, ou quelque flamboiement bleuâtre ou quelque coulée d'or qui frissonnait sur les vagues et les remous du fleuve. Puis il reprenait sa course sans parler; et Jacques ne pouvait pas faire autrement que de le suivre. Le jour venu, M. Vague le reconduisait à la porte de son hôtel et le quittait après un salut bref. Jacques se couchait, dormait jusqu'au soir, ou bien, roulé dans ses draps, rêvait, les yeux fixés au plafond, à la campagne perdue.

Il revoyait alors dans leurs moindres détails, certains retraits favoris où il avait senti son âme se disperser parmi les choses, se dissoudre en une atmosphère de silence et de parfums agrestes. Un coin de bois, surtout, revenait sans cesse : une pente moussue, peuplée de chênes et de roses

sauvages, se reflétait dans l'eau calme d'un étang. C'est là qu'à Jacques avait passé bien des heures sans penser, sans bouger. Attentif aux mouvements des feuillages et des fleurs, au clapotis engourdissant de l'onde, il revenait à la vie instinctive et s'identifiait avec les arbres, les buissons de roses et la mousse sur laquelle il reposait. Ces souvenirs lui valaient de poignants regrets, au point que, quand il reprenait conscience de la réalité présente, il sanglotait éperdument et se demandait, pour la centième fois, ce qu'il était venu faire en ce Paris dont le tumulte farouche et les joies frelatées l'épouvantaient. Il eût volontiers regagné le domaine, mais chaque fois qu'il s'était dirigé vers la gare, son affection pour ses frères l'avait ramené dans la fournaise. Il n'osait pas les abandonner, car il pressentait qu'un moment viendrait où l'un et l'autre auraient besoin de lui. Alors, résigné, subissant l'autorité de M. Vague sans la discuter, il vécut dans la stupeur, suivant le vieillard partout où il plaisait à celui-ci de le mener. Il lui soumit pourtant son désir de voir des poètes : M. Vague le conduisit chez Abscons Lunaire où il avait manqué de se pétrifier...

Ce rappel du rite baroque auquel il venait

d'échapper mit Jacques debout. Il craignit de revoir les disciples; il entendit leurs discours gargouiller dans sa mémoire. — Il se leva, regagna sa chambre tout d'une traite, se jeta sur son lit et s'endormit...

Il fit un rêve...

Au sommet d'une montagne escarpée que ceignent, à mi-hauteur, des forêts de palmiers, s'étend un plateau couvert de fleurs rouges, de grandes herbes et d'arbustes épineux. Un figuier gigantesque, dont la frondaison s'épanouit à perte de vue, l'ombrage. Le jour va paraître; l'air est humide et frais, les étoiles s'éteignent; une lueur pâle grandit à l'orient. Contre le tronc du figuier trois hommes se tiennent assis qui surveillent un autel de pierres frustes sur lequel brûle une haute flamme bleue. Deux de ces hommes sont âgés; ils se drapent dans des manteaux blancs. L'un, chauve et glabre, psalmodie des versets dont Jacques ne saisit que les derniers mots qui reviennent, en refrain, à des intervalles réguliers : « Sors de l'abîme, Indra, père des êtres et des choses, sors de l'abîme, et que la flamme du *sôma* se confonde avec tes feux éternels. »

L'autre, centenaire à la barbe neigeuse, aux yeux fixes où veille une pensée immuable, verse

d'une gourde d'osier, ornée d'arabesques multicolores, une liqueur dorée sur la flamme qui pétille, s'élève et vient lécher les feuilles du figuier. — Le troisième, c'est lui : Jacques dit l'Oison. Plein d'une tendresse filiale, il contemple les deux vieillards ; il se trouve heureux ; il respire à l'aise, un sang joyeux chante dans ses veines, et il se sent l'âme lumineuse et tranquille, pareille à une prairie de mai.

Le jour augmente, l'orient saigne de l'or, le feuillage du figuier s'agite au vent du matin et murmure tout bas. Alors le récitant s'interrompt, se tourne vers Jacques et lui dit, d'une voix sans timbre : « Il faut partir, ô Déva, il faut descendre les âges, aller chez les hommes, apprendre la vie et souffrir pour mériter de te fondre, un jour, dans la splendeur d'Indra.

— Oh ! non, s'écrie Jacques, l'heure n'est pas venue ; laissez-moi m'imprégner encore de la lumière primordiale. J'ai peur de ceux qui s'agitent dans l'argile, au pied de la montagne... J'ai peur d'affronter les formes transitoires de l'Être...

— Il le faut, répond le vieillard ; tu dois connaître l'illusion décevante, traverser le tourbillon des apparences pour renaître dieu... Va, mon fils, va subir l'épreuve de la terre. »

Et voici que la montagne recule et s'efface vers l'orient embrasé, au son d'une musique aérienne dont les accords caressants ondulent, dans l'atmosphère radieuse, comme un vol de colombes.

Jacques se réveille en sursaut, de grosses larmes ruissellent sur ses joues. Il saute du lit, saisit sa guitare et cherche à retrouver la mélodie qu'il vient d'entendre. Le soleil levant glisse ses rayons dans la chambre, l'emplit d'une radieuse poussière d'étincelles qui nimbe de magnificence le poète en travail.

A ce moment on frappe à la porte. Jacques pose sa guitare sur la table et prie qu'on entre.

Ce fut un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu pauvrement, qui ouvrit la porte. Sous un feutre informe, ses cheveux bruns frisaient autour de sa figure maigriote. Ses yeux bleu sombre s'illuminaient de gaieté. Un sourire fleurissait sur sa bouche aux lèvres un peu fortes. Sa physionomie révélait l'insouciance, l'acceptation, non sans une pointe d'ironie, de la vie quotidienne. Il tenait à la main une touffe d'œillets blancs dont l'odeur pénétrante embauma la chambre. — Jacques se sentit prévenu en sa faveur, mais, trop timide pour parler le premier, il se contenta de l'interroger du regard.

« Je suis votre voisin, dit l'autre, ma chambre est contiguë à la vôtre; et bien souvent, appliquant mon oreille à la cloison en papier mâché qui nous sépare, j'ai passé des heures à vous écouter lorsque vous chantez en vous accompagnant de la guitare. Vous m'avez fait tant de plaisir, tout à l'heure encore, que j'ai voulu vous remercier... Mais peut-être suis-je indiscret? »

— Non, non, répondit Jacques, c'est plutôt moi qui vous devrais des excuses, car j'ai dû parfois vous empêcher de dormir. »

Et, mis en confiance par cette sympathie qu'il devinait sincère, il convia l'inconnu à s'asseoir.

« Je crois que nous nous entendrons, reprit celui-ci en rapprochant sa chaise de celle de Jacques. Vous êtes un de ces êtres aussi peu faits pour prospérer dans cette ville effroyable qu'une touffe de giroflées pour fleurir sur la chaudière d'une machine à vapeur. »

Jacques rit de la comparaison, et reconnut qu'en effet Paris ne convenait guère à sa tournure d'esprit. « J'ai peur d'y périr d'ennui et de nostalgie si j'y reste trop longtemps, ajouta-t-il.

— Oh! oh! dit l'autre, on ne meurt pas si vite... Bien des choses aident à supporter Paris : le marché aux fleurs où je viens d'acheter ces œillets,

les arbres des squares et des jardins, certains parterres... Et puis les vers jaillissent du pavé au moment où l'on s'y attend le moins... L'essentiel, c'est de ne pas se croire malheureux.

— Vous habitez, sans doute, Paris depuis plus longtemps que moi, répondit Jacques, vous êtes résigné.

— Résigné? Ce n'est pas cela du tout? J'ai acquis la certitude que les esprits indûment qualifiés de positifs établissaient à tort une démarcation entre cette chimère qu'ils appellent la réalité et cette autre chimère qu'ils appellent le songe. La réalité!... Qui serait assez présomptueux pour établir qu'elle commence *ici* et qu'elle finit *là*. A mon avis, tout est réel : le parfum de ces œillets et aussi les tulipes noires givrées de lune dont j'ai rêvé la nuit dernière. C'est pourquoi je vis heureux.

— Je pense quelquefois comme vous, murmura Jacques, mais, alors, qu'est-ce que la vie?

— Un sommeil, rien de plus et — rien de moins. Les uns ont le sommeil agité, pénible; ils rêvent d'honneurs, d'écus, de mangeaille; leurs songes les fatiguent horriblement. Les autres rêvent d'harmonie, de justice, de beauté, de rythmes impeccables : ils dorment bien.

— Soit, dit Jacques, mais le réveil ?

— Vous voulez dire la mort ? Écoutez donc : je crois que la mort n'existe pas. Nous passons d'un songe à un autre, voilà tout. Aujourd'hui nous sommes, ou nous croyons être, « l'humanité » ; demain nous serons, ou nous croirons être, autre chose... des arbres, peut-être : des peupliers frémissant à la brise ou des sapins qui chantent comme des lyres. Ou bien, quoi encore : des elfes, des salamandres, des ondins... que sais-je ?

« Tenez, notre hôte, si âpre à nous réclamer, tous les dimanches, le prix des taudis où il nous loge, il dut être jadis, un kobold, vu son amour du métal, et il deviendra, sans doute, une sangsue. »

Il y eut un silence. L'inconnu respirait voluptueusement l'odeur de ses œillets, et Jacques le regardait avec plaisir tant il semblait inoffensif et bienveillant.

« Comment vous appelez-vous ? » demanda-t-il.

— Héliante. Un beau nom, n'est-ce pas ?

— Un nom couleur du soleil, dit Jacques, un nom qui rayonne et qui m'évoque l'été.

— Le vôtre n'est pas mal non plus ; je l'ai lu

sur le registre de l'hôtel. Bois-Ardent : c'est le bûcher de santal et d'aloès d'où le phénix, rajeuni, s'envole vers l'aurore.

— Le soleil ! Le soleil ! reprit Jacques, je voudrais tant vivre au soleil, avoir un soleil dans l'âme... Maintenant, c'est la nuit, la seule nuit où rôdent des Vagues !

— Ah ! c'est vrai, vous avez subi M. Vague. Hier encore. Vous avez eu bien froid à son contact, n'est-il pas vrai, cher ami ? — Mais rassurez-vous, il ne reviendra pas. Comme il me hait et m'évite et que je ne vous quitterai plus, rien à craindre désormais.

— Oh ! oui, restez près de moi tout le temps. Il m'épouvante, ce vieillard qui m'entraînait le long de l'eau nocturne.

— Il aurait fini par vous pousser dans la Seine, sans doute, et vous vous seriez noyé laidement.

— Oui, mais cela n'arrivera pas, s'écria Jacques tout joyeux, puisque nous voici inséparables.

— Inséparables, confirma Héliante. Pour sceller notre pacte, allons déjeuner. »

Ils descendirent. A la crémèrie, tandis qu'ils absorbaient, sans y prêter d'attention, des petits pains rances et du lait frelaté, Héliante reprit la parole : « J'ai coutume, dit-il, de dîner en un

.....

endroit où se rassemblent quantité de gens qui traitent la réalité selon les principes que je viens de t'exposer. Les faux sages, qui déterminent l'opinion commune sur leur compte, les tiennent pour des fous parce qu'ils n'ont cure ni de notoriété, ni de profits matériels. Certains les considèrent comme des envieux, parce que, à l'occasion, ils traitent de saltimbanques ceux qui mettent l'art et la philosophie au service d'intérêts mercantiles. Mais ces glorieux rêveurs se gaussent des sophistes. Les uns trouvent des vers admirables, qu'ils récitent volontiers mais qu'ils oublient, la plupart du temps, de faire imprimer. D'autres formulent des métaphysiques extraordinaires. D'autres encore, des systèmes sociaux qui, s'ils étaient appliqués, procureraient aux hommes un songe de vivre tout à fait merveilleux. Autour d'eux, babille, chante, s'agite une tribu de nomades à l'esprit bariolé que les Positifs dénoncent comme « de singuliers oiseaux ». Ces affranchis des conventions sociales te seront bons à fréquenter avant que tu retournes à la campagne pour y voir se lever *vraiment* le soleil !

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sauras plus tard... En attendant, allons nous promener. »

Tout le jour, ils battirent les rues de Paris. Héliante faisait remarquer à Jacques les stigmates imprimés sur la physionomie des passants par l'amour du lucre et l'habitude du mensonge. Devant tel banquier proéminent qui digérait sur son balcon, ils s'esclaffèrent. Devant la voiture découverte où l'on charriait un individu sanglé, diagonalement, de soie rouge et surnommé : « le chef de l'État », ils feignirent de se mettre à plat ventre. Au Sacré-Cœur, où ils montèrent ensuite, ils déconcertèrent, par leurs grimaces, le prédicateur qui exhortait les fidèles à l'adoration alternative du ventricule gauche et du ventricule droit du cœur de Jésus-Christ. Ils achetèrent, dans un bazar à treize sous, un sabre de bois, l'enveloppèrent de papier doré, puis l'envoyèrent, par colis postal, au général gouverneur de Paris.

Pour ces diverses facéties, Jacques imitait docilement Héliante sans chercher à deviner le sens qu'y attachait son ami. Mais le soir venu, comme ils se dirigeaient vers le dîner, il lui demanda quelques éclaircissements.

« Par indifférence, par mollesse ou par bêtise, répondit Héliante, la plupart des hommes supportent que les personnages dont nous venons de nous moquer leur soutirent les fruits de leur

labeur, sous prétexte de les enrichir, de les gouverner, de les améliorer ou de les défendre. Ils arriveraient bientôt à un état de parfaite hébétude si nous ne prenions soin de réagir par des actes d'apparence puérile, mais qui rompent l'inertie générale. — En somme, nous créons des courants pour assainir cette eau stagnante : la société. Nos plaisanteries d'aujourd'hui sont symboliques, plus tard tu en sairas la portée.

— En tout cas, s'écria Jacques, je préfère me divertir de la sorte plutôt que d'errer dans le noir, à la suite de M. Vague. Je me sens l'âme toute neuve depuis ce matin.

— Vague, dit Héliante, Vague est l'être le plus dangereux qu'un poète puisse rencontrer en débarquant à Paris. Il souffle l'ennui, il détend les ressorts de la volonté, il enlève le goût de la lutte à ceux qui l'écoutent, il les empêche d'aimer, il les mure en eux-mêmes, il en fait des Abscons Lunaire.

— Mais qui est-ce ?

— Appelle-le, si tu veux, l'esprit de suicide.

— Oui, c'est bien cela, reprit Jacques en serrant la main d'Héliante, et toi, tu m'as délivré de lui.

— Certainement. »

Ils marchèrent quelque temps, sans parler, puis Jacques reprit : « Je voudrais te demander pourquoi tu portes des vêtements aussi... négligés. Non pas, ajouta-t-il tout de suite, craignant d'avoir blessé son ami, non pas que cela me choque, mais j'ai le pressentiment que tu adoptas cette tenue dans un but précis. Est-ce que je me trompe? »

Héliante se mit à rire : « Non, non, dit-il, tu ne te trompes pas. J'aurais pu, jadis, m'habiller de drap d'or si cela m'avait plu. Mais pour des raisons particulières, j'ai fait l'abandon de ma fortune à des gens qui en avaient plus besoin que moi. J'ai voulu être et je suis : le Pauvre. — Ne m'en demande pas davantage. »

Jacques fut intrigué; toutefois il n'osa pas insister. Il se sentait près d'Héliante dans un état de bien-être et d'alacrité qu'il acceptait sans analyse. Pour la première fois depuis son arrivée à Paris, il se trouvait l'esprit libre. Et il connaissait la volupté de vivre en communion avec une âme qui s'émouvait à l'unisson de la sienne. Aussi résolut-il de s'attacher entièrement à Héliante.

Échangeant de gais propos, ils arrivèrent à la maison où ils devaient prendre leur repas. Ils gravirent un escalier assez obscur, et au troisième étage entrèrent dans une salle garnie de petites

tables où mangeaient nombre de jeunes gens qui accueillirent Héliante avec cordialité. Celui-ci présenta Jacques comme son ami. On leur fit place, et le restaurateur, petit homme aux traits anguleux, aux yeux vifs, et dont la barbiche effilée frétillait sans cesse, leur servit lui-même un ragoût. Autour d'eux on causait beaucoup et à voix très haute. Héliante remarqua que Jacques étudiait curieusement ses voisins et se mit en devoir de le renseigner sur leur compte.

« Ce barbu, à ta gauche, dit-il, tient un théâtre des Marionnettes aux Champs-Élysées. Pour l'instruction des enfants, il donne des spectacles où Polichinelle rosse son propriétaire, les gendarmes, le commissaire, le juge, le diable, et ruine par ses lazzi quantité de principes qu'on est convenu de respecter. Ce camard, à ta droite, est un astronome de premier ordre. Ses découvertes, qui ne se comptent plus, il les consigne en des mémoires anonymes et les envoie aux savants officiels qui les publient comme étant d'eux-mêmes, ce dont Steller, — c'est ainsi qu'il s'appelle — ne s'émeut pas le moins du monde, car il est convaincu, comme d'ailleurs la plupart de ceux que tu vois ici, qu'une idée, pour se répandre, n'a pas besoin de porter l'estampille

de son auteur. Steller gagne sa vie en donnant des leçons de mathématiques... Ce petit homme au teint jaune, aux yeux bridés, là, dans le coin, est un Russe. Il a été déporté en Sibérie pour fait de propagande socialiste dans les usines de Moscou. Il s'est évadé, et après avoir traversé l'Amérique, où il organisa la dernière grève des mineurs de l'Orégon, il est allé combattre les Turcs dans les rangs des Crétois. Blessé, il est venu se guérir à Paris... On dit que le gouvernement songe à l'expulser. — Il y en a d'autres curieux à connaître. Tu les pénétreras peu à peu. Pour le moment, écoute-les causer. »

Une discussion venait de s'émeouvoir. Altaïr, occultiste, disait : « Je ne conçois l'évolution qu'équilibrée par l'involution. Toute la matière tend à s'irradier vers l'esprit. Mais seuls ses atomes les plus subtils se transforment, par l'intermédiaire du fluide astral, au point de devenir des âmes : voilà l'évolution. L'involution, c'est le mouvement inverse : l'esprit qui se fait matière; le mythe de Jésus ne signifie pas autre chose.

— Quelle absurdité, s'écria le physiologue Amel; les formes se modifient sans cesse, voilà ce que signifie le mot évolution. Quant à l'esprit

qui se fait matière, je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais trouvé sous mon microscope.

— Les formes manifestent la volonté de vivre qui est l'essence même de l'univers, affirma Brandel le métaphysicien; les formes n'existent pas effectivement. Si nous cessions de les penser, l'univers se dissiperait comme une fumée. Telle est la vérité. »

Ayant ainsi posé leur dogme, tous trois se regardèrent avec une expression d'entêtement.

Alors Kynès, philosophe cynique, demanda : « Qu'est-ce que la vérité? »

Comme les autres le regardaient sans répondre, il reprit d'une voix flûtée : « Je vous défie bien de me donner une définition de la vérité qui satisfasse tout le monde. »

Tout de suite Altaïr déclara : « La vérité c'est Dieu, synthèse des forces. »

— La vérité, dit Amel, c'est deux et deux font quatre.

— La vérité, dit Brandel, c'est l'ensemble des syllogismes par quoi s'affirme la raison pure.

— Carymary! Carymāra! » conclut Kynès.

Sur quoi toute l'assistance se mit à rire; et l'on se sépara.

« Crois-tu, dit Jacques à Héliante en sortant,

crois-tu que je puisse acquérir ici quelque certitude ?

— Étant donné ton caractère, répondit Héliante, ce n'est pas sur des raisonnements, même irréprochables, que tu pourrais fonder ta certitude. C'est *d'abord* sur l'amour. »

Ils passaient devant la porte d'une caserne. Les soldats du poste distribuaient des restants de soupe et de viande à maints faméliques dont les regards implorants et l'aspect minable émurent Jacques.

« Penses-tu, dit Héliante qui l'observait, qu'il soit normal que des hommes en soient réduits là pour se nourrir ?

— Non, répondit Jacques, je pense que tous les hommes devraient avoir la nourriture assurée. Le contraire est injuste.

— Eh bien ! voilà une certitude. Dénonce cette injustice à certains raisonneurs, ils te démontreront que c'est une résultante obligée de la concurrence vitale. Te tiendras-tu pour satisfait de cette démonstration ? Et admettras-tu, dès lors, qu'il est juste que des hommes meurent de faim ?

— Pas du tout. L'injustice persistera.

— En effet. — Maintenant, sur cette base, tu peux échafauder d'autres certitudes. Ce faisant, tu agiras selon l'amour. »

Devisant de la sorte, ils rentrèrent se coucher. Le lendemain et les jours suivants ils reprirent leurs pérégrinations à travers la ville. Chaque soir ils revenaient dîner au même endroit, et Jacques écoutait attentivement les discussions sans jamais y prendre part. Cependant, au contact des idées agitées devant lui, son intelligence mûrissait. Moins enfant, il commençait à se former une opinion sur l'existence. Il la conçut comme le champ de bataille du juste et de l'injuste. Plus sûr de soi, il jouit des mouvements de son âme généreuse, et il cessa de s'éperdre aux vagues rêveries où son être semblait parfois, naguère, se dissoudre. Mais il lui arriva de regretter le soulèvement de soi-même et les accès d'enthousiasme qui faisaient de lui une sorte de voyant hagard. Il se jugea trop rassis et s'en plaignit à Héliante.

« Tu sèmes pour tes visions futures, répondit son ami. Patience ! Attends que le *vrai soleil* se lève, et tu verras... »

Jacques accepta la prédiction. De plus en plus paisible, il dit, une autre fois, à son ami : « Je trouve que la vie est un sommeil agréable.

— Moi aussi, » répondit Héliante.

Ils vivaient ainsi, méditatifs et fraternels,

échangeant, de loin en loin, de brèves remarques, gardant le plus souvent le silence. Et Jacques se sentait l'âme pareille à un parterre de fleurs sous un ciel plein d'étoiles.

Ce fut alors que Jean vint lui emprunter cent francs. Alarmé par les phrases incohérentes que son aîné avait balbutiées, Jacques pria Héliante de l'aider à le retrouver. Ils se mirent en quête, et, grâce aux relations qu'Héliante possédait dans tous les quartiers, ils découvrirent à la longue le domicile de Julien Breige, trop tard, d'ailleurs, pour empêcher la catastrophe où Jean fut blessé.

Profitant du désarroi et de la confusion qui suivirent l'explosion de la bombe, Jacques chargea sur son dos le corps de son frère. Sa force décuplée par l'imminence du danger, il descendit quatre à quatre l'escalier, rejoignit Héliante qui l'attendait dans le corridor et qui, sans perdre de temps, courut chercher une voiture. Ils y montèrent, arrivèrent à l'hôtel, et parvinrent à porter Jean dans la chambre de Jacques sans être remarqués. Comme ils venaient d'examiner ses blessures et de s'assurer qu'elles étaient sans gravité, Jacques, regardant autour de lui, aperçut une lettre posée sur la table,

pendant son absence, par le garçon d'hôtel. Il reconnut l'écriture de Pierre, rompit le cachet et se mit à lire tout haut.

Pierre le suppliait de venir immédiatement à son aide. Il était dans un village des environs de Paris et se disait en péril... Jacques, bouleversé, ne savait que décider.

« Va le trouver, lui dit Héliante. Tu peux être tranquille sur le compte de Jean ; je le soignerai.

— Merci, répondit Jacques, j'ai confiance en toi... Mais que peut-il être arrivé à Pierre ?

— Va ! va ! ne t'attarde pas. »

Jacques l'embrassa et courut à la gare.

CHAPITRE VIII

Pierre fumait, assis sur un banc, contre le mur de l'auberge où il avait pris logement. C'était à la fin de mars. Le soleil de l'équinoxe, déjà haut dans le ciel bleu pâle, épanchait de tièdes rayons sur la campagne verdissante. Les pruniers et les abricotiers commençaient à fleurir. Des parfums de violettes et de giroflées flottaient sur les jardins. Et le printemps précoce faisait siffler les merles dans les taillis bourgeonnants.

Alangui, les membres veules, la tête lourde, le jeune homme suivait d'un œil paresseux les arabesques bleuâtres que dessinait la fumée de sa cigarette. Par instants, un sourire railleur jouait sur ses lèvres, soulignant les pensées ironiques où il se complaisait.

« Ma lettre, se disait-il, a dû bouleverser ce pauvre Jacques. Je vais le voir accourir les larmes aux yeux, décidé à tout pour me sauver... Il sera bien étonné de me trouver si paisible! Pourtant, avant-hier, lorsque je lui écrivis, j'étais bien décidé à me suicider... Bah! je lui expliquerai les choses : il comprendra, sentira ou devinera ce qu'il y a de trouble et de terrible en moi. Et, puisque la mort et la vie me semblent également désirables, il saura m'aider à prendre un parti. »

Comme il songeait de la sorte, Jacques parut au tournant du chemin qui, de l'auberge, descendait en serpentant vers la gare. Dès que le cadet aperçut Pierre, il hâta le pas et arriva bientôt auprès du banc. Pierre, sans se déranger, lui tendit la main avec nonchalance et lui dit : « Bonjour l'Oison. Comment te portes-tu? »

Jacques, interloqué, le regarda sans répondre. Évidemment il ne parvenait pas à concilier cet accueil avec les termes de la lettre qui l'avait appelé. — Enfin il se remit un peu : « C'est toi, te voilà! s'écria-t-il. Tu fumes... tu ris. Moi qui croyais de ne plus trouver ici qu'un cadavre! »

Haletant, il prit place à côté de son frère. Celui-ci, touché de cette sollicitude, l'embrassa,

puis reprit : « Eh bien ! oui, c'est ainsi. Lorsque je t'écrivis, j'étais sur le point de me passer autour du col une corde soigneusement graissée dont j'avais fait l'emplette tout exprès. Depuis j'ai réfléchi, ou, plutôt, je ne sais plus ce que je veux. Viens à mon aide ; donne-moi un conseil.

— Que tu es donc étrange, interrompit Jacques, tes yeux sont hagards, tes mains fébriles ; tu souris, mais on dirait que tu vas éclater en sanglots.

— Des rires ? Des larmes ? C'est bien cela, répondit Pierre. Et pourquoi serait-ce autrement ? Je sens mon âme tournoyer comme une toupie sous le fouet de je ne sais quel destin lugubre et facétieux à la fois. Grâce à toi, je reprendrai peut-être mon aplomb.

— A coup sûr, dit Jacques, je ferai le possible pour te secourir. Mais encore faut-il que tu m'expliques...

— C'est bien mon intention. Je vais te raconter tout ce qui m'arriva depuis notre séparation. Après tu me donneras le conseil que te dictera ta sagesse.

— Ma sagesse ! Tu te moques de moi.

— Nullement : de nous trois tu es le seul sage. — Maintenant, écoute mon histoire. »

Il jeta sa cigarette, passa son bras sous celui

de son frère et commença : « Je partis de l'hôtel où nous croupissions avec l'intention de rendre visite à ce Fétidot qui nous avait si mal reçus. Je comptais lui exposer notre ignorance des usages, nous excuser même et solliciter, au moins pour moi, un emploi qui me permettrait de vous nourrir, en attendant mieux. Craignant de ne pas être admis si je me présentais chez le sieur Considérable, je résolus de me rendre, dès le lendemain, au ministère du Commerce et d'y demander une audience. Je ne fondais pas de bien grandes espérances sur le résultat de cette démarche, mais comme je ne risquais pas grand-chose en la faisant, je voulais, à tout hasard, tenter d'émouvoir Fétidot.

« En attendant, il me prit l'envie de me distraire un peu et, pour cela, de passer la soirée dans l'un de ces halls bariolés où l'on voit des acrobates, où l'on entend de la musique stridente qui vous rabote assez agréablement les nerfs et où l'on rencontre de ces femmes peintes et parfumées dont le contact m'émeut plus que je ne pourrais te dire. Après avoir dîné dans un restaurant quelconque et flâné, pendant une heure ou deux, sur le boulevard, je gagnai donc les Folies-Bergère. — C'est là que se noua

l'aventure qui fit de moi le pantin morose dont je vais te décrire les gambades érotiques.

« Ce soir-là j'étais en proie à l'une de ces crises amoureuses qui me bouleversent trop souvent. J'avais besoin d'étreintes et de caresses. Mon cœur battait à m'étouffer; mes lèvres se gonflaient de baisers, chaque fois qu'une des créatures qui paraient autour de moi me frôlait en passant ou me fixait de ses prunelles scintillantes comme les écailles de la Chimère. J'étais si étourdi que j'avais peine à marcher. C'est pourquoi je m'assis contre une table du promenoir et je me fis apporter un bock. Les cils entre-clos, je m'attachais à suivre le va-et-vient de couleurs voyantes que formaient les robes des promeneuses sans m'occuper des visages. Cela me réussit tout d'abord : j'étais parvenu à m'évoquer une plaine de fleurs agitées par le vent lorsque, tout à coup, une femme s'arrêta devant moi, me posa les mains sur les épaules, se pencha et m'enveloppa de son parfum en disant : « Tu dors, mon petit ? Paye donc quelque chose. »

« Sursautant, je rouvris les yeux tout grands, et, tandis que l'intruse riait aux éclats de ma surprise, je l'examinai sans parler. — Fardée à l'excès, moulée dans une robe de soie pourpre

brodée d'or, elle me parut déjà mûre. Mais un charme intense émanait d'elle; une odeur fauve flottait autour de sa gorge abondante, offerte au bord du corsage largement décolleté. Ses fortes lèvres rouges se tendaient vers moi, et j'eus tout de suite la tentation d'y coller ma bouche. Je fis le geste de l'enlacer. — Elle se mit à rire et s'asseyant en face de moi : « Tiens, dit-elle, je t'ex-
« cite donc?... Pourtant voilà au moins dix fois
« que je m'arrête sans que tu aies eu l'air de
« me remarquer... Allons, payes-tu un verre? »

« Je hochai la tête, ne trouvant rien à dire, tant j'étais énervé. Elle se fit apporter une boisson glacée qu'elle avala d'un trait. Puis, se rapprochant encore, serrant sa chaise contre la mienne, elle émit un flux de phrases sans suite qui me donnèrent à penser qu'elle était ivre :
« Est-il drôle, ce môme!... Sa moustache, de la
« soie floche... Et sa peau, si fine à caresser,
« n'est-ce pas!... Tu me plais : viens nous cou-
« cher. »

« Cependant je la contemplais, et plus je la contemplais, plus il me semblait me rappeler l'avoir déjà vue ailleurs — l'avoir même embrassée. Mais ce n'était qu'une impression très confuse. Toute crispée, la face impatiente, la voix

brève, elle répéta : « Viens donc, je te dis, j'ai envie de toi. »

« Je payai, tandis qu'elle piaffait d'impatience, cramponnée à mon bras. Puis nous sortîmes... Dans la voiture qui nous emportait, je voulus lui parler, car, vraiment, jusqu'alors, j'étais resté stupide par la violence du désir qui m'entraînait vers elle. Aux premiers mots que je prononçai, elle m'interrompit : « Non ! non ! ne dis rien... « plus tard ! » Et, m'attirant sur elle, elle happa ma bouche et la garda prise dans la chaude ventouse de la sienne jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant sa porte...

« Une fois dans sa chambre à coucher, elle se déshabilla précipitamment, cassant les cordons, faisant sauter les agrafes. Je l'imitai, la tête bourdonnante, tout tremblant à cause de cette chair qui me donnait le vertige. Dès que nous fûmes nus, elle m'attira vers son lit. Nous y tombâmes enlacés. Et, sous les grands rideaux de velours sombre à fleurs d'or et d'argent, ses bras puissants m'étreignirent. Mon front roula entre ses seins... Ce fut comme une mer de flammes où je me fondais, toute conscience abolie... »

Il se leva et, frémissant de souvenir, fit quelques pas en chancelant, les yeux fixés devant

lui, sans rien voir. Jacques, la tête basse, les mains croisées sur les genoux, se taisait. Dans les lilas nouveaux, les merles chantaient.

Pierre se rassit et reprit : « Nous sommes restés au lit tout le jour suivant. Cette femme ne pouvait se rassasier de moi. De mon côté, je ne me lassais pas de l'étreindre. Entre deux extases, elle finit par me dire qu'elle se nommait Suzanne et que, trop éprise pour me quitter, elle me suppliait de me confiner, avec elle, en un coin de campagne où nul ne viendrait nous distraire de notre passion. Moi j'étais comme hébété. La seule pensée de perdre ce corps admirable m'était un affreux malheur. Aussi me hâtai-je d'acquiescer... Nous sommes partis le soir même, et c'est dans cette auberge que nous nous sommes installés.

« Alors commença l'existence la plus bizarre que tu puisses concevoir. C'est à peine si nous sortions. Parfois, à la tombée du jour, une courte promenade sur la route. Mais, d'habitude nous restions au logis, prenant nos repas au lit, dormant parfois pendant vingt-quatre heures pour réparer nos forces épuisées. Suzanne était à moitié folle; je m'en aperçus bien vite. Sa fougue sensuelle ne l'empêchait pas de se montrer fort

dévote. Elle possédait tout un attirail de chapelets, de scapulaires, de médailles bénites qu'elle semait entre nos draps. Elle avait des crises de remords durant lesquelles, affalée à plat ventre, le front battant contre le plancher, elle demandait pardon à la Madone de ses péchés et des miens. Elle voulut me persuader de l'imiter. Mais je ne me sentais aucun penchant pour des pratiques aussi extravagantes. J'attendais, en fumant des cigarettes, qu'elle se calmât, sachant par expérience qu'elle n'en était, ensuite, que plus ardente à la caresse...

« C'est ainsi que nous vécûmes pendant des mois; et cela durerait peut-être encore si, la semaine dernière, Suzanne ne s'était imaginée de me raconter son histoire. — Il en résulta qu'elle s'enfuit et que je demeure ici, tout imprégné d'elle, regrettant ses baisers, si vide d'énergie et de volonté que je me sens un désir de plus en plus impérieux de m'ôter la vie...

« Donc, une nuit, nous ne dormions pas. Suzanne, accroupie au pied du lit, récitait des litanies à la sainte Vierge. Moi, j'admirais les reflets de la lampe qui jouaient magnifiquement dans ses noirs cheveux épars. Tout à coup, elle se prit à sangloter et s'écria : « Oh ! mon chéri, si tu sa-

« vais l'existence abominable que j'ai menée!

— Je ne tiens pas à la savoir, répondis-je — d'abord, toutes les existences sont abominables.

— Si, si, je veux te la raconter. Tu me mépriseras et ce sera ma punition.

— Je ne te mépriserais pas du tout. Pourquoi diable te mépriserais-je? Me prends-tu pour un moraliste? »

« Elle s'entêta, et sais-tu ce qu'elle m'apprit? Tu ne le devinerais jamais!... »

Jacques fit signe que non.

« Eh bien! elle se nomme de son vrai nom Philine. Elle a été mariée avec un certain Léonard de Bois-Ardent qui, si je ne me trompe, est notre père et, par conséquent, elle est... notre maman. Hein? Que dis-tu de cela? »

Jacques frissonna, mais il ne dit rien.

« Tout d'abord, continua Pierre, je t'avouerai que cela me fit une assez drôle d'impression. Je fus sur le point de prendre une pose tragique et de réclamer un poignard pour me l'enfoncer dans le cœur. Mais ce premier mouvement n'avait rien que de factice : éducation littéraire, souvenirs de bouquins moraux lus jadis, voilà ce qui l'avait causé. En m'examinant mieux, je me découvris une irrésistible envie de rire. Très réellement

l'aventure me sembla du plus haut comique; et la passion que je ressentais pour Suzanne n'en fut nullement amortie, au contraire... Que veux-tu, elle est si belle. Me réservant de lui apprendre la vérité lorsqu'elle aurait fini de me narrer ses malheurs, je la priai de continuer. Elle me raconta sa fuite avec notre cocher, qui la quitta dès qu'elle n'eut plus le sou. Navrée d'être lâchée par ce rustre, elle entra au couvent, commença un noviciat, se fit traiter de brebis égarée par divers archevêques, s'administra la discipline, puis mit la communauté sens dessus dessous en entreprenant la séduction de son confesseur, robuste gars d'une trentaine d'années dont les biceps l'émouvaient. Ils s'enfuirent ensemble. Au bout de peu de mois elle se dégoûta de lui, fit la noce, fut quelque temps la maîtresse de Fétidot qui, après une année de liaison, las d'être trompé à peu près cinq fois par semaine, la mit à la porte. Alors elle eut un si grand nombre d'amants qu'elle ne se rappelait plus le nom que de quelques-uns. Elle les grugea, les bafoua, amassa une fortune qu'elle jeta au vent... Enfin elle postulait pour entrer dans l'armée du Salut lorsqu'elle me rencontra aux Folies-Bergère. Elle y était venue afin de dire adieu à Satan,

et à la chair en s'offrant une dernière nuit d'amour avec le premier homme qui lui plairait.

« Quand elle eut terminé, je lui demandai :

« A propos, sais-tu comment je m'appelle ? »

« Elle me regarda d'un air étonné : « Eh bien ! n'es-tu pas mon petit Pierre chéri ? »

— Parfaitement, je suis ton petit Pierre, mais je m'appelle aussi Bois-Ardent, fils légitime de Léonard le métaphysicien et de Philine la servante d'auberge. »

« A ces mots elle bondit en poussant un cri rauque. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, ses dents claquèrent et ses yeux s'agrandirent horriblement. — Elle fut presque laide. »

« Après avoir promené sur toute ma personne un regard de folie, elle me saisit les mains et, les serrant à les broyer, elle me posa une kyrielle de questions, car elle ne voulait pas croire que je lui eusse dit la vérité. Je lui prouvai, jusqu'à l'évidence, que je ne la trompais point. Alors elle se dressa, tourna sur elle-même, les mains aux tempes, puis se mit en devoir, tout en poussant des cris aigus, de lacérer sa gorge superbe. Comme je ne pouvais tolérer un tel crime de lèse-beauté, je sautai du lit ; je la pris à bras-le-corps et je la

forçai de se recoucher, sans qu'elle m'opposât, d'ailleurs, une bien grande résistance.

« Éteins la lampe, ne cessait-elle de répéter, éteins la lampe ! » Je contentai son désir, puis je l'enlaçai et je commençai à lui démontrer que cet incident n'avait aucune importance. Elle m'écoutait à peine, mais mes caresses ne laissaient pas de l'enflammer. Tout en m'arrosant de larmes, elle m'ouvrit ses bras... Et ce fut, ma foi, la nuit la plus délirante que j'eusse encore passée auprès d'elle.

« Vers l'aube je m'endormis, ayant totalement oublié si Philine était notre mère ou non.

« Quand je me réveillai, j'étais seul. — Il faisait grand jour ; le soleil éclairait la chambre en désordre. — Je crus d'abord que Philine vaquait à des soins de toilette dans le cabinet à côté. Mais n'entendant aucun bruit, je me levai, avec le pressentiment qu'il avait dû se passer quelque chose de grave. Et voici que j'aperçus une lettre posée sur la table de nuit. Je l'ouvris... »

Pierre tira la lettre de sa poche et la lut d'une voix étranglée par l'émotion :

Mon chéri,

Après l'affreuse révélation que tu m'as faite, je ne puis continuer à vivre avec toi... J'ai peur rien que d'y pen-

ser. Et je suis d'autant plus épouvantée que tu n'as pas l'air de comprendre l'horreur du péché que nous avons commis. Je vais expier. — Ne cherche pas à me revoir. Adieu.

« Ainsi, par je ne sais quel scrupule qui détraquait son esprit superstitieux, Philine avait fui... Et moi je ne cessais pas de l'aimer.

« J'interrogeai l'aubergiste ; il m'apprit qu'elle était partie depuis plusieurs heures et qu'elle avait dû prendre le train pour Paris. — Je courus à Paris. Chez elle on ne l'avait pas vue, et nul ne put me donner de ses nouvelles... Alors je suis revenu ici. J'y passe les jours à la regretter, sans l'ombre de remords. Je rêve à sa beauté, et je suis tellement malheureux que je voudrais mourir... Maintenant dis-moi ce qu'il faut faire ; je me confie à toi. »

Jacques garda le silence pendant quelques instants. Puis, attirant à lui la tête de son frère affalé sur le banc, il l'embrassa avec tendresse. « Notre faute à tous, dit-il, c'est d'avoir quitté le domaine. Il n'aurait pas fallu venir dans cette ville atroce où nous nous sommes perdus. Mais il est inutile de récriminer. Partons au plus vite. Retournons sous les grands arbres, parmi les fleurs sauvages, et nous redeviendrons les Primitifs, fiers de leur force et de leur solitude ; que

nous étions naguère... D'ailleurs Jean a besoin d'être soigné plus efficacement que nous ne pourrions le faire à Paris.

— Comment, s'écria Pierre, Jean est donc malade ? »

Jacques lui raconta la catastrophe arrivée à l'aîné. Pierre demeura terrifié. Toutefois il ne pouvait se décider à s'éloigner. Son intelligence était obscurcie et, de temps à autre, il divaguait. Jacques dut ruser, lui proposer une promenade pour l'entraîner à la gare. Là, profitant de la stupeur muette où Pierre était plongé depuis qu'ils avaient quitté l'auberge, il le fit monter en wagon.

Deux heures plus tard ils étaient à Paris et regagnaient l'hôtel.

CHAPITRE IX

Dans la chambre d'hôtel aux vitres poussiéreuses, aux meubles vermoulus, Héliante, Jacques et Pierre, assis sur des chaises branlantes, regardent, avec anxiété, Jean qui va et vient en gesticulant. Les phrases qu'il profère partent comme des coups de pistolet. Ses yeux expriment la fureur. Il agite un journal, le déploie, le replie et le fait claquer sous ses doigts.

« Voilà, voilà, s'écrie-t-il, voilà l'occasion de nous montrer. Avez-vous lu ce que contient cette feuille ? Le peuple se soulève. Tous les jours, il y a des émeutes. On pille les bourgeois. Courons nous battre. Nous nous vengerons, d'un seul coup, de tous les maux que nous avons subis... Viens-tu, Pierre ? »

Pierre secoue négativement la tête. « Non, dit-il, je ne puis pas combattre : mes bras sont

plus faibles que ceux d'un enfant; j'aime mieux rêver à mon amour perdu. »

Jean le fixe avec dédain : « Lâche, énervé par la femme, reprend-il d'une voix sourde, ne comprends-tu pas qu'obéir de la sorte à l'illusion qui te possède c'est abdiquer ta dignité de conquérant du Beau!... Ton rêve, il faut le retremper dans le sang répandu. »

Mais Pierre, sans l'écouter : « Oh! la nuit dernière, elle m'est apparue. Enveloppée de clarté, elle volait, devant moi, parmi des prairies d'étoilés... Je la retrouverai; je monterai, à sa suite, dans l'éther infini où tremblent les nébuleuses; je ravirai, pour elle, le baudrier d'Orion; je l'en parerai comme d'une écharpe. Miséricordieuse, elle me rendra ses lèvres, — et nous irons nous perdre dans la splendeur d'un autre univers, moins souffreteux que celui-ci. »

Alors Jean : « Que le sang luise sur les pavés; que des fleurs de sang s'épanouissent sur le corps des hommes. Si vous ne voulez pas me voir dépérir, laissez-moi réchauffer mes mains qui se glacent dans un fleuve de sang. »

Ainsi tous deux psalmodient. Jacques les observe avec terreur et les montre à Héliante qui murmure mélancoliquement : « L'instinct

d'amour, l'instinct de mort les tourmentent. Ils ont voulu surpasser leur âme, et c'est pourquoi, désorbités, ils s'égarèrent en des régions que je ne connais pas... Il serait sage de ne pas les contrarier. Peut-être trouveront-ils la fin qui leur sied si nous les abandonnons à eux-mêmes.

— Non, dit Jacques, je ne dois pas les quitter. Je les emmènerai sous les arbres paternels. La chanson des feuillages pacifiera leurs cœurs inquiets. Ils dormiront dans les gramens. Et, pour leur réveil, je tresserai des couronnes de roses dont le parfum les guérira. »

Il se lève, prend Pierre à la taille et tente de l'entraîner vers la porte.

« Viens, dit-il, Jean nous suivra.

— Vous suivre, jamais! s'écrie Jean... Je reste à Paris. Je combattrai, et si je dois mourir, ce sera, du moins, en tuant. »

Jacques lâche Pierre, qui s'affaisse, inconscient, au bord du lit et revient à l'aîné : « Jean, dit-il, ne te souviens-tu plus de tes chasses de jadis? Au domaine, le gibier pullule encore : tu pourras tuer à ton aise.

— Non, c'est la guerre contre les hommes qu'il me faut... du sang humain qui m'éclabousse et me vivifie. »

Jacques se rasseoit. Héliante, navré de son chagrin, s'efforce, à son tour, de raisonner le meurtrier : « Comprends donc que cette émeute de la faim n'aboutira pas. Déjà la troupe, soulée par les dirigeants, a massacré nombre de révoltés. Demain ce sera une boucherie atroce. Et tu seras vaincu sans même avoir frappé. »

— Ah ! répond Jean, si tous ces misérables m'acceptaient pour chef, je me chargerais bien de les conduire à la victoire... D'ailleurs, victoire ou défaite, peu importe ; l'essentiel c'est d'agir. Depuis trop longtemps vous avez abusé de mes blessures pour me confiner dans ce taudis. Mais maintenant, je suis guéri : j'ai besoin d'espace et de mouvement. Otez-vous donc de mon chemin, sinon je vous terrasse. »

Et s'exaltant de plus en plus : « Essayez, essayez un peu de me retenir ! Approchez, approchez tous ensemble : c'est par vous que je commencerai le carnage. »

Il dit et, bondissant, d'un coup de poing, il écarte Héliante, qui perd l'équilibre et tombe sur le plancher. Jacques se précipite ; il le renverse de même. Puis, ouvrant la porte, il dégringole l'escalier en hurlant : « Bataille ! Bataille ! »

Il est déjà loin lorsque les deux amis se relèvent.

« Que faire? » dit Jacques désespéré.

« Nous ne le retrouverons que mort, déclare Héliante. Le rythme homicide qui l'emporte va se rompre... Il nous faudra rechercher son cadavre pour le rapporter au domaine.

— Quoi, cher, tu nous accompagneras là-bas?

— Certainement : je veux être là pour te révéler l'aurore qui t'est due après la nuit mauvaise où tu vécus jusqu'à présent. »

CHAPITRE X

Parmi des nuages de poussière et des tourbillons de fumée, une foule hagarde grouille et se lamente sur un boulevard jonché d'arbres abattus et de bancs mis en pièces. Parqués entre deux barricades faites de pavés et d'omnibus renversés, les faméliques ne savent à quoi se résoudre. Après avoir pillé quelques boulangeries et quelques grands bazars, ils furent repoussés du centre de la ville, et ils se sont laissé cerner par l'armée et les bandes policières qui occupent toutes les rues adjacentes. Des blessés saignent, accroupis le long des murs. Les plus valides se disputent de vagues victuailles. Certains se querellent. D'autres, silencieux, regardent flamber les incendies qu'ils allumèrent. Le soleil, au zénith, crible d'or les faces noircies, les guenilles et les ruines.

Cette défaite, suivant trois jours de combats au hasard, paralyse les insurgés. C'est à peine si les moins abattus songent encore à se défendre. La plupart se laisseront fusiller ou capturer sans résistance. — Pourtant un groupe, armé de fusils et qui se tient debout contre une des barricades, semble disposé à combattre jusqu'à la fin.

« Tentons une sortie, s'écrie un forgeron, les soldats mangent la soupe; ils nous croient réduits et ne se gardent pas bien. Nous surprendrons les sentinelles et nous nous frayerons un chemin à travers le bivouac.

— Et où irons-nous ensuite? objecte un autre. On nous traquera, on nous dispersera : nous serons détruits en détail. Restons, plutôt, derrière la barricade. Tirons tant que nous aurons des cartouches... Après nous combattons à coups de crosses et de baïonnettes.

— Ne vaudrait-il pas mieux nous rendre à condition qu'on épargnera tous ceux-ci? dit un troisième, en désignant la multitude désarmée qui s'entasse derrière eux.

— Non, ne nous rendons pas, s'écrie un autre; il vaut mieux mourir ici plutôt que d'aller mourir dans les prisons bourgeoises.

— Alerte! reprend le forgeron, nous sommes tournés. Voici une brigade de *sergots* qui s'amène en tapinois. »

En effet, des forcés de police, tandis qu'ils délibéraient, se sont glissées dans une cour qui, par une porte charretière, donne en dedans de leur retranchement. Les insurgés font feu. Mais, sans riposter, les policiers avancent toujours, prennent le pas de course et les enveloppent. En même temps des flots de soldats franchissent l'autre barricade abandonnée et tirent sur la foule inerte d'où montent des cris de désespoir et d'épouvante.

Soudain un galop tinte, qui se rapproche peu à peu. Les soldats troublés s'écartent en désordre. Jean, monté sur un cheval de brasseur, garni de son harnais aux anneaux sonores, escalade les pavés et traverse la masse des vaincus pour foncer sur les policiers. Tête nue, saignant par plusieurs blessures, il brandit une hache dont le fer miroite au soleil.

« À mort! à mort! crie-t-il d'une voix rauque, tuez tout! »

Et de fait, ne connaissant personne, il écrase les blessés sous les sabots de son cheval, bouscule et renverse quiconque tente de l'arrêter.

Il arrive ainsi parmi les policiers qui, d'abord, rompent leurs rangs et fuient la hache terrible. Déjà plusieurs roulent sur le sol, le crâne fracassé. Les insurgés, ranimés par le renfort inattendu, stimulés par l'exemple de ce frénétique, se rallient et viennent à la rescousse. — Mais Jean, délirant, ivre de carnage, se met à les frapper à tort et à travers. Élément destructeur, il mutile tout ce qui passe à sa portée. D'un revers, il casse l'échine au forgeron; d'un autre, il entame une épaule au chef des policiers.

Alors, d'instinct, tous se réunissent contre ce fléau. Son cheval, criblé de coups, s'abat. Jean se dégage. Aussitôt debout, il recommence à frapper. Une écume rougeâtre ruisselle de sa bouche; ses yeux flambent comme des phares. Il semble grandi; et sa hache fait voler les têtes autour de lui...

Cependant on le presse, on se rue en bloc contre lui. Et enfin, accablé par le nombre, il s'effondre comme un sanglier coiffé par une meute... A ce moment une maison incendiée, qui penchait, en craquant, au-dessus du combat, s'écroule et ensevelit Jean, les policiers et les insurgés sous ses décombres embrasés.

Il n'y a plus qu'un tas de pierres noires et de cendres d'où sortent des flammes, des sanglots d'agonie et des ruisseaux de sang.

Au loin, des clairons sonnent la charge.

CHAPITRE XI

Un radieux matin illumine le domaine. Les grands arbres, agités par un vent léger, bruissent largement; les fleurs débordent de parfum, et les alouettes montent, en grisollant, dans le ciel bleu. La façade du château, impitoyablement badigeonnée de jaune, éclate parmi les verdure. La cour d'honneur fut nettoyée de ses mousses et de ses mauvaises herbes. Des plants de choux, de carottes et de fèves la bordent maintenant à droite et à gauche. Et partout, aux charmilles tondues de près comme aux balustres raclés, on reconnaît la surveillance méticuleuse de Georges.

A l'entrée de l'avenue d'ormes, Léonard, assis dans un fauteuil, la face si blême qu'elle semble exsangue, étend ses mains maigres vers les rayons du soleil qui sèment le sol de taches d'or. — Nulle intelligence ne se marque aux regards du philosophe. Il tremblote, salive et fixe ses yeux

ternis sur Jean qui repose, devant lui, dans un cercueil ouvert. Auprès, Jacques et Pierre se tiennent en silence, tandis qu'Héliante accroupi, les bras croisés sur les genoux, examine Georges qui se promène de long en large, en mâchonnant un brin d'herbe d'un air ennuyé. Une blessure au front de Jean dessine un large bandeau de pourpre. Entre le cercueil et Léonard, il y a un tas de papiers brûlés où l'on distingue, çà et là, des lignes d'écriture. Tout à coup Léonard se soulève et balbutie des phrases troubles : « Idées ruinées.... Loques, cendres, poussières mornes. »

Il chancelle et va tomber. Jacques se précipite vers lui, le soutient, le rassied.

« Depuis quand est-il ainsi? demande-t-il à Georges.

— Depuis deux jours, répond l'autre en haussant les épaules. Avant-hier, il marchait encore et pouvait se faire comprendre. Il a commandé à un domestique d'apporter ici ce fauteuil et tous ses manuscrits. Je l'ai surveillé, car je le trouvais déjà bien bas. Après avoir piétiné, tourné mille fois dans l'avenue, en gesticulant et en ricanant, il a mis le feu lui-même à ce monceau de paperasses. Puis, quand tout a été consumé, il s'est affalé dans ce fauteuil et n'a plus bougé

jusqu'au moment où vous êtes arrivés avec le cercueil..... Je pense qu'il va mourir. »

Jacques fait un geste de détresse, puis se penche sur le vieillard : « Père, père, s'écrie-t-il, ne me reconnaissez-vous pas ? Dites-moi quelque chose... Pierre, approche-toi ; peut-être te parlera-t-il. »

Mais Pierre, dans la stupeur, secoue la tête et se détourne.

« Ton frère a raison, dit Héliante, il va mourir. »

Jacques se tord les mains : « Faudra-t-il donc qu'il passe sans nous révéler le secret de ses méditations, le secret de la vie qu'il a pénétré?... »

Léonard sursaute ; une flamme de pensée se rallume, un instant, dans ses yeux vagues. Sa voix se nettifie : ses deux mains s'abattent sur les épaules de Jacques.

« Le secret de la vie, jeune homme, s'écrie-t-il, le secret de la vie, le voici !

Et, de l'index, il trace dans l'air un point d'interrogation. Puis il se renfonce dans son fauteuil ; ses yeux s'éteignent ; sa tête roule d'une épaule à l'autre ; et il recommence à trembloter sans regarder personne... « Loques, cendres, poussières mornes, » répète-t-il tout bas.

Jacques, agenouillé, le serre dans ses bras.

Pierre reste indifférent et rigide contre le cercueil. Georges dissimule un bâillement derrière sa main. Héliante considère Jacques avec pitié.

« Il est tout froid, murmure Jacques, ses membres se raidissent... C'est la fin. »

Léonard se redresse encore une fois : « Tout est noir, tout est noir, s'écrie-t-il, la seule Nuit règne ici, ailleurs, partout... Il n'y aura plus jamais d'aurore. »

Une convulsion agite son corps. Écartant Jacques, il veut marcher. Mais ses jambes se dérobent sous lui ; et il tombe la face contre terre. Héliante, Jacques et Georges se précipitent, le relèvent, le remettent dans le fauteuil. — Il est mort.

Pierre, alors, se reprend à sangloter. « Tout est noir, la seule Nuit règne ! » hurle-t-il. Et, promenant ses mains sur les blessures de Jean, il se souille de sang caillé.

Les autres le regardent sans rien dire. Le soleil criblé d'or les deux cadavres. Le vent charrie des parfums de lilas et de muguet.

Les feuillages murmurent.

Enfin Georges : « Il n'y aura qu'un seul enterrement à faire... Les frais seront moins considérables. — En attendant, réglons la suc-

cession. Viens, Jacques, que je te montre les comptes. »

Jacques le regarde avec étonnement et colère. Puis, comme Georges insiste, il lui tourne le dos et s'éloigne à grands pas dans l'avenue.

« Eh bien, où t'en vas-tu? lui demande Héliante, le rejoignant lorsqu'il est déjà loin.

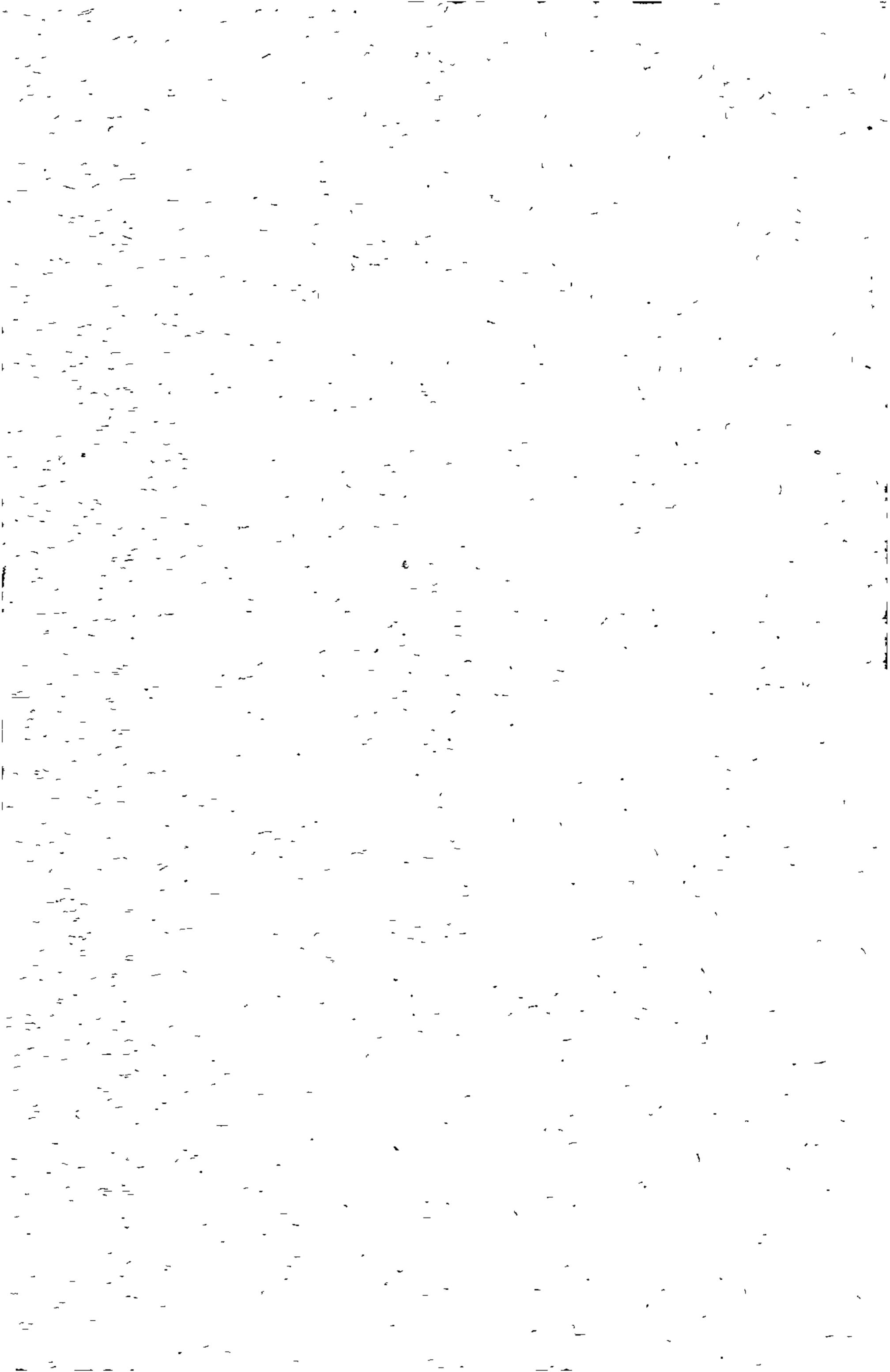
— Au soleil! Au soleil! » dit Jacques.

Ils se perdent dans la campagne.

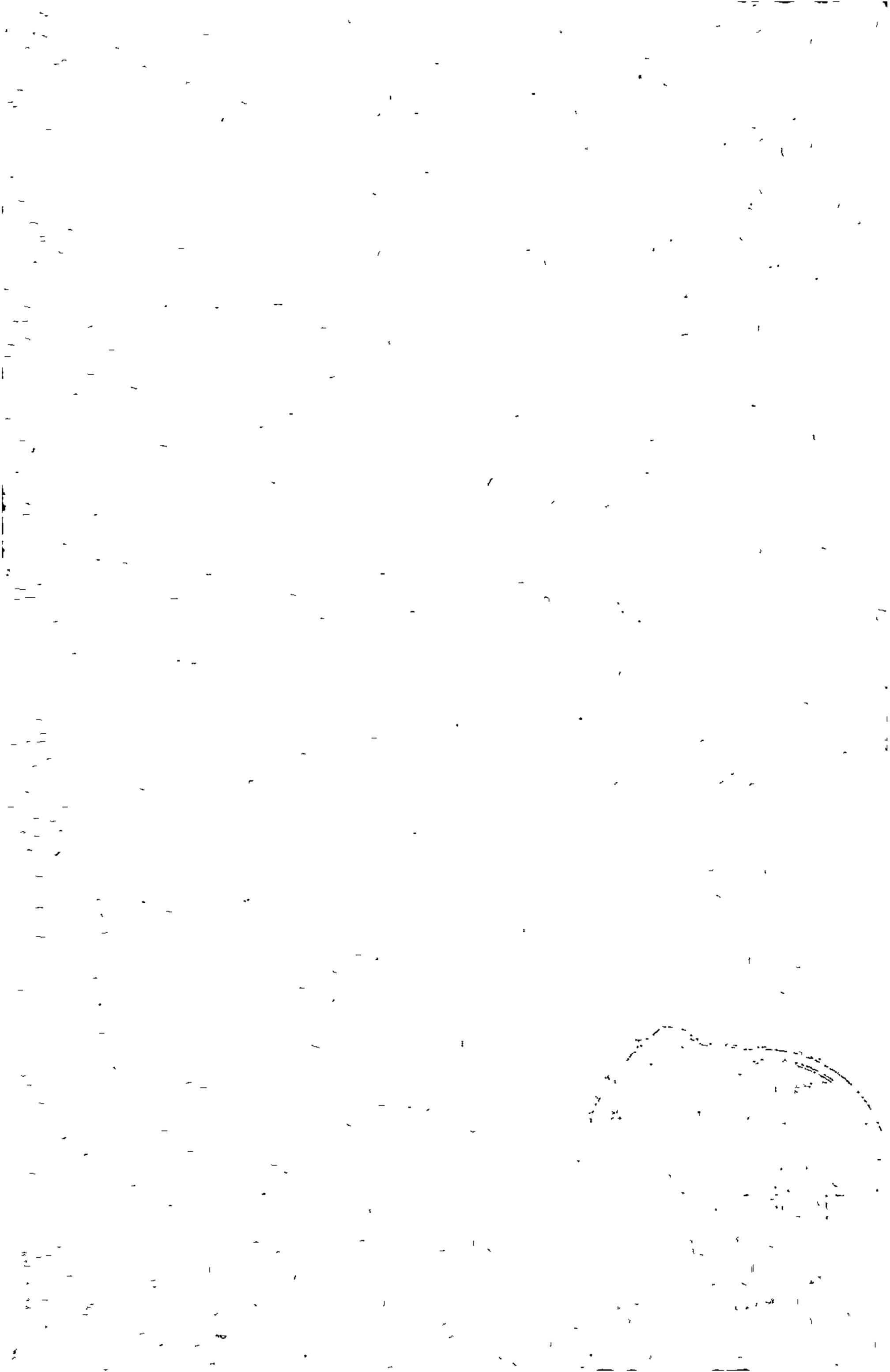
Georges, resté seul, éclatē de rire : « Bon débarras, s'écrie-t-il. Quelle famille de fous! Heureusement que j'ai du bon sens pour tous. Aussi, à moi le domaine : tout est disposé pour me l'assurer... Charles, ajoute-t-il, s'adressant à un valet apparu sur le perron, servez le déjeuner. »

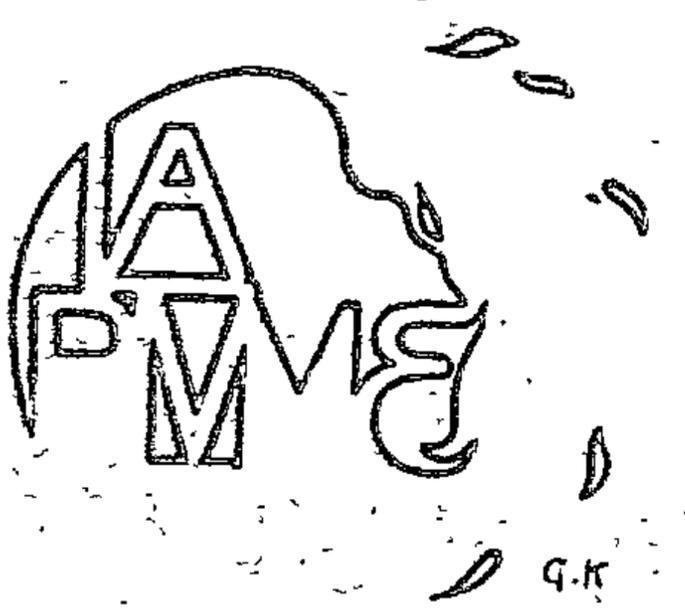
Il rentre dans le château sans s'occuper de Pierre qui, couché contre le cercueil, promène, en grimaçant, ses mains dans le sable et répète d'une voix sans timbre : « La seule Nuit règne... la seule Nuit... »

Les verdure, au soleil, sont infiniment douces; les parterres embaument; les rouges-gorges chantent...









9.5